



**HAL**  
open science

## Porter la voix des solitaires : de l'entretien au texte littéraire

Bruno Cappelle

► **To cite this version:**

Bruno Cappelle. Porter la voix des solitaires : de l'entretien au texte littéraire. Sciences de l'Homme et Société. 2023. dumas-04329843

**HAL Id: dumas-04329843**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04329843>**

Submitted on 7 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0  
International License

2022-2023  
Diplôme Universitaire  
« Écriture créative et métiers de la rédaction »

Mémoire de fin de formation

**Porter la voix des solitaires**  
De l'entretien au texte littéraire

**Bruno Cappelle**



**Direction : Anne-Marie Petitjean**

Professeure des universités en littérature française et création littéraire

Soutenu le 3 juin 2023 à CY Cergy Paris université

Jury : Anne-Marie Petitjean, Virginie Gautier

# **Porter la voix des solitaires**

De l'entretien au texte littéraire

---

## **AVERTISSEMENT**

L'université n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions émises dans ce document.  
Elles doivent être considérées comme propres à leur auteur.

---

## **AVANT-PROPOS**

Auteur, écrivain, lecteur, etc. : afin de ne pas alourdir le style rédactionnel, le masculin neutre a été préféré à l'écriture inclusive, sans intention discriminatoire.

Dans ce mémoire, le terme « polyphonie » est à prendre au sens de combinaison de différentes voix. Il ne s'agit pas de raconter un même évènement par le prisme de différents personnages mais de tisser ensemble plusieurs voix.

---

## REMERCIEMENTS

Je souhaite d'abord adresser toute ma reconnaissance à ma directrice de mémoire, Anne-Marie Petitjean, pour son accompagnement enthousiaste et confiant dès le démarrage de ce travail.

Je désire également remercier l'ensemble des enseignants du D.U. pour les cours et ateliers dispensés. Ces derniers ont profondément renouvelé mon rapport à la littérature et stimulé mon écriture personnelle.

Conjuguer une activité professionnelle et des études pendant plus de neuf mois aurait sans doute été plus difficile sans la souplesse de mon employeur. Merci donc à la direction générale, à la direction des ressources humaines et au pôle communication de l'Opéra de Lille.

Par ailleurs, cette année de formation n'aurait pas eu la même saveur sans la fructueuse osmose entre tous les étudiants du D.U. et du C.U. d'écriture créative. À cet égard, je remercie tout particulièrement Charlotte et Marilène, pour les encouragements, les conseils et les relectures – sans oublier les soirées à Cergy et les longues discussions sur WhatsApp.

Mes remerciements vont aussi aux salariés, bénévoles et bénéficiaires des Petits Frères des Pauvres, sans qui cette expérience d'écriture à partir d'entretiens n'aurait pu aboutir : Samuel Debril et Sébastien Langevin qui ont accueilli mon projet avec intérêt et bienveillance, Anne Lhomme qui m'a guidé avec cœur et intelligence, et surtout Marie-Christine, Jocelyne et Mauricette qui m'ont ouvert leur porte et confié leur parole avec simplicité et générosité. Je leur en suis immensément reconnaissant.

Enfin, j'adresse toute ma gratitude à Damien, qui n'aime ni lire ni écrire, et m'a pourtant apporté un soutien discret, infailible et ô combien essentiel.

---

## SOMMAIRE

<b>I.</b>	<b>Un panorama des livres de voix dans la littérature française, 2000-2022</b>	<b>p. 10</b>
1.	Le recueil de voix	p. 10
	<i>a) La compilation de témoignages</i>	<i>p. 10</i>
	<i>b) Le discours recomposé</i>	<i>p. 17</i>
2.	La narration littéraire documentaire	p. 25
	<i>a) Le récit documentaire non fictionnel</i>	<i>p. 25</i>
	<i>b) La fiction / autofiction documentée</i>	<i>p. 36</i>
<b>II.</b>	<b>Une expérience d'écriture à partir d'entretiens : <i>Vies solitaires</i></b>	<b>p. 43</b>
1.	Mets-toi ça dans la tête	p. 44
2.	Accepter	p. 46
3.	Entre guillemets	p. 48
4.	Si on lui avait dit	p. 52
5.	Talons et pointes	p. 54
6.	Des vies solitaires	p. 56
<b>III.</b>	<b>Trouver ma voie sur le chemin de l'écriture polyphonique</b>	<b>p. 59</b>
1.	La méthode	p. 59
2.	Le terrain	p. 60
3.	L'écriture	p. 61
4.	La restitution	p. 63

---

## INTRODUCTION

Ainsi que l'expose Alexandre Gefen en introduction à *L'Idée de littérature*<sup>1</sup>, la littérature contemporaine s'éloigne progressivement d'un « modèle de pureté formelle, en retrait du monde », tout en s'émancipant des genres traditionnels. Elle croise volontiers avec d'autres disciplines, notamment l'histoire, le journalisme et les sciences sociales. Davantage tournée vers le réel et le présent, le politique et le social, elle se fait relationnelle, expérientielle et documentaire, dans une forme d'attention au monde. Si le roman reste le genre majoritaire, la littérature de non-fiction connaît un intérêt croissant, qu'il s'agisse des écritures de soi, des enquêtes, des biographies ou des écritures de terrain. En témoigne le succès d'auteurs comme Annie Ernaux, Emmanuel Carrère, Florence Aubenas ou encore Sylvain Tesson, pour n'en citer que quelques-uns.

C'est dans ce contexte que des écrivains adossent aujourd'hui leur pratique à des collectes de témoignages. Cette démarche connaît une forme de consécration en 2015 avec l'attribution du prix Nobel de littérature à la Biélorusse Svetlana Alexievitch, dont l'œuvre forme depuis le milieu des années 1980 une vaste fresque polyphonique sur l'effondrement du système soviétique. En France, des auteurs contemporains aussi différents que François Beaune, Maryline Desbiolles, Jean Hartzfeld ou Olivia Rosenthal, recueillent aujourd'hui des paroles multiples dans des « livres de voix », pour reprendre le terme de Maud Lecacheur<sup>2</sup>. Ils s'inscrivent sous la double tutelle de Georges Perec, qui consigne les mémoires d'Européens émigrés aux États-Unis dans les *Récits d'Ellis Island* en 1980, et de Jean-Paul Goux, qui publie *Mémoires de l'Enclave* en 1986 à partir d'une enquête orale auprès d'ouvriers de la région de Montbéliard.

Depuis le tournant du siècle, des dizaines d'ouvrages font ainsi résonner la parole d'individus sociaux, qu'il s'agisse de victimes et bourreaux du génocide rwandais, d'habitants d'un quartier de Nice voué à la destruction, de demandeurs d'asile, d'employés d'usines menacées de fermeture ou encore de Gilets jaunes mutilés. Leurs auteurs sont issus de champs disciplinaires divers : la littérature, mais aussi le journalisme (Sophie Divry, Jean Hartzfeld, Stefania Roussele), l'histoire (Philippe Artières) et la sociologie (Janine Pierret). L'origine de leurs projets

---

<sup>1</sup> Alexandre Gefen, *L'Idée de littérature*, Paris, Éditions Corti, 2021, p. 12

<sup>2</sup> Maud Lecacheur est attachée temporaire d'enseignement et de recherche en littérature française contemporaine à l'Université Grenoble Alpes. Sa thèse porte sur les collectes de voix dans la littérature documentaire française depuis les années 1980. Elle a publié plusieurs articles sur Jean-Paul Goux, Jean Hartzfeld et Olivia Rosenthal.



peut se trouver dans une décision personnelle et spontanée, mais aussi dans une résidence d'auteur (Olivia Rosenthal au Centquatre pour *Viande froide*) ou la commande d'une institution culturelle publique (le Centre national dramatique de Nancy pour *Daewoo* de François Bon, le Centre dramatique de Besançon pour *Papiers* de Violaine Schwartz). Leur attention se porte aussi bien sur des voix menacées de disparition imminente (celles des ouvriers chez François Bon et Arno Bertina), en manque d'audibilité (celles des femmes victimes de violences conjugales chez Perrine Le Querrec) ou tout simplement ordinaires (celles des « confidents » de Marie Nimier). En les recueillant, en les transcrivant et en les publiant, ils ont alors à cœur de les conserver, de les exposer ou de les donner à interpréter<sup>3</sup>.

La démarche de ces auteurs consiste donc avant tout à recueillir une parole pour la transposer dans un livre. Elle suppose nécessairement un travail d'écoute, de transcription et d'agencement, selon une méthode qui évoque inmanquablement le journalisme ou la recherche en sciences sociales, telle que la pratiquent notamment les sociologues et les ethnologues. Pourtant, le livre de voix est avant tout un objet littéraire, impliquant une dimension créative. Se pose alors la question de ce que l'écrivain peut produire avec ou à partir de la parole d'autrui. Comment faire œuvre de littérature tout en étant un porte-voix honnête ? Comment faire entendre avec justesse mais singularité la parole confiée dans l'intimité d'un entretien ? Quel dispositif formel et stylistique déployer, au croisement d'enjeux éthiques et de la liberté de l'auteur ?

Le présent mémoire se propose de commencer par étudier la manière dont la littérature française contemporaine s'empare de ces questions, à travers l'ébauche et l'étude d'un panorama de livres de voix publiés entre 2000 et 2022. Ces bornes chronologiques, au-delà de faire symboliquement référence à un premier XXI<sup>e</sup> siècle, correspondent aux parutions du premier tome de la trilogie rwandaise de Jean Hartzfeld (*Dans le nu de la vie*) et du dernier opus d'Olivia Rosenthal (*Un singe à ma fenêtre*). Le premier ouvrage s'est imposé comme une référence majeure du livre de voix et semble même avoir contribué à relancer le genre, près de quinze ans après les *Mémoires de l'Enclave* de Jean-Paul Goux. Le second est l'œuvre d'une figure emblématique de la littérature polyphonique, dont le travail depuis 2007 inclut systématiquement le recours à des entretiens. Ce panorama ne prétend pas à l'exhaustivité, mais il regroupe une quinzaine de

---

<sup>3</sup> Ces trois paradigmes de l'altérité dans les livres de voix sont exposés par Mathilde Roussigné dans « Visions du monde et orchestration des voix », *Fabula / Les colloques*, « Livres de voix. Narrations pluralistes et démocratie », [fabula.org](http://fabula.org), 13 avril 2022, consulté en mars 2023

titres révélateurs de la diversité des chemins empruntés par les auteurs pour écrire avec la parole de l'autre, qu'il s'agisse de recueils de voix, de récits de terrain ou de narrations documentaires<sup>4</sup>. Des livres de Nicole Malinconi, Sylvain Pattieu ou encore Sonia Chiambretto auraient pu y figurer aussi. Ma sélection comprend ceux communément admis comme incontournables et quelques choix plus personnels. Elle exclut d'autres textes, souvent plus confidentiels et absents des bibliothèques à ma disposition pour ce travail.

L'étude de ce corpus – lui-même structuré selon une tentative de catégorisation en sous-genres – s'intéressera en particulier à la voix de l'auteur à l'intérieur de la polyphonie, à la mise en scène de sa collecte, à son intervention dans la transcription et dans la sélection des témoignages, et aux partis pris de montage pour former un récit, produire des effets de sens et créer des singularités esthétiques.

La deuxième partie de ce mémoire présentera le résultat d'un travail personnel d'écriture créative à partir d'entretiens. Il consiste en un ensemble de six textes sur le thème de la solitude, produits à la suite d'une collecte de témoignages effectuée en février 2023 auprès d'une bénévole et de trois bénéficiaires de l'antenne roubaisienne des Petits Frères des Pauvres<sup>5</sup>.

Enfin, une dernière partie effectuera un retour d'expérience sur mon processus d'écriture à partir de la parole d'autrui, tout en tâchant de situer mes textes en regard du corpus tiers constituant le panorama initial des livres de voix contemporains.

---

<sup>4</sup> Le terme de narrations documentaires est emprunté à Lionel Ruffel, « Un réalisme contemporain : les narrations documentaires », *Littérature*, n° 166, « Usages du document en littérature », 2012.

<sup>5</sup> Association reconnue d'utilité publique, créée en 1946 pour lutter contre l'isolement des personnes âgées, prioritairement les plus démunies.

---

# I. UN PANORAMA DES LIVRES DE VOIX DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, 2000-2022

« Je voudrais, moi, transformer tout ce qui fait notre vie en littérature. Y compris la parole du quotidien. »

Svetlana Alexievitch

## 1. Le recueil de voix

Dans la disparate des livres de voix publiés en France au cours des 20 dernières années, un premier corpus se compose d'ouvrages dont l'objet principal est de restituer une série de témoignages autour d'un même sujet, recueillis dans la plupart des cas par l'auteur lui-même, la voix de ce dernier étant généralement audible dans la polyphonie du texte. À l'intérieur de cet ensemble de recueils de voix, où prédomine très largement le discours direct, on distingue deux partis pris de montage : d'un côté, la compilation de témoignages, qui juxtapose une série de récits individuels ; de l'autre, le discours recomposé, qui entremêle les entretiens au sein de chapitres thématiques, dans le but de faire émerger une expérience commune ou une histoire collective.

### a) La compilation de témoignages

Les compilations de témoignages sont relativement nombreuses parmi les livres de voix édités en France depuis 2000. Le corpus auquel s'intéresse le présent mémoire en compte sept. Si le parti pris de montage par voix successives est une constante, nous verrons que l'intervention de l'auteur peut revêtir des formes bien différentes.

En 2000, **Jean Hartzfeld** publie *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais*, le premier volet d'une trilogie consacrée au génocide des Tutsis au Rwanda en 1994. Le journaliste a séjourné à plusieurs reprises dans la bourgade de Nyamata et enregistré au magnétophone des témoignages de rescapés. Dans cet ouvrage, chaque chapitre est consacré à la restitution d'un entretien, préalablement réduit et recomposé sous la forme d'un récit continu et très construit, à la première personne. Toutefois, l'auteur fait précéder chaque témoignage d'une séquence descriptive relativement développée et accompagnée de photographies de Raymond Depardon. Jean Hartzfeld y présente le parcours de vie du rescapé, précise le contexte de la

rencontre, énonce les règles de l'échange et décrit des scènes de l'entretien, expliquant que « mettre en scène et monter des témoignages dans un livre, c'est transformer les témoins en personnages de livre<sup>6</sup> ». Notons que les deuxième et troisième volets du cycle rwandais, également basés sur des entretiens, adoptent des partis pris de montage différents, comme nous le verrons plus loin.

Pour écrire *C'est pourtant pas la guerre*, un ouvrage qualifié de recueil, **Maryline Desbiolles** mène des entretiens à l'Ariane, un quartier sensible de Nice partiellement voué à la destruction. Le sous-titre du livre, « 10 voix + 1 », explicite le projet qui entrelace la voix de dix habitants du quartier à celle de l'autrice.

Au cours des entretiens, Maryline Desbiolles consigne ses notes dans un carnet qu'elle présente ainsi : « Le carnet noir est un immeuble, toutes les paroles sont empilées, des appartements de paroles les uns sur les autres<sup>7</sup>. » Chaque destin est ensuite raconté de manière isolée dans un chapitre qui lui est dédié (l'appartement), en mêlant première et troisième personnes : c'est tantôt l'autrice qui parle, tantôt l'habitant de l'Ariane, et parfois les deux simultanément comme dans cet extrait :

« Bruno Sanchez est un Gitan, il a de beaux cheveux longs, blancs, je ne veux pas qu'on me coupe les cheveux, des moustaches, des dents en or, des bagues et des colliers.<sup>8</sup> »

Avec son langage particulier, chaque habitant donne un ton personnel à son récit, telle la femme qui, à chaque bruit, prononce : « C'est pourtant pas la guerre ».

Lorsque la parole est à l'autrice, celle-ci s'attarde à décrire l'habitant, mais aussi le contexte de l'entretien, sans exclure quelques pensées ou analyses personnelles, à l'image de ce passage :

« De la mort de sa mère alors qu'il a 14 ans, âge auquel il devient docker en faisant croire qu'il a 18 ans. Est-ce la mort de sa mère qui le vieillit d'un coup ?<sup>9</sup> »

Le chapitre dévolu à Bruno Sanchez se conclut même par une longue digression autobiographique, dans laquelle Maryline Desbiolles évoque son amitié d'enfance avec une jeune Gitane.

---

<sup>6</sup> Jean Hartzfeld, *La stratégie des antilopes*, Paris, Seuil, 2007, p. 206

<sup>7</sup> Maryline Desbiolles, *C'est pourtant pas la guerre*, Paris, Seuil, 2007, p. 20

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 100

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 99

Mais son texte se distingue tout particulièrement par la création d'un espace commun à toutes les voix (l'immeuble) grâce au déploiement progressif, à la fin de chaque chapitre – dont il est isolé par un saut de page –, du mythe revisité d'Ariane et Thésée, sorte de « mythologisation » du quotidien du quartier investi.

**Olivia Rosenthal** écrit *Ils ne sont pour rien dans mes larmes* en 2012, à la suite d'une résidence à l'Espace 1789 de Saint-Ouen. Son livre restitue, dans autant de chapitres, ses entretiens avec douze hommes et femmes à qui elle pose cette même question : « Quel film a changé votre vie ? ».

Les remerciements à la fin de l'ouvrage nous indiquent que l'autrice se réapproprie librement leurs réponses :

« Merci aussi à tous les témoins dont j'ai souhaité ici garder l'anonymat. Ils se reconnaîtront en partie dans ces pages écrites à partir de leurs mots et de leurs histoires<sup>10</sup>. »

De plus, au fil du récit de chaque cinéophile, l'écrivaine mêle systématiquement sa voix à celle de l'autre, distillant des commentaires à portée générale, en employant souvent un *nous* ou un *on* qui vise à inclure le lecteur. En voici un exemple, dans le témoignage de Denis à propos de *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais :

« Dans l'Histoire rien de se répète exactement à l'identique mis il y a des enchaînements de faits qui se ressemblent.

[...]

La clandestinité ne peut pas vraiment être une expérience collective.

[...]

Le cinéma nous rappelle que nous pourrions tous être complices.

[...]

On peut vivre par procuration des choses incroyablement douloureuses.<sup>11</sup> »

Comme dans d'autres de ses ouvrages, Olivia Rosenthal structure certaines restitutions d'entretien autour d'une litanie, interrompant fréquemment la voix du témoin par une phrase qui se répète en subissant de légères variations ; par exemple « Il y a des gens (pour) qui...<sup>12</sup> » dans

---

<sup>10</sup> Olivia Rosenthal, *Ils ne sont pour rien dans mes larmes*, Paris, Verticales, 2012, p. 113

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 52-55

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 66-70

le témoignage de François sur le film *Eraserhead* ou « On devient éducatrice pour (par)...<sup>13</sup> » dans celui d'Isabelle sur *Les Quatre cents Coups*.

Si ces différentes interventions et questions de l'autrice invitent le lecteur à plonger en lui-même, Olivia Rosenthal se soumet elle aussi à l'exercice introspectif. En effet, dans un monologue inaugural, elle révèle un traumatisme personnel à partir du film *Vertigo* d'Alfred Hitchcock qu'elle met en lien avec sa propre peur du vide et le suicide de sa sœur. En guise d'épilogue, elle s'interroge cette fois sur ce qui l'amène à pleurer à chaque visionnage de la scène finale des *Parapluies de Cherbourg* de Jacques Demy. Au-delà du choc cinématographique, l'écrivaine interroge les autres pour s'interroger elle-même et engager le lecteur à la suivre dans cette voie.

L'ajout de récits personnels de l'auteur aux témoignages recueillis est encore plus présent chez **François Beaune**. Dans *La lune dans le puits* (2013), l'écrivain retranscrit – en les « raffinant<sup>14</sup> » – environ 200 histoires vraies qu'il collecte auprès d'anonymes dans une trentaine de villes du bassin Méditerranéen. Il les ordonne ensuite selon les âges de l'existence, de la naissance à la mort, et ajoute plusieurs textes, composés en italique, dans lesquels il met en scène son voyage et glisse ses propres histoires. Le livre peut ainsi se lire comme une grande autobiographie collective d'un individu méditerranéen.

La question de l'ordonnancement des témoignages est particulièrement intéressante dans *Papiers*, publié par **Violaine Schwartz** en 2019.

Cet ouvrage trouve son origine dans une commande du Centre dramatique national de Besançon : « recueillir la parole d'anciens et d'actuels demandeurs d'asile et écrire, à partir de ces témoignages. J'avais un dictaphone. J'avais parfois, un interprète à mes côtés.<sup>15</sup> »

Concernant sa méthodologie, l'écrivaine précise aussi dans son prologue :

« Je n'ai pas écrit à partir de la parole irakienne, car les entretiens se passaient en anglais et il aurait fallu que j'écrive dans cette langue, ce dont je ne suis pas capable.

En effet, la contrainte que je m'étais fixée, c'était d'écrire à partir des mots entendus et seulement à partir des mots entendus.

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 77-81

<sup>14</sup> François Beaune dit des personnes rencontrées qu'elles apportent une partie de la matière première, lui-même ayant ensuite la responsabilité de la raffiner. « François Beaune : le porte paroles », entretien avec Thierry Guichard, *Le Matricule des anges*, n° 216, septembre 2020, p. 22

<sup>15</sup> Violaine Schwartz, *Papiers*, Paris, P.O.L., 2019, p. 9

Juste écouter.

Écouter cette parole et la retranscrire.

[...]

J'ai rencontré les fondateurs de l'association et d'autres réfugiés, dont un qui finalement, après relecture, n'a pas voulu me laisser son témoignage. Car j'ai fait lire à chaque fois aux uns et aux autres ce que j'avais écrit et c'est peut-être plus cruel qu'un miroir.<sup>16</sup> »

Pour autant, l'autrice ne se contente pas de retranscrire ces paroles. Elle les orchestre, faisant alterner les témoignages de réfugiés anonymes, froidement intitulés « Récit de vie n°... », avec des chapitres intitulés « De l'hospitalité », qui donnent la parole à des bénévoles. Elle y intercale également ses propres textes, souvent ironiques, dont les titres renvoient à des matières scolaires (« Dictée », « Histoire », « Mathématiques », « Philosophie », « Rédaction », etc.), qu'elle justifie ainsi :

« Il y avait des maladresses de langage parlantes.

Il y avait la nervosité des mains.

Et il y avait toujours, déchirant toutes les histoires, le vocabulaire administratif français, hérissé d'acronymes, comme une nouvelle langue à déchiffrer.

Pour eux, comme pour moi.

D'où mon envie d'évoquer l'école.

L'école où ils sont contraints de retourner, en arrivant ici.

Pour tout recommencer à zéro.<sup>17</sup> »

Rédigés comme des énoncés d'exercices scolaires, ces textes viennent mettre en perspective les récits de vie et inviter le lecteur à la réflexion sur le sort que réserve notre société aux immigrés.

En voici un exemple :

« Langue vivante

Traduire le mot ESPÉRER en

Albanais

Arabe

Syriaque

Berbère

Farsi

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 10-11

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 12

Pachto  
[...]

Traduire le mot DÉBOUTER en  
Allemand  
Anglais  
Hongrois  
Espagnol  
Suédois  
Grec  
[...]»<sup>18</sup>

On retrouve la métaphore scolaire dans la présence, en ouverture du livre, d'un effrayant glossaire d'acronymes administratifs (APMR, CADA, OQTF, etc.).

Enfin, d'autres pages titrées « Et pendant ce temps-là » énumèrent des noms d'oiseaux en jouant avec leur disposition typographique sur la page, à la manière de calligrammes. On peut y voir une évocation poétique de l'exil comme un envol vers la liberté (voir annexe 1).

La démarche de **Marie Nimier** est plus déroutante. La romancière publie *Les confidences* en 2019, après avoir recueilli anonymement, essentiellement oralement mais aussi par e-mail, les confidences de volontaires, pendant six semaines. Elle a préalablement diffusé chez des commerçants l'annonce suivante :

« Une romancière recueille confidences, confessions et autres secrets.  
Une phrase entendue dans l'enfance, un acte que l'on regrette, un bonheur volé. Une pensée qui vous tourmente ou vous fait sourire. Un rien du tout, mais qui revient, sans que vous sachiez pourquoi.  
Un désir. Un remords.  
Une peur qui retient votre esprit en otage...<sup>19</sup> »

Dans un appartement meublé de deux chaises, une table et un immense philodendron, l'écrivaine recueille donc des histoires, les yeux bandés. Dans le livre, 48 confidences anonymes,

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 53

<sup>19</sup> Marie Nimier, *Les confidences*, Paris, Gallimard, 2019, p. 13-14



tour à tour tristes ou drôles, se succèdent sans fil conducteur. Racontées tantôt à la première personne, tantôt à la troisième, dans des chapitres allant de quelques lignes à plusieurs pages, elles constituent une sorte de pêle-mêle de la nature humaine. Ce qui les relie les unes aux autres, c'est la présence discrète de Marie Nimier, qui relate par petites touches son expérience de l'écoute et interroge le besoin de confession. Un processus qui aboutit finalement à une ultime révélation, celle de l'autrice même, qui évoque la disparition de son père – l'écrivain Roger Nimier – lorsqu'elle avait cinq ans, et le regret de n'avoir jamais pu partager avec lui aucun secret.

Avec *Amour* (2022), la proposition de **Stefania Rousselle** est certainement la plus conventionnelle. Déçue par l'amour et doutant de l'humanité, la journaliste franco-américaine est partie sur les routes de France pour dormir chez des inconnus et leur poser cette question : « C'est quoi l'amour ? ». Elle reprend là la formule mise en œuvre à l'occasion de la série « Au p'tit bonheur » publiée dans *Le Monde*, pour laquelle elle avait déjà sillonné l'Hexagone afin de demander à des Français « Comment allez-vous ? ».

En dehors du prélude dans lequel elle expose la genèse du livre et son mode opératoire, l'autrice n'apparaît pas dans l'ouvrage. Celui-ci réunit 75 témoignages, regroupant parfois deux voix pour certains des couples rencontrés, sobrement retranscrits à la première personne en préservant les marques de l'oralité, comme dans cet exemple :

« Y a des moments où elle est pas facile. Avec elle, faut toujours que ce soit parfait.<sup>20</sup> »

Chaque chapitre est illustré de photos – portraits et parfois intérieurs des habitations des témoins, dont sont donnés l'identité, l'âge et la situation professionnelle. Il en résulte une sorte de kaléidoscope de la difficulté d'aimer et d'être aimé à notre époque.

Cette rapide présentation montre la diversité des options possibles dans la restitution d'entretiens par voix successives, tant sur la plan de l'ordonnement des différents témoignages que de leur contextualisation et de la présence de l'auteur au fil des récits.

Voyons maintenant comment d'autres livres de voix rendent compte de paroles multiples, non plus en les juxtaposant mais en les croisant.

---

<sup>20</sup> Stefania Rousselle, *Amour*, Arles, Actes Sud, 2022, p. 131

b) Le discours recomposé

À l'inverse des compilations de voix, d'autres recueils de témoignages prennent le parti d'une restitution croisée des entretiens. Différentes voix s'entremêlent alors dans des chapitres thématiques, faisant émerger non plus des récits individuels mais un discours collectif.

Après *Dans le nu de la vie*, **Jean Hartzfeld** poursuit sa trilogie rwandaise avec *Une saison des machettes* (2003), écrit à partir de la parole recueillie dans un centre pénitentiaire proche de Nyamata. Ici, le récit n'est plus construit comme une série de portraits mais comme un assemblage thématique de fragments issus de la parole de dix tueurs. Comme dans l'ouvrage précédent, l'auteur y ajoute des repères historiques, mais il insère aussi des commentaires personnels sur ses scrupules éthiques, sur la peur de céder à la curiosité et de sympathiser avec les criminels, ou encore sur la difficulté à entendre leur mauvaise foi. En cherchant à comprendre comment et pourquoi ces hommes se sont livrés au massacre des Tutsis, il fait apparaître ce qu'est un génocide et en quoi il se distingue d'une guerre.

Dans le dernier volet, intitulé *La stratégie des antilopes* (2007), Jean Hartzfeld monte librement les témoignages en un chœur dissonant où se répondent victimes et bourreaux, auquel s'ajoutent des commentaires ou récits brefs. Alors que dans le premier volume la succession de monologues enfermait chaque témoin dans son traumatisme, la trilogie se clôt sur le récit d'un apprentissage progressif de la cohabitation.

**Olivia Rosenthal** figure parmi les premiers artistes reçus en résidence au Centquatre, un centre culturel inauguré fin 2008 sur le site des anciennes Pompes funèbres municipales de Paris. Son livre *Viande froide* (2008) résulte des rencontres qu'elle a faites sur le chantier (et parfois aux alentours), avec d'anciens employés des pompes funèbres, des ouvriers du bâtiment, des artistes ou des membres de l'équipe du centre culturel. L'ouvrage s'inscrit dans un projet d'« Architecture en paroles », qui donne à entendre la voix de celles et ceux qui vivent, travaillent ou fréquentent un lieu donné, comprenant à ce jour un texte sur la prison de la Santé<sup>21</sup> et des interventions dans l'espace public à Bobigny et à Brest.

*Viande froide*, qualifié de « reportages », présente des fragments d'entretiens assemblés en dix chapitres thématiques traitant du travail, de la transmission, des nationalités ou encore des

---

<sup>21</sup> Olivia Rosenthal, *Maison d'arrêt Paris-La Santé, 42, rue de la Santé 75014 Paris* dans *L'impossible photographie : les prisons parisiennes 1851-2010*, Paris, Éditions Paris-Musées, 2010

animaux. Ici, le montage polyphonique opte pour un brouillage des voix, au sein duquel se glisse celle de l'autrice. Les bribes de discours mêlent styles direct et indirect, le lecteur ne peut pas clairement cerner l'identité du locuteur, seuls quelques indices permettent parfois de reconnaître son métier ou son genre. Voici quelques exemples de l'hétérogénéité du discours :

« Quand je suis arrivé ici, les ouvriers avaient organisé une grosse manifestation, ils avaient bloqué le bureau du directeur avec des cercueils [...]. Mais grâce à moi, on a évité des grèves stupides parce que vous avouerez qu'arrêter de travailler parce qu'on n'a pas de bottes, c'est quand même ridicule.<sup>22</sup> »

« Monsieur C. a enterré pas mal d'artistes, il a eu des enterrements qui marquent, des gens célèbres, par exemple Romy Schneider.<sup>23</sup> »

« Les quelques fois où je visite le chantier en compagnie des ouvriers ou des chefs, je sens qu'ils me voient essentiellement comme appartenant à l'autre sexe.<sup>24</sup> »

L'écrivaine ne donne pas non plus d'indications précises sur le contexte ou la méthodologie des entretiens. À peine apprend-on qu'un entretien se déroule dans un café, ou qu'un autre se fait dans un bureau avec un ouvrier, en présence de son chef.

Toutefois, un court texte placé en introduction de chaque chapitre relate un incident, un malentendu ou un raté survenu dans la collecte des témoignages. Olivia Rosenthal se met alors en scène dans le rôle de l'enquêtrice, comme ici :

« Le 24 février, mon interlocuteur arrive avec une demi-heure d'avance et m'annonce ensuite qu'il a très peu de temps à me consacrer parce que son train repart de la gare Montparnasse deux heures plus tard. Nous faisons la visite au pas de charge, je ne comprends pas pourquoi il n'a pas changé l'heure ou le jour du rendez-vous.<sup>25</sup> »

L'autrice explique que ces « amorces narratives, [ces] minuscules récits qui entrent en écho avec le texte qui suit, [...] permettent d'inscrire un point de vue (le [sien]) et ainsi de donner au texte sa continuité<sup>26</sup> ». Ainsi, *Viande froide* peut se lire comme le discours intérieur de

---

<sup>22</sup> Olivia Rosenthal, *Viande froide*, Paris, Éditions CENTQUATRE, 2008, p. 46-47

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 82

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 95

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 59

<sup>26</sup> « Entrer dans la langue de l'autre et la saisir de l'intérieur », entretien avec Guénaél Boutouillet, *remue.net*, 19 février 2009, consulté en décembre 2022

quelqu'un qui rumine les paroles des autres et qui se les réapproprie. « Toutes les voix sont comme happées par la voix du narrateur. Cela permet aussi d'éviter d'être dans l'infidélité à ce que l'autre dit. Tout ce que j'entends, je le raconte et le retranscris de mon point de vue, j'essaye de mesurer ce que la parole de l'autre me fait, comment elle me touche, ce qu'elle interroge chez moi et c'est de ça que le texte part, non de la parole brute<sup>27</sup> » précise-t-elle encore.

Cette recomposition de la parole mobilise des particularités d'écriture chères à Olivia Rosenthal. Il y a d'abord le jeu des répétitions avec variations, basé sur un leitmotiv employé au fil de certains chapitres pour en relier tous les fragments. Ainsi, le chapitre « Les femmes / les hommes » est articulé autour du refrain « On aime les femmes quand » (par exemple, « On aime les femmes quand elles restent à la place qu'on a prévue pour elles<sup>28</sup> ») et sa variante « On n'aime les femmes mais pas quand » (par exemple, « On n'aime les femmes mais pas quand elles font le même boulot que nous<sup>29</sup> »).

On trouve également l'emploi régulier de phrases à la deuxième personne du singulier pour introduire des réflexions personnelles de l'autrice et interpeler le lecteur. La récurrence de cette forme au fil d'un même chapitre permet là aussi de coudre entre eux les différents fragments, comme dans le chapitre sur le travail, rythmé par ces phrases :

« Tu as parfois du mal à croire à ton utilité.

[...]

Quand tu ne travailles pas, l'inquiétude te gagne.

[...]

Depuis ton adolescence, on t'a expliqué que le travail te donnerait une raison d'être.

[...]

Tu espères qu'on peut trouver d'autres raisons d'être que de travailler.<sup>30</sup> »

Comme ailleurs dans l'œuvre d'Olivia Rosenthal, certains passages s'apparentent à de courts poèmes en vers libres, y compris pour aborder des sujets *a priori* peu propices à la poésie, comme ici :

« Je sais ce que vous allez me dire

---

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> Olivia Rosenthal, *Viande froide*, *op. cit.*, p. 95

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 98

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 54 à 56

cette histoire de trou  
c'est équivoque  
mais tout cela  
qui paraît  
à première vue  
obscur  
s'éclaircira  
s'éclaircira  
à mesure. »<sup>31</sup>

À d'autres endroits, on remarque un effet de rythme provoqué par l'absence de ponctuation et des retours à la ligne, comme pour rendre palpable l'oralité, la vivacité de la parole ou l'expressivité de la voix :

« Ce qui est troublant on regardait ça l'autre jour ils creusent un endroit qui n'avait jamais été creusé avant on s'est fait cette remarque on s'est dit la terre à vers de terre la terre vierge la première  
enlevée à coups de pelleuse  
pour faire des ascenseurs  
des couloirs<sup>32</sup> »

À travers le croisement de ces multiples témoignages ayant pour dénominateur commun le Centquatre, Olivia Rosenthal recompose finalement un discours sur notre rapport au travail et à la mémoire des lieux, mais aussi sur des thèmes moins attendus dans ce contexte, comme les relations entre les femmes et les hommes, notre rapport aux animaux ou encore à la mort – celle des autres comme la nôtre.

Dans *Mémoires du sida* (2012), l'historien **Philippe Artières** et la sociologue **Janine Pierret** restituent la parole de personnes infectées par le VIH, qu'elles soient hémophiles, usagères de drogues ou homosexuelles. Pour ce faire, ils puisent dans des centaines d'entretiens conduits non par eux-mêmes mais par différents sociologues entre 1980 et 2012.

Le livre s'organise en quatre grands chapitres chronologiques – La vie avant 1980, Les années noires (1981-1986), La bataille (1987-1995) et enfin L'évènement de Washington et le

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 23

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 31

traitement dans la vie (à partir de 1996). Chacune de ces parties consiste en une succession d'extraits brefs, à la première personne, sans éléments sur le témoin en dehors de son genre, de son âge et de l'année du témoignage. Dans la postface, les auteurs expliquent leur démarche en ces mots :

« Nous en sommes les deux narrateurs invisibles, nous avons dessiné le cadre général du récit, avec un début et une fin. Nous avons bien sûr choisi des extraits de ces propos tenus et opéré le montage. Nous avons lu, nous avons sélectionné, nous avons coupé, nous avons collé. Le geste, est, nous en convenons, autoritaire ; il s'oppose au dictat du témoignage. Chaque séquence est construite pour restituer au mieux le discours, et c'est bien au total la parole des interviewés qui produit la narration.<sup>33</sup> »

Un texte introduit les chapitres pour synthétiser les grandes lignes qui se dégagent du corpus de témoignages qui suit et donner des éléments sur le contexte scientifique, social et médiatique de la période en question. Dans ces textes introductifs, les auteurs emploient volontiers des formules telles que « Vous nous dites que... » ou « Vous nous parlez de... », comme pour rappeler qu'il ne s'agit pas d'adopter le point de vue d'un historien ou d'une sociologue, mais bien de sortir de l'oubli des vies diverses et singulières, largement ignorées des sciences sociales, ces dernières visant généralement à un discours globalisant.

Ainsi, Philippe Artières et Janine Pierret tressent des voix parallèles pour faire émerger non pas une expérience commune – il y a peu de points de croisement entre l'existence d'un jeune hé-mophile, celle d'un usager d'héroïne et celle d'un garçon homosexuel – mais une histoire collective. L'histoire des personnes atteintes par le VIH, et « dont d'abord elles furent exclues, puis qu'elles ont fait leur avant que celle-ci ne les banalise comme des malades ordinaires. »<sup>34</sup>

***Rouge pute* de Perrine Le Querrec (2020)** est un ouvrage très singulier et plus difficile à catégoriser. Depuis une quinzaine d'années, l'écrivaine publie des romans, pamphlets et recueils de poésie qui souvent donnent à voir les plus humbles et les plus fragiles, ceux que la société préfère généralement cacher. Son travail d'écriture cherche alors à sublimer la langue pour rendre supportable la violence du réel.

En résidence à la Villa Calderón à Louviers, l'autrice a rencontré des femmes victimes de violences conjugales. Elle a ensuite recueilli pendant deux mois la parole de neuf d'entre elles, au

---

<sup>33</sup> Philippe Artières, Janine Pierret, *Mémoires du sida. Récit des personnes atteintes. France. 1981-2012*, Paris, Bayard, 2012, p. 182

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 149

cours d'entretiens d'abord collectifs puis individuels. De la descente aux enfers à la résilience, *Rouge pute* rassemble 50 poèmes écrits à la première personne, la plupart du temps en vers. Chaque texte agence une ou plusieurs voix, auxquelles Perrine Le Querrec prête sa propre langue pour dire, de manière sensible et universelle, l'humiliation, les coups, les viols, la fuite et la tentative de reconstruction. Voici l'un des poèmes de ce recueil :

### **Le lit**

On pourrait croire que c'est une chose paisible  
Un endroit où dormir où rêver  
Le lit est un danger  
Une humiliation à subir  
Des viols à répétition  
Si je dis Non, j'y ai droit quand même  
Si je pleure, les menaces de recommencer  
Si je dors, à coups de pieds réveillée  
La nuit, la vulnérabilité  
Maintenant encore, dormir deux heures par nuit  
Maintenant encore, jamais fermer les yeux  
Maintenant encore, la nuit sur ses gardes  
Encore maintenant ne pas supporter le noir  
Jamais savoir  
Ce qui peut t'arriver<sup>35</sup>

Avec *Cinq mains coupées* publié en 2020, l'ex-journaliste **Sophie Divry** va plus loin encore dans l'entrelacement des voix. Dans cet ouvrage qualifié de récit, elle livre le témoignage des cinq participants à des manifestations des Gilets jaunes. Ce sont quatre ouvriers, Gabriel, Sébastien, Frédéric, Ayhan, et un étudiant, Antoine. Ils ont entre 20 et 50 ans et habitent dans toute la France :

« Je suis né à Romilly-sur-Seine, dans l'Aube. Je suis né au Mans. Je suis né en Turquie. Je suis natif de Tauriac. J'ai grandi à Bayonne dans un quartier prioritaire. Je suis arrivé en France quand j'étais petit. Enfant, j'habitais à Pont-du-Moron. J'habite dans une petite ville près de Tours. Je vis dans une longère au bord de l'estuaire de la Gironde. Je vis chez mes parents dans

---

<sup>35</sup> Perrine Le Querrec, *Rouge pute*, Lille, La Contre Allée, 2020, p. 33

un village de la Sarthe. J'habite dans une maison en location avec un bout de jardin. Je loue un appartement à Bordeaux. Je suis né à Argenteuil, je vis à Argenteuil et j'ai toujours vécu à Argenteuil.<sup>36</sup> »

La plupart allaient manifester pour la première fois à l'occasion de ce mouvement populaire. Ils ont vu arriver sur eux une grenade, ont voulu l'écartier en pensant que c'était une lacrymo et leur main a explosé d'un coup.

Sophie Divry a rencontré chaque victime pour un entretien enregistré, qu'elle a ensuite retranscrit avant de l'envoyer au témoin concerné avec la possibilité de corriger ses propos. Une fois les cinq entretiens validés, elle les a coupés et surtout mélangés. Les cinq témoignages sont littéralement imbriqués les uns aux autres à l'intérieur même des paragraphes, dans 14 chapitres thématiques qui suivent globalement la chronologie des événements abordés. Employant un *je* impersonnel, l'écriture rend volontairement difficile l'identification des voix qui se succèdent sans rupture (et parfois se contredisent), comme suturées les unes aux autres pour faire groupe dans l'incompréhension, l'indignation et la douleur. Le discours individuel et personnel n'apparaît que dans quelques courts paragraphes qui viennent clore certains chapitres, dont ils sont séparés par un saut de page.

L'entrelacement des cinq récits produit ici un effet véritablement polyphonique, au sens musical du terme, plusieurs voix s'exprimant simultanément. En décrivant les conditions dans lesquelles se sont produites les blessures, puis les conséquences sociales et psychologiques qu'elles ont occasionnées, le texte choral restitue l'expérience à la fois singulière et commune de la contestation et de la violence politique.

« Dans ce livre, pas une phrase n'est de moi. [...] Je n'ai ajouté ou retranché que des virgules, changé parfois le temps des verbes, et d'autres interventions de cet acabit – rien de plus<sup>37</sup> » stipule l'auteur dans la postface. À la différence de Violaine Schwartz, qui ne réécrit pas non plus les entretiens mais les complète de ses propres textes, Sophie Divry n'apparaît strictement que dans cette postface, pour y expliciter sa démarche et donner son point de vue personnel sur les événements. Cet effacement total dans le récit même amplifie considérablement la parole recueillie. L'écrivaine explique : « Je me suis lancée dans ce livre davantage par devoir civique. Les Gilets jaunes et la répression inédite qui leur a été opposée, est un événement qui marque l'époque. Il faut le regarder en face pour le moment, il n'y a guère besoin de surplus esthétique.

---

<sup>36</sup> Sophie Divry, *Cinq mains coupées* [2020], Paris, J'ai Lu, 2022, p. 21

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 122



Pour moi, il fallait d'abord les écouter. Car on les a très peu entendus, ces mutilés. C'est l'horreur absolue qu'un citoyen, en France, ait la main arrachée alors qu'il manifestait. Je n'avais pas envie de mettre mon grain de sel en tant qu'artiste, d'adopter une posture en surplomb. Ce livre, c'est leur parole, c'est pour apporter une pièce au dossier en quelque sorte, une pièce à l'histoire contemporaine, un instantané de cette horreur.<sup>38</sup> »

Là où d'autres écrivains endossent généralement une posture de « porte-parole » en parlant pour les autres ou en mêlant leur propre voix à celles recueillies, Sophie Divry se distingue en se faisant humblement le « porte-voix » de ceux qui sont habituellement inaudibles. *Cinq mains coupées* leur permet à la fois de parler individuellement et de se faire entendre comme une collectivité.

Ce panorama de recueils de voix montre la diversité des chemins empruntés par la littérature la plus récente pour écrire à partir de la parole de l'autre. Mais il arrive également que des auteurs aient recours à l'entretien pour ensuite enchâsser sa restitution dans un texte plus vaste, afin de documenter une narration littéraire.

---

<sup>38</sup> « C'est l'horreur absolue qu'un citoyen, en France, ait la main arrachée alors qu'il manifestait », entretien avec Elsa Gambin, *basta.media*, 20 novembre 2020, consulté en décembre 2022

## 2. La narration littéraire documentaire

Le terme de narration littéraire documentaire est emprunté à Lionel Ruffel<sup>39</sup>. Il désigne une œuvre relevant du récit de voyage, de l'enquête sociologique, de l'essai politique, de la biographie ou de l'autobiographie, qui prélève dans le réel des documents tels que des descriptions géographiques, récits historiques, témoignages, enregistrements, archives, photographies, etc. Ce mémoire se propose d'étudier ici les narrations documentaires dans lesquelles sont intégrées des restitutions d'entretiens menés à dessein par les auteurs eux-mêmes. Ils se différencient des recueils de voix, dans lesquels le récit naît de l'agencement des témoignages. Dans les narrations littéraires documentaires, les entretiens ne constituent pas le cœur du texte mais sont utilisés comme une ressource pour informer la narration. Nous distinguerons dans cette partie les récits documentaires non fictionnels et les (auto)fictions documentées.

### a) Le récit documentaire non fictionnel

Les récits documentaires non fictionnels regroupés ici racontent des histoires du réel, traitant de sujets de société. Suivant le même fil narratif qu'une fiction, ils intègrent une part plus ou moins importante de parole recueillie et rapportée par l'auteur, leur conférant une forte dimension humaine.

Dans *Daewoo* (2004), **François Bon** s'intéresse à la fermeture brutale de trois usines du groupe industriel coréen dans la vallée de la Fensch entre septembre 2002 et janvier 2003. L'écrivain effectue plusieurs visites en Lorraine au cours de l'année 2003 et rend compte dans son roman des conséquences de cette fermeture sur la vie des 1 200 personnes licenciées – des femmes essentiellement.

Le texte assemble un matériau hétérogène, brisant la linéarité de la lecture. En effet, les 49 chapitres mêlent méditations et récits personnels de l'auteur, apartés sur la vie trouble du PDG, extraits d'une pièce de théâtre<sup>40</sup>, résumés d'articles de presse et entretiens avec des ouvrières licenciées. L'ensemble forme une sorte de documentaire sur le désastre politico-économique de la crise de la sidérurgie et sur la violence du drame social et humain qui s'ensuit. Tout au long

---

<sup>39</sup> Lionel Ruffel, « Un réalisme contemporain : les narrations documentaires », *Littérature*, n° 166, « Usages du document en littérature », 2012

<sup>40</sup> Sur le sujet, François Bon a d'abord écrit une pièce de théâtre, montée au Festival d'Avignon dans une mise en scène de Charles Tordjman en 2004.

de ce récit hybride, le narrateur apparaît en enquêteur et en intervieweur, avec de nombreuses allusions à la matérialité des entretiens, comme celles-ci :

« Silence, j'avais coupé le magnétophone : “Et ce mot *superflues*, comme ensuite il vous colle...”, avait ajouté Maryse P., et je l'ajoute ici à la transcription<sup>41</sup>. »

« Premier entretien Géraldine, plus de batterie, fin.<sup>42</sup> »

« Les pauses qu'elle faisait, Marie Durud, j'en profitais pour rattraper mon retard de notes.<sup>43</sup> »

Car en parallèle de son enquête proprement dite, François Bon explore aussi les enjeux du travail de recueil et de restitution de la parole. Il postule notamment que la transcription littérale des entretiens – qu'il prend en notes sur des carnets ou enregistre à l'aide d'un Sony MiniDisc – est impossible, non seulement pour des questions de lisibilité mais aussi pour restituer la psychologie de l'interlocuteur ou l'ambiance de la rencontre :

« Je ne prétends pas rapporter les mots tels qu'ils m'ont été dits : j'en ai les transcriptions dans mon ordinateur, cela passe mal, ne transpose rien de ce que nous entendions, mes interlocuteurs et moi-même, dans l'évidence de la rencontre. Je notais, à mesure, sur mon carnet, les phrases précises qui fixent la cadence, un vocabulaire, une manière en fait de tourner les choses. La conversation vous met d'emblée dans une perspective ouverte, tout ce qu'on suggère au bout des phrases, et qui devient muet si on se contente de transcrire. C'est cela qu'il faut reconstruire, seul, dans les mois qui suivent, en écoutant une fois de plus la voix, se remémorant ce qu'on apercevait de la fenêtre [...]. J'appelle ce livre roman d'en faire la restitution par l'écriture, en essayant que les mots redisent aussi ces silences, les yeux qui vous regardent ou se détournent.<sup>44</sup> »

L'intervieweur est d'ailleurs amené à expliquer ce parti-pris à l'une de ses interlocutrices. En effet, au cours d'une interview, une ouvrière lui demande ce qu'il « gribouille » dans son carnet, elle veut qu'il lise ce qu'il vient d'écrire. Il choisit en réalité de lire ce qu'il a écrit un peu plus haut et nous relate ceci :

---

<sup>41</sup> François Bon, *Daewoo*, Paris, Fayard, 2004, p. 29

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 114

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 185

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 48

« Ce n'est pas ce qu'elle m'avait demandé, mais c'était manière d'abattre aussi mon jeu, ce que je cherchais et où j'allais, et que je restais libre, dans l'écoute, d'user de ce qu'elle m'avait donné. J'avais réagi à l'instinct, elle l'a compris ainsi, je l'ai bien vu, à la fin, à sa façon d'oublier sa cigarette, et ne plus me demander de compte. "J'ai dit ça comme ça ?" J'ai répondu que ma raison de noter avec précision c'était aussi pour la nécessité de librement peindre : qu'à ce prix seulement on est juste. Une construction de mots pour mettre en avant, oui, sa façon de dire les mots.<sup>45</sup> »

L'auteur assume donc l'acte de réécrire les entretiens, et précise que cette réécriture est libre et ne fonctionne pas toujours de la même manière. Le texte permet de comprendre ou supposer quelques procédés :

- Une conversation relatée à l'auteur par une ouvrière est retranscrite sous forme de dialogue. François Bon explique :

« J'aimais sa manière, quand elle parlait, de faire tous les personnages à la fois, chacun avec sa voix. Au bout d'un moment, à s'y laisser prendre, c'étaient eux tous qui étaient dans la pièce. [...] Comment transcrire, alors, ce que jouait devant moi Marie Durud, avec personnages et voix ? Peut-être qu'elle y avait goûté aussi, et que ce théâtre qu'on se fait dans la tête, on n'a pas si souvent l'occasion d'un auditoire.<sup>46</sup> »

Il retranscrit alors l'histoire de Marie à la manière d'une saynète de théâtre autour d'un dialogue entre Marie (Moi) et son amie (Yann) :

« MOI : – Installe-toi : tu sais bien que tu peux (Qu'est-ce que j'aurais répondu d'autre...) »

« YANN : – C'est plus possible. Rester, je ne pouvais pas. Je vais t'expliquer.<sup>47</sup> »

- Une pensée implicite d'une locutrice est explicitée par l'auteur dans des parenthèses :

« Qu'au moins les gosses, eux, ils mangent (en habitant à trente mètres de l'école, ce n'est pas pour les mettre à la cantine : au moins, depuis que Daewoo c'est fini, je les vois mes gosses).<sup>48</sup> »

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 102-103

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 183

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 185

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 25

- Le travail (à la marge) sur le vocabulaire, comme dans ce passage où il est question de jaunisse :

« Le nom de la maladie en -isse employé par Géraldine sur mon Sony MiniDisc était plus vert, je change.<sup>49</sup> »

Toutefois, l’auteur peut aussi retranscrire des paroles sans les réécrire :

« Je retranscris plein texte, sans raccourcis : quand on écoutait Géraldine, on avait l’impression d’un livre ouvert, où les figures, événements et faits auraient été le monde même. Puis une voix très claire, d’une syntaxe infiniment précise.<sup>50</sup> »

« Et cette phrase-là, je sais que je la recopie exactement comme elle fut prononcée.<sup>51</sup> »

Les questions de l’intervieweur sont généralement reprises dans la retranscription, même indirectement :

« Comme moi je ne savais pas ce que c’était le *break desk*, elle me l’a expliqué.<sup>52</sup> »

« Si elle avait des exemples ? [...] Si elle avait revu Sylvia après l’usine ? [...] Elle le pensait vraiment, Martine S. ?<sup>53</sup> »

Sa présence est même perceptible dans ce témoignage reproduit comme un long monologue, celui d’une ouvrière qui n’est d’ailleurs pas nommée et simplement identifiée comme « celle qui me dirait cette phrase étrange : “C’est beau, ce mot, inquiétude, il calme.” » :

« Vous me dites c’est quoi l’angoisse... Vous voulez que je réponde quoi, c’est ça l’angoisse : ne pas savoir. » [...] Ah, ça vous plaît, l’expression, vous vous en resserez, c’est ça ? A votre aise...<sup>54</sup> »

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 108

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 103

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 280

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 274

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 278-279

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 29-32

Ce que restitue également l'auteur en marge de ses retranscriptions d'entretiens, c'est tout ce qui ne peut pas se dire mais contribue à une compréhension plus fine des témoignages : les lieux, les attitudes, les silences, chargés de significations :

« Je l'ai vue arriver, s'allumer une cigarette dans sa voiture, tandis que je restais debout, appuyé sur la mienne. Ce sont souvent ces instant minuscules d'attente qui disent la densité d'une rencontre, même si, dans les deux heures qui allaient suivre, nous n'échangerions que peu de paroles, et bien concrètes. En Lorraine, on n'a pas besoin de mots pour faire passer l'essentiel, c'est plus une façon d'être, d'accepter l'autre et de s'attacher, comme nous allions le faire, à telle chose bien concrète.<sup>55</sup> »

« On est chez Audrey K., la maison a un couloir, un salon étroit sur le devant, une cuisine sur l'arrière donnant sur une courette cimentée, et un escalier encombré de jouets d'enfants, d'anoraks suspendus, s'en va à l'étage où sont les chambres.<sup>56</sup> »

« Elle était debout devant la fenêtre, me tournant le dos (combien de fois, elles dont je recopiais les mots à mesure, y compris lorsque j'enregistrais par sécurité, me tourneraient le dos pour parler).<sup>57</sup> »

« À nouveau tournée vers les arbres et l'immeuble d'en face, elle reprenait : [...]»<sup>58</sup> »

Dans *Daewoo*, François Bon met donc au point un dispositif d'enquête riche et complexe, vivifié par la présence des voix, entre transcription fidèle, réécriture, descriptions sensibles et parfois mise en scène. Tout ceci donne au texte une dimension subjective et émotionnelle, qui le situe alors autant du côté du reportage que de la littérature.

Publié en 2021, *Ceux qui trop supportent* d'Arno Bertina s'inscrit dans la lignée de *Daewoo*. D'ailleurs, l'écrivain admire François Bon, à qui il emprunte son titre – un vers d'Eschyle cité dans *Parking*<sup>59</sup>.

Son livre suit le combat, de 2017 à 2021, des cadres et des ouvriers de GM&S, une usine d'équipement automobile située à La Souterraine dans la Creuse, alors menacée de fermeture et

---

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 171

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 49

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 109

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 187

<sup>59</sup> François Bon, *Parking*, Paris, Éditions de Minuit, 1996

frappée par un important plan social. Le texte se compose d'extraits de la vingtaine d'entretiens que l'auteur mène auprès de salariés de GM&S, mais aussi de récits de blocage d'usines, de voyages à Paris et de rendez-vous dans les ministères, ainsi que d'analyses sur la politique économique de la France et de l'Union européenne. Car plus encore que François Bon dans *Daewoo*, Arno Bertina s'engage personnellement pour dénoncer l'irresponsabilité et l'impunité des entreprises industrielles – en l'occurrence vis-à-vis des salariés de leurs sous-traitants. S'il a recours à la restitution d'entretiens, ça n'est pas tellement pour faire entendre la parole de ceux qui ne l'ont pas. Car donner la voix aux GM&S, d'autres l'ont fait avant lui : leur combat a été largement relayé dans les médias et a même fait l'objet d'un film<sup>60</sup> et d'une BD<sup>61</sup>. Arno Bertina cherche surtout à pointer la tension entre la volonté des salariés d'inscrire leur lutte dans un cadre strictement légal, et des interlocuteurs systématiquement malhonnêtes, qu'il s'agisse des politiques, des industriels ou de l'administration. Son livre est ainsi une forme d'hommage à l'intelligence et à la dignité de la lutte collective.

Les entretiens apparaissent au fil du récit, restitués parfois comme des citations, mais la plupart du temps sous forme dialogues avec l'auteur. Celui-ci emploie différentes façons de rapporter ses questions, plus ou moins directement :

« – Peux-tu détailler ce que tu aimes précisément ?

– En tant que technicien-outilleur le boulot change tout le temps, il n'y a pas de tâches répétitives.<sup>62</sup> »

« Je demande à Stéphane si ces 350 euros supplémentaires sont le prix de la vie sociale et amoureuse qu'il pourrait avoir en travaillant de jour, mais ni lui ni moi ne pouvons répondre à cette question. Ce silence est à la fois beau et déstabilisant.

– C'est en tout cas la seule façon de répondre au stress de la précarité.<sup>63</sup> »

« Appréhendait-il de découvrir l'usine ?

– Non, les collègues ont été très accueillants. Je n'ai pas été regardé de haut.<sup>64</sup> »

---

<sup>60</sup> *On va tout péter !* de Lech Kowalski (2019)

<sup>61</sup> Benjamin Carle, David Lopez, *Sortie d'usine*, Paris, Steinkis, 2021

<sup>62</sup> Arno Bertina, *Ceux qui trop supportent*, Paris, Verticales, 2021, p. 22

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 19

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 23

« Pourquoi travailler la nuit quand on sait tout ce que cela détruit, à côté, dès qu'on n'est plus synchrone avec sa compagne ou son compagnon, avec ses amis, avec ses enfants ?

– Parce que la nuit était mieux payée que le jour.<sup>65</sup> »

L'écrivain questionne régulièrement le langage et fait part de son attention aux mots, aux voix, aux hésitations, aux silences, comme ici à propos du syndicaliste Yann Augras :

« Il n'est pas très grand mais tonique et râblé. Sa voix dit tout ça : elle porte loin, marque peu de pauses, sauf pour écouter les autres.<sup>66</sup> »

Il partage également avec le lecteur ses réflexions sur la nécessité de reformuler ou non la parole recueillie, notamment dans des notes de bas de page explicatives, parfois très développées.

Ainsi par exemple, l'auteur transcrit la réponse d'une professeure de philosophie qui soutient le combat des ex-GM&S. Interrogée par une journaliste de France 3, elle dit « N'importe qui ne meurt pas en sortant du boulot à midi. » Dans une note de bas de page, l'auteur explique avoir hésité à réécrire cette phrase « dans un français plus "correct" » mais qu'il y a finalement renoncé, estimant que « cela reviendrait à éloigner l'émotion qui défigure tout – les visages, notre élocution, la clarté des idées<sup>67</sup> ».

À d'autres endroits en revanche, on peut supposer une réécriture pour restituer leur force à certaines phrases, comme celle de Stéphane, technicien-outilleur :

« Et puis il y a le travail d'équipe qui est rendu possible par l'intelligence de chacun, et le savoir-faire individuel. »<sup>68</sup>

ou encore celle de Marie, infirmière du travail :

« J'avais perdu de vue cette fraternité possible. Les rapports étaient simples, l'humour affleurait toujours. »<sup>69</sup>

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 19

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 27

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 186

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 22

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 33



Arno Bertina s’amuse aussi avec les mots, à plusieurs reprises. Je cite ce passage, quand Élodie X. raconte le blocage de l’usine Renault à Villeroy dans l’Yonne. Elle passe la nuit sur place, sous tente. Avec des collègues, elle chante jusqu’à l’aube des chansons de Renaud. L’écrivain ajoute à la fin du récit : « Renaud devant Renault ? Renaud pour bloquer Renault ?<sup>70</sup> » Ou encore celui où l’auteur évoque les parents d’un ouvrier qui sont éleveurs de porcs et de vaches. Ils ont 30 limousines et l’auteur ajoute entre parenthèses : « (attention, astuce ! Indice : ils ne roulent pas sur l’or)<sup>71</sup> ».

Un autre passage, plus long cette fois, revient sur l’emploi d’un mot par un ouvrier interrogé par l’auteur, et sur ce qu’il peut révéler de sa personnalité :

« Les parents de Jean-Marc Ducourtioux ont une exploitation de trente hectares [...] Ils “font” mille porcs par an [...] Alors quand il achète sa propre maison, en 1993, il en choisit une avec du terrain de façon à pouvoir vivre avec des animaux : des chevaux qu’il dresse lui-même, des cochons laineux... [...]

– Tu en as beaucoup ?

– Comme ça.

– C’est pour la viande ?

– Non, pour la déco !

[...]

– Moi ça m’aurait fait mal d’élever des choses pour... [...] Ma mère des fois elle pleurait quand elle vendait des bêtes.... Moi je la voyais faire, et ça m’a touché.

[...]

Vous en conviendrez, ce n’était ni une parenthèse, ni une digression : il fallait faire ce portrait de Jean-Marc, cégétiste, un agneau bouffé par les loups. Parce que le réel n’est fait que de ces aspérités, de ces reliefs inattendus.<sup>72</sup> »

Non seulement l’auteur choisit de reproduire l’anecdote, mais aussi de ne pas la réécrire et de conserver le verbe « faire » dans l’expression « faire mille porcs », et même de le souligner par l’emploi de guillemets. Arno Bertina explique dans une interview<sup>73</sup> qu’il a d’abord voulu rappeler Jean-Marc Ducourtioux pour comprendre ce que voulait dire « faire » (1 000 naissances

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 119

<sup>71</sup> *Idid.*, p. 123

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 123-124

<sup>73</sup> [Entretien vidéo du 6 décembre 2021 avec Dominique Marin](#), disponible sur la chaîne YouTube de l’École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien, consulté en janvier 2023

ou 1 000 ventes ?) puis il a considéré que le choix de ce verbe était en lui-même signifiant : alors que ses parents *faisaient* des affaires avec leurs animaux, lui ne *fait* rien avec les siens. Il les élève simplement, pour le plaisir.

Dans *Ceux qui trop supportent*, Arno Bertina adapte donc ses mots au réel, qu'il investit en enquêtant sur le terrain. Comme François Bon dans *Daewoo*, il dépasse le cadre de l'enquête sociologique en combinant ambition documentaire et préoccupation littéraire. Comme François Bon toujours, il se place sous la figure tutélaire de Svetlana Alexievitch : à l'instar de l'écrivaine biélorusse qui s'efforce de capter la bascule du monde soviétique, Arno Bertina tente de saisir le déclin de la société industrielle.

Le dernier opus d'**Olivia Rosenthal** est plus difficile à classer dans l'une ou l'autre catégorie de ce panorama des livres de voix. L'autrice bénéficie en 2018 d'une résidence d'écriture à la Villa Kujoyama à Kyoto. Elle a pour projet d'écrire sur les attentats au gaz sarin perpétrés par la secte Aum dans le métro de Tokyo en 1995. Elle y voit une manière de réfléchir aux répercussions du terrorisme dans nos existences, en enquêtant sur les traces qu'un tel événement peut laisser dans la conscience de ceux qui n'en ont pas été directement victimes. Son investigation doit lui permettre de produire une fiction sur nos terreurs contemporaines. Pourtant, sur place, rien ne se passe comme prévu. La vingtaine de Japonais qu'elle interroge esquivent le sujet pour en aborder d'autres, et les entretiens ne sont pas aussi révélateurs qu'escompté.

C'est finalement cette enquête que retrace Olivia Rosenthal en 2022 dans *Un singe à ma fenêtre*. Bien que la narratrice ne soit pas clairement présentée comme étant l'autrice elle-même, la dimension non fictionnelle (pour ne pas dire autobiographique) semble indéniable. Par ailleurs, à travers la restitution des entretiens et les réflexions que soulève l'écrivaine au fil du texte, c'est bien une enquête sur la mémoire traumatique que suit le lecteur, avec comme fil rouge les conséquences que peut avoir sur nos vies le choix du silence et de l'oubli, plutôt que celui de la douleur. C'est pourquoi j'apparenterais volontiers cet ouvrage aux récits documentaires non fictionnels.

Le livre démarre par un chapitre dont le sujet est un *on*, que l'on retrouve dans d'autres ouvrages d'Olivia Rosenthal et qui désigne autant la narratrice que le lecteur :

« Parfois on se trompe, on croit chercher quelque chose qu'on peut nommer très explicitement, mais on cherche autre chose sans le savoir, avec une détermination et un aveuglement inexplicables. Par exemple on décide de partir au Japon pour un travail d'écriture [...]»<sup>74</sup> »

Le texte est ensuite écrit à la première personne du singulier, employée indistinctement pour la narratrice et pour les témoins japonais. Les chapitres sont presque tous articulés autour d'un entretien, dont l'auteur restitue le contexte, le lieu parfois insolite et l'ambiance souvent étrange. La narratrice écoute, transcrit, et si elle est d'abord désorientée par l'attitude de ses interlocuteurs, elle tente progressivement de comprendre ce qui lui est dit, au-delà de ce qu'elle était venue chercher. Ses réflexions personnelles émaillent alors le récit des entretiens, qu'elles mettent ainsi en perspective. En voici un exemple :

« Je me suis demandé si j'aurais pu être aussi lucide et aussi sincère que lui, si j'aurais osé formuler quelque chose d'aussi simple et d'aussi scandaleux à mes propres yeux, sur la faille contre laquelle ou plutôt grâce à laquelle on grandit, sur les traumatismes dont on souffre mais sans lesquels, puisqu'on les a traversés, on ne serait pas vraiment soi-même et qui à force d'être accolés à chacun de nos gestes, à chacune de nos phrases, à toutes nos pensées, finissent par être si constitutifs de nous-mêmes qu'on ne supporterait pas d'en être privés.<sup>75</sup> »

À la fin de chaque chapitre, selon un procédé cher à Olivia Rosenthal, la narratrice pose une série de questions, tantôt très simples, tantôt plus existentielles, employant alors le *tu*, pour nous engager à l'accompagner dans ses propres interrogations.

« Sais-tu précisément ce que tu caches ? Ce que tu dois cacher ? Ce que tu ne dois montrer sous aucun prétexte ? Ne risques-tu pas, en le montrant, de découvrir que ton secret n'est pas aussi extraordinaire et terrible que tu le pensais ? Est-ce pour qu'il reste toujours aussi encombrant et douloureux que tu continues à le cacher ?

Ou alors as-tu peur, en l'exposant, de t'effondrer ?<sup>76</sup> »

Car à essayer de comprendre ses interlocuteurs, la narratrice aboutit au constat suivant :

---

<sup>74</sup> Olivia Rosenthal, *Un singe à ma fenêtre*, Paris, Verticales, 2022, p. 9

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 137

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 28

« À force de fouiller en vain le passé des autres, j'ai fini par admettre que je ne m'étais pas appliqué à moi-même ce travail d'anamnèse, que j'étais moi aussi floue, vague, que les principales étapes de mon existence s'étaient dissoutes dans le vide et le non-dit.<sup>77</sup> »

D'autres livres d'Olivia Rosenthal sont traversés par une douleur intime qui peine à s'exprimer, liée au suicide de sa sœur. Ce traumatisme non résolu finit par ressurgir ici aussi, d'abord de façon allusive, comme dans ce passage où l'on retrouve le style poétique de l'autrice, fait de répétitions, de ruptures et d'absence de ponctuation :

« Il n'y a pas  
de silence qui tienne  
Il n'y a pas  
de négation qui tienne  
Il y a  
cette question  
trop ancienne  
qui se débat  
comme un insecte aux mille pattes  
retourné sur le dos  
et tout entier agité  
par la peur de ne pas retrouver la terre ferme.<sup>78</sup> »

C'est à la fin du livre, alors que la narratrice est rentrée à Paris et que son père décède, qu'elle libère enfin ses larmes et sa parole, parvenant à verbaliser plus nettement son douloureux secret :

« J'ai regretté de n'avoir pas pleuré trente-cinq ans plus tôt, de n'avoir pas parlé trente-cinq ans plus tôt, de n'avoir pas supporté trente-cinq ans plus tôt la disparition de ma sœur aînée, je m'en suis voulu d'en être encore là après tant d'années, toujours au même point et au même âge.<sup>79</sup> »

En enrichissant ses entretiens de son analyse et de sa propre expérience, Olivia Rosenthal signe avec ce livre une forme de récit documentaire sur les mécanismes de la mémoire traumatique, entre oublis, mensonges et déformations de la réalité.

---

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 124

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 77

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 155

Parce qu'elles sont en prise directe avec le réel et nécessitent une démarche de terrain, les collectes de voix sont le plus souvent mobilisées dans le domaine de la non-fiction. Toutefois, l'œuvre d'Olivia Rosenthal comprend aussi des titres de fiction ayant pour particularité d'intégrer au récit des restitutions d'entretiens.

b) La fiction / autofiction documentée

Olivia Rosenthal, autrice de 14 romans depuis 1999, est une figure incontournable du livre de voix en France. En effet, depuis 2007 et *On n'est pas là pour disparaître*, la démarche documentaire est presque systématique dans son travail, qui intègre la plupart du temps des entretiens. Toutefois, chaque opus prend une forme littéraire très différente, comme l'a déjà montré ce panorama : la compilation de témoignages avec *Ils ne sont pour rien dans mes larmes*, le discours recomposé avec *Viande froide* et le récit documentaire non fictionnel avec *Un singe à ma fenêtre*. Pour d'autres livres, Olivia Rosenthal s'empare du réel pour produire des (auto)fictions avec une part documentaire. On s'intéressera ici à trois d'entre elles, explorant des pistes différentes à l'intérieur même du genre.

C'est en 2007 qu'Olivia Rosenthal se fait connaître d'un large public avec *On n'est pas là pour disparaître*, récompensé par le prix Wepler (trois ans après *Daewoo* de François Bon). Elle y fait le portrait de Monsieur T., un homme atteint de la maladie d'Alzheimer et qui a tenté de poignarder son épouse. La voix du personnage principal s'entremêle avec celles de son entourage : sa femme, sa fille aînée, un soignant, un policier chargé de le surveiller, une pensionnaire de la maison de retraite ou encore une connaissance récente qui vient lui rendre visite et dont on peut se demander s'il ne s'agit pas de l'autrice elle-même. Au milieu de toutes ces voix indistinctement retranscrites – tantôt en discours direct, tantôt en discours indirect – s'intercalent celle de la narratrice et d'autres documents : des rapports médicaux et des fragments de la biographie du docteur Alois Alzheimer.

Olivia Rosenthal explique que « les entretiens, ça peut être d'abord un moyen de se renseigner, de cerner un peu ce dont on veut parler, de se documenter. Pour *On n'est pas là pour disparaître*, ça m'a servi à connaître un peu l'état des recherches sur les maladies neuro-dégénératives, à voir comment fonctionnaient les structures d'accueil, à comprendre les réactions des familles, à entendre les discours des médecins qui reçoivent ces familles. Contrairement à la

lecture de documents, rencontrer des gens, même s'ils sont là pour transmettre un savoir, met en contact avec les aspects humains de toute connaissance. Et dès qu'on est au cœur de l'humain, les choses se complexifient, il y a moins de certitude et beaucoup plus de questions. Et c'est ça qui m'intéressait, le fait que chaque situation donnée mette en question notre humanité.<sup>80</sup> »

Pour autant, l'écrivaine ne cherche pas à faire une description clinique de la maladie d'Alzheimer ou de ses conséquences sur l'entourage des personnes qui en sont atteintes. Ici, Olivia Rosenthal procède à « une réécriture complète de ce matériau<sup>81</sup> », expliquant dans les remerciements que « ce livre est un ouvrage de fiction. Il réinvente et imagine en partie la vie de certaines personnes réelles.<sup>82</sup> » On comprend également qu'elle n'a pas pu s'entretenir avec Monsieur T. et que sa voix est donc entièrement fictive :

« On ne peut pas vraiment raconter la vie de Monsieur T. en entier. Son témoignage manque.<sup>83</sup> »

Dans ce livre, Olivia Rosenthal propose plutôt une réflexion sur le travail conjugué de la mémoire et de l'oubli, du souvenir et de la perte. En effet, le texte fait peu à peu apparaître un élément biographique longtemps enfoui dans la mémoire de la narratrice. La maladie qui affecte la mémoire de Monsieur T. vient réveiller chez elle une blessure intime qu'elle avait longtemps tenté d'oublier. Resurgit alors le fantôme d'une sœur suicidée, que l'on rencontre aussi dans *Ils ne sont pour rien dans mes larmes* et *Un singe à ma fenêtre*.

Notons que l'on retrouve dans cet ouvrage plusieurs marqueurs du style si personnel d'Olivia Rosenthal. Il y a d'abord l'interpellation récurrente du lecteur, systématiquement amorcée avec la formule « Faites un exercice », comme pour l'inviter à se mettre en situation, à accompagner la narratrice dans son effort pour imaginer ce que devient la vie quand on se retrouve privé de mots, d'images et de souvenirs :

« Faites un exercice.

Imaginez-vous dans la situation de celui dont l'histoire a été engloutie.

---

<sup>80</sup> « Entrer dans la langue de l'autre et la saisir de l'intérieur », entretien avec Guénaél Boutouillet, remue.net, 19 février 2009, consulté en décembre 2022

<sup>81</sup> « Mémoire dérangée », entretien avec Chloé Brendlé, *Le matricule des anges*, n° 171, mars 2016, p. 23

<sup>82</sup> Olivia Rosenthal, *On n'est pas là pour disparaître*, Paris, Verticales, 2007, p. 219

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 213

Imaginez-vous à table, dans l'ignorance de ce que vous mangez, de l'endroit où vous vous trouvez, des objets qui vous entourent, des gens qui vous parlent familièrement et qui vous paraissent des étrangers.<sup>84</sup> »

Il y a également le jeu des répétitions avec variations qui, dans le cas présent, peut évoquer le ressassement du malade, mais au sujet duquel l'auteur explique aussi que « c'est un moyen très puissant de faire avancer un texte, de le faire doucement varier, de le déplacer par étapes et presque sans qu'on s'en rende compte. La répétition opère des transformations quasi invisibles. Si le lecteur suit le chemin, il se retrouve, sans vraiment l'avoir prévu, à un endroit où il ne pensait pas aller.<sup>85</sup> » En voici un exemple :

« Je me demande comment aurait été ma vie si ma sœur n'avait pas mis fin à ses jours.  
[...]  
Je me demande ce qu'aurait été la vie de mes parents si ma sœur n'avait pas mis fin à ses jours.  
[...]  
Je me demande comment aurait été ma vie si ma sœur ne s'était pas jetée de la fenêtre.  
[...]  
Je me demande ce qu'aurait pu dire le docteur Papazian si après le suicide de ma sœur j'étais retournée dans son cabinet.  
[...]  
Je me demande comment aurait été ma vie si ma sœur n'avait pas mis fin à ses jours.  
Mais il est rare, beaucoup plus rare, que je me demande comment aurait été la sienne.  
[...]  
Je me demande comment aurait été la vie de mes parents si ma sœur avait accepté l'idée de les voir mourir avant elle.<sup>86</sup> »

La parole se fait également poésie chez Olivia Rosenthal, avec parfois de courts textes en vers libres et sans ponctuation :

« Dans l'eau  
l'eau tombe

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 145

<sup>85</sup> « Olivia Rosenthal : la répétition fatigue le réel », entretien avec Guy Poitry, *Hétérographes*, n° 4, automne 2010, p. 48

<sup>86</sup> Olivia Rosenthal, *On n'est pas là pour disparaître*, *op. cit.*, p. 149-165

tombe l'eau  
tombeau  
c'est pas de la poussière qui tombe c'est l'eau bue  
l'obus  
l'obus éclate  
s'il éclate à côté de moi  
et de mon corps nu  
je vais être transformé en petites particules  
à boire.<sup>87</sup> »

Et l'humour enfin, un peu absurde, et qui s'invite toujours là où on ne l'attend pas :

« Il y a eu plusieurs femmes dans sa vie mais il ne se souvient que de la première.

Le professeur Alzheimer a un nom allemand, comme moi. Mais contrairement à moi, le professeur Alzheimer est de langue allemande. Personne donc, dans les congrès internationaux auxquels il participe, ne s'étonne de le voir prendre la parole dans la langue qui est la sienne.

J'ai un trou

Est-ce que j'ai vendu la maison ?<sup>88</sup> »

À l'image de ses textes de non-fiction, évoqués plus haut dans ce mémoire, Olivia Rosenthal construit avec *On n'est pas là pour disparaître* une fiction documentée dans un jeu de va-et-vient entre introspection et écoute de l'autre, dans une confrontation entre sa voix intérieure et une multitude de voix du dehors.

*Que font les rennes après Noël ?* publié en 2010 est une œuvre plus autofictionnelle. Le roman alterne le récit d'apprentissage d'une jeune femme, de sa naissance à ses 44 ans, avec des paragraphes de documentation sur les animaux et des témoignages issus d'entretiens menés auprès de professionnels travaillant au contact des bêtes – dresseur de loups, vétérinaire, soigneur de zoo, chercheurs, boucher – chaque chapitre étant consacré à un seul métier. La singularité du livre réside dans ce montage qui joue sur les effets de correspondance, d'opposition ou de transposition entre les deux textes entremêlés, et qui n'est pas sans évoquer le

---

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 158

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 78-79



dispositif mis au point par Perec dans *W*<sup>89</sup>. Ainsi, quand un dresseur évoque la nécessité de priver le jeune félin de sa mère dès sa naissance, le paragraphe suivant montre que l'environnement de l'héroïne se borne à celui de sa mère au cours des premières années de sa vie :

« Y a pas de mystère, pour avoir de bonnes, bêtes, il faut les élever toutes petites. Ça dépend un peu du bénéfice qu'on veut en tirer mais pour les faire travailler, il faut les retirer très vite de leur mère et les biberonner soi-même.

[...]

Dans les premières années de votre vie, vous pensez que vous êtes la propriété de votre mère. Parfois vous le regrettez.<sup>90</sup> »

Par la suite, ces témoignages de professionnels abordant l'appivoisement, l'expérimentation et l'abattage, continuent de se télescoper avec le récit de la jeune femme pour décrire les étapes d'un parcours vers l'émancipation.

Alors que les entretiens sont retranscrits à la première personne, le récit fictionnel emploie le *vous* : ce parti pris transforme le personnage principal en cobaye, amené à observer son propre apprentissage. Mais ce *vous* inclut également le lecteur et l'invite alors à se reconnaître dans les situations décrites, relevant la plupart du temps de l'emprise de la famille ou de la difficulté à se construire en dehors des normes sociales :

« Vous voudriez aimer ce que les autres petites filles aiment, vous voudriez comme elles jouer à la poupée, vous avez honte de ne pas jouer à la poupée mais vous ne pouvez vous résoudre à y jouer, vous réclamez des animaux domestiques, des soldats, des camions, des garages, des tipis, des costumes de héros [...]»<sup>91</sup> »

« Vous commencez à vous demander si vous n'êtes pas la propriété de votre maman. Vous ne savez pas encore comment vous y prendre mais vous avez bien l'intention de lui échapper.<sup>92</sup> »

Dans ce livre, comme souvent dans l'œuvre d'Olivia Rosenthal, le discours d'autrui est le déclencheur d'un retour réflexif sur soi-même. L'autrice explique : « Le moment du passage à la fiction, c'est aussi le moment où j'essaye, par le dispositif narratif, de comprendre pourquoi

---

<sup>89</sup> Georges Perec, *W ou le Souvenir d'enfance* [1975], Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1993

<sup>90</sup> Olivia Rosenthal, *Que font les rennes après Noël ?*, Paris, Verticales, 2010, p. 24-25

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 43

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 50

telle ou telle question s'est imposée à moi et pourquoi j'ai eu envie d'interroger des gens sur cette question-là. Au fond, le livre sera une réponse possible que je m'adresse à moi-même en même temps que je l'adresse aux lecteurs : pourquoi je m'intéresse aux animaux (pour *Que font les rennes après Noël ?*) ? Ou aux épisodes de mort imminente pour *Mécanismes de survie en milieu hostile* ? [...] Le livre est l'élaboration de la réponse à cette question.<sup>93</sup> »

La réponse investit le champ autobiographique, ici sous la forme d'une autofiction, qu'Olivia Rosenthal justifie ainsi : « L'autobiographie, le fait d'être complètement dans ce que j'écris, joue un rôle déterminant. En effet, c'est par elle que l'émotion s'insinue, car là il faut que je dise quelque chose qui a eu un impact sur moi, qui m'a remuée, et c'est toujours délicat. L'exposition de soi est à la fois difficile et nécessaire. Elle permet de ne pas écrire des textes qui soient des formes vides, de leur donner de l'épaisseur. Après, il faut savoir être au plus près de soi sans être obscène, car un livre ou un film de fiction, ce ne sont jamais pour moi des aveux, mais des constructions ; il faut mettre en forme l'expérience intime, sans quoi, aussi intime soit-elle, elle ne touchera absolument personne.<sup>94</sup> »

En 2014, dans *Mécanismes de survie en milieu hostile*, Olivia Rosenthal travaille à nouveau le montage alterné d'un matériau partiellement autobiographique et d'un matériau documentaire. La trame narrative à la première personne prend d'abord des allures de science-fiction ou de thriller ; il y est question d'une femme-enfant évoluant dans un monde postapocalyptique qui n'est plus que ruines et dangers. La narratrice s'est enfuie, laissant derrière elle une femme dont on ne sait d'abord rien. Puis le texte évolue au fil des cinq chapitres vers une écrite plus autobiographique, révélant qu'il s'agit de sa défunte sœur. Chaque chapitre est ponctué par des textes en italique employant le discours indirect pour restituer le témoignage, bardé de références scientifiques, d'une personne concernée par le coma long ou le décret de mort clinique – patient confronté à l'expérience de mort imminente, technicien de la police scientifique ou médecin urgentiste.

Comme dans *Que font les rennes après Noël ?*, l'usage détourné de l'entretien a pour but d'interroger les propres émotions de la narratrice, mais aussi, à l'image de *On n'est pas là pour disparaître*, de favoriser le réveil d'une mémoire oubliée et de mettre à jour une vérité enfouie.

---

<sup>93</sup> « Toutes les voix du dehors », entretien avec Violaine Houdart-Merot, in *Fictions documentées*, dir. A.Marie Petitjean, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2020, p. 155

<sup>94</sup> « Olivia Rosenthal : la répétition fatigue le réel », entretien avec Guy Poitry, *Hétérographes*, n° 4, automne 2010, p. 46

Toutefois, ici, le sens du télescopage entre matériau biographique et matériau documentaire est souvent plus difficile à interpréter. L'une des clés de compréhension réside sans doute dans le court texte introductif : « Les faits ne se contentent pas d'arriver, ils reviennent. Qu'on les accepte ou non, ils sont plus insistants et plus entêtés que les stratagèmes qu'on invente pour les éviter. Écrire fait partie de ces stratagèmes. On croit contrôler, répartir, organiser et tenir le réel sous sa coupe et la plupart du temps on se laisse déborder. On avance aveuglément vers le dénouement pour découvrir *in extremis* qu'en fictionnant le monde on a seulement essayé de retrouver ce qui avait eu lieu et qu'on avait oublié.<sup>95</sup> »

À travers ce dispositif littéraire particulièrement original, voire déroutant, on peut voir cet ouvrage comme un livre d'autofiction sur le deuil et la douleur refoulée de ceux qui survivent à l'être aimé.

Ce panorama de livres de voix révèle la diversité des formes littéraires mobilisées par les auteurs pour écrire aujourd'hui à partir de ou avec la parole de l'autre. Il montre aussi à quel point le genre s'inscrit au cœur d'enjeux parmi les plus caractéristiques de la littérature contemporaine. Il accompagne l'essor de la non-fiction et des littératures de terrain, intègre l'exigence de réel, et croise volontiers avec les sciences sociales, voire, dans une certaine mesure, avec les écritures de soi.

C'est nourri de l'étude de cet ensemble d'ouvrages que j'ai expérimenté cette année l'écriture de textes littéraires à partir d'entretiens sur le thème de la solitude. Ce corpus d'écrits personnels et un retour d'expérience sur le projet constituent la suite de ce mémoire.

---

<sup>95</sup> Olivia Rosenthal, *Mécanismes de survie en milieu hostile*, Paris, Verticales, 2014, p. 9

---

## II. UNE EXPÉRIENCE D'ÉCRITURE À PARTIR D'ENTRETIENS

Des fois on sait pas bien ce qui se passe  
Pourquoi ces rivières  
Soudain sur les joues qui coulent  
Dans la fourmilière  
C'est l'ultra moderne solitude

Alain Souchon

### *Vies solitaires*

## **Mets-toi ça dans la tête**

J'étais pas un enfant désiré. Ma mère a divorcé au moment où je venais au monde. Mon géniteur ne voulait pas me reconnaître. Mon père n'a pas voulu de moi. Je pense que ça leur posait pas de problèmes de ne pas me connaître. Elle a refait sa vie et après elle a eu beaucoup d'enfants. On était une grande famille. On était huit en somme avec mes parents. J'ai eu la chance de vivre avec mes grands-parents. Mes quatre frères sont décédés. On porte pas le même nom. J'ai un nom de famille mais j'ai pas de famille. Y a pas de liens. Chacun vit de son côté. Je ne les vois pas. On se voit pas. Y a personne que je vois. Mon testament c'est pour les animaux.

J'ai pas beaucoup de monde qui vient ici. L'hiver je suis enfermée tout le temps. Je reçois jamais personne. On bouge pas. Le téléphone il sonne pas, y a rien. J'ai toujours eu l'impression d'être rejetée. Je ne suis pas la bienvenue ici. Je suis toujours toute seule. Faut quelqu'un, y a personne. Avant on rencontrait des voisins. Bon, je vois des gens, « Bonjour, ça va », mais ça s'arrête là. On en arrive là. Tout ce que je demande c'est une présence de temps en temps.

Le plus dur c'est le week-end. Moi les fêtes de fin d'année je les passe toute seule. Ici ou n'importe où ailleurs, je les passe toujours toute seule. Mais c'est le week-end que je déteste. Surtout le dimanche. J'y pense déjà depuis hier au week-end qui arrive. Le week-end c'est samedi, dimanche, lundi ; il faut attendre mardi matin pour avoir... Qu'est-ce que je vais faire ?

C'est moi qui ai fait la démarche. J'ai un assistant social. Il m'a fait parler et il a compris que j'étais seule. Y a été un jour j'en avais marre, j'avais été à la maison des associations et j'ai vu les Petits Frères des Pauvres. J'ai dit je vais

risquer et la sœur de mon boucher, qui me rapporte la viande quand je ne sais pas y aller, elle me parle aussi des Petits Frères des Pauvres. Il a dit « Moi je connais une association, je vais en parler, puis on verra. » J'ai dit tiens, je vais leur écrire. Je dis : « Vous avez le numéro ? » Elle dit oui. J'ai jamais eu de réponse. Puis une fois j'ai dit je vais essayer de téléphoner. Et j'ai risqué.

J'ai été reçue par Anne et Monique. Un jour Anne est venue, on a discuté, elle a compris que j'étais seule. Et 15 jours après elle m'a appelée, elle me dit « J'ai une bonne nouvelle : vous êtes acceptée, donc on vous enverra quelqu'un ». Anne elle m'a dit « Vous savez, vous êtes acceptée. » J'ai dit « Ben c'est très bien, c'est rare que je sois acceptée ! » Maintenant il y a Glen tous les mardis. Alors Anne a dit « C'est moi qui vais m'occuper de vous. » Donc ça s'est fait comme ça. Elle fait très attention à moi, parfois on fait une petite promenade.

Le 24 décembre il y a eu un repas au restaurant. À Saint-Nicolas aussi ils avaient fait un petit quelque chose, c'était bien. On était tous rassemblés, c'était chouette. L'année passée on avait été à Mosaïc, on avait passé la journée là-bas, on avait mangé sur place. C'est agréable. Une journée à la mer pour moi c'est formidable. J'étais tellement heureuse que je me suis mise à pleurer. Elle a compris et elle a dit « T'es plus toute seule maintenant. Mets-toi ça dans la tête : t'es plus toute seule ». Moi je demande pas plus.

**Marie-Christine, Jocelyne, Mauricette**  
Roubaix, Wattrelos, Croix, février 2023

## Accepter

Forcément, le Covid a renforcé l'isolement des personnes âgées. Curieusement, il a aussi conduit Anne vers les plus seuls. Pourtant, c'est une retraite bien différente qu'elle avait imaginée. Sur les routes de France, pour voir ses proches qui ont quitté le Nord. Dans les salles d'attente des consultations médicales, pour faire la lecture aux petits. L'épidémie la prend de court alors qu'elle vient tout juste de raccrocher sa blouse. Anne était infirmière en protection maternelle et infantile.

Elle aurait pu rester chez elle, profiter de son nouveau compagnon, regarder sur écran grandir ses quatre petits-enfants. Mais Anne est une femme d'action, pas une femme d'intérieur. Une dame de cœur, pas une reine du ménage. Ce qu'elle veut, c'est être utile. Ça aurait pu être les femmes battues, les sans domicile fixe. Ce seront finalement les personnes âgées.

Chez les Petits Frères des Pauvres, la vieillesse commence à 50 ans. Les 32 seniors qu'accompagne l'antenne locale de Roubaix ont entre 59 et 102 ans. Parmi eux, une majorité de femmes et beaucoup de précaires. Leur problème c'est la solitude – qu'elle soit réelle ou ressentie. Ressentie par ceux qui ont encore des proches à leurs côtés. C'est juste que les contacts sont épisodiques ou les relations compliquées. Chaque histoire est différente. Mais chaque histoire raconte une vie cabossée. Souvent ça parle de rupture et de manque de considération.

Alors Anne est là et prête l'oreille. Un Petit Frère, c'est d'abord une présence qui console, une écoute qui répare. Il y a ceux qui n'ont pas pu parler et ceux qui n'ont pas osé dire. Ceux qui racontent des morceaux de vie pour la première fois. Qui se débarrassent enfin d'un poids.

Parfois, la vieillesse est une mamie aimable et douce, un café, une promenade.

Parfois, la vieillesse est démente et exigeante.

Elle a ses humeurs et des odeurs.

Un handicap qui limite ou des opinions qui irritent.

Alors Anne est quand même là, elle accepte.

Mais sa propre mère qui devient une autre

Et puis son homme, un jour ou l'autre

Elle y pense et ça l'inquiète.

Ça l'émeut et ça l'agace.

Et elle. Si un jour elle devenait

Pas sûre d'accepter.

Pas question de peser.

De toute façon, est-ce qu'ils accepteraient ?

En attendant, Anne est là, elle écoute, se prépare.

Pour sa mère et pour son homme.

Pour elle aussi, un jour.

Mais un jour, pas tout de suite.

**Anne, 65 ans**  
Croix, février 2023



## Entre guillemets

Je suis venue au monde tout à fait par hasard.

Ma mère-entre-guillemets était mariée, elle a eu deux enfants, après ils ont divorcé.

Elle aimait les hommes, il lui fallait des hommes, elle a rencontré des hommes – enfin, *un* en particulier. Divorcé, trois enfants.

Et de leur liaison je suis arrivée.

Seulement, ma mère-entre-guillemets ne voulait pas me mettre au monde. « Il veut pas d'une bâtarde. »

Elle a tout essayé pour me faire partir, elle a pas réussi. Malheureusement.

Alors je suis sortie – trop tôt, minus, pas d'ongles.

Elle, dans sa tête, elle n'a pas accouché. Alors elle est partie.

Le directeur : — Il faut trouver une solution, sinon c'est l'orphelinat.

Les grands-parents : — C'est notre petite-fille, on va s'en occuper.

L'oncle : — M'enfin, à votre âge ? Une prématurée en plus ! Y'a déjà Monique, qui est handicapée. On va lui trouver un établissement.

La grand-mère : — Non, c'est ma petite-fille.

Ils ont signé les papiers, ils ont tout sacrifié, je suis arrivée chez eux. P'tit bout de chou, p'tite crevette. Petite misère.

Ils m'ont aimée mais je n'ai pas compris.

J'étais heureuse mais je ne le savais pas.

Ils sont morts et c'était trop tard.

Moi j'ai 25 ans, plus personne et pas grand-chose.

Le monsieur est veuf avec sa fille. Il m'embauche. Je suis nourrie, logée mais pas blanchie.

Je suis nourrie-logée-larbin.

Nourrie-logée-battue.

Coups de ceinture et « Baisse les yeux ! »

Un jour, un coup plus fort, trop fort, dans les entrailles.

Urgences, opération, le désastre dans mon ventre.

Au réveil : « Madame vous ne pourrez pas avoir d'enfant. »

Au réveil, où aller ? Je retourne chez le monsieur et sa fille.

Il meurt, elle me garde, coups de canne et « Baisse les yeux ! »

Et puis je rencontre quelqu'un et je pars.

J'ai 30 ans, c'est un homme normal.

Je lui dis pour les enfants ; ça ira. On reste à peu près ensemble pendant dix ans.

Et un beau-jour-entre-guillemets il me présente Carole. Je m'en doutais.

Ils s'aiment, la grossesse est déjà bien avancée.

La maison est grande, c'est elle qui me propose de rester, pour le ménage et le bébé.

Un bébé qui n'est pas le mien – je m'en vais.

Je vis en foyer, je suis auxiliaire de vie.

Tous les matins, bus à 7h.

Tous les matins, Martine dans le bus.

J'ai le rire facile, je crois que ça m'a sauvée un peu.

On raconte des conneries, on sympathise, elle me présente son frère.

J'étais un peu refroidie mais il me déplaisait pas trop alors on vit ensemble.

Mais j'ai vraiment pas de chance : Bernard est croyant.

Vraiment très croyant : messe tous les dimanches, vêpres et chemin de croix.

Bernard est pudique aussi, vraiment très pudique : jamais main dans la main, jamais un p'tit bisou.

On était un couple bizarre. Un couple sans être un couple.

Mais quand même un couple, alors j'ai fait tout ce que j'ai pu, messes et chemins de croix. Mais on voyait bien que pour lui c'était toujours Dieu d'abord.

Et Bernard est devenu frère Antoine. Il est parti, je n'ai jamais eu de nouvelles.

Je suis toujours auxiliaire de vie, j'habite chez madame.

Elle me fait la guerre, j'en bave.

Le fils : — M'enfin maman, t'entends comment tu parles à Marie-Christine ?

C'est pas ton chien quand même. »

Madame : — Si ! »

Je ne fais pas partie de la maison, je vis au sous-sol.

Martine espace nos rencontres.

Un jour madame est placée, chômage, je reste au sous-sol.

Martine ne décroche plus quand j'appelle.

Un jour un chauffard me renverse, quatre mois en centre de rééducation.

Martine ne répond pas à mes lettres.

Un jour on me vole mes économies, je perds le procès.

Et puis un jour Martine appelle.

Bernard est mort.

Elle préfère couper les ponts.

Je ne pose pas de questions. Tout est terminé.

Voilà ma vie.

Je suis dans ce foyer logement depuis quatre ans.

Je n'ai pas encore réussi à trouver ma place.

Ici, personne ne sait.

**Marie-Christine, 69 ans**

Roubaix, février 2023

## **Si on lui avait dit**

Au départ on se marie.

On a une fille, puis deux petites-filles et même une arrière-petite-fille.

On travaille, beaucoup. Le commerce, le contact, les clientes – toujours élégante.

Le soir on rentre vite – repas, maison impeccable, s'occuper du mari, de la fille.

Des amis, parfois, à la table.

La famille c'est les baptêmes, les mariages, les enterrements.

Quand on se voit on ne sait pas quoi se dire.

Quand les parents meurent on ne se voit plus.

Un jour la retraite, belle maison, la forêt, la campagne.

On est deux, on est bien, on a tout pour être heureux.

Jusqu'au jour

Le mari qui s'en va. La fille qui s'en fout.

Tout bascule.

Soixante-cinq ans, repartir à zéro.

On trouve un logement, on trouve le courage.

On donne le change, on donne son temps.

Au centre social, bénévolat, couture, histoire locale.

Et puis un jour AVC.

Et puis déambulateur, et puis DMLA.

Le bateau coule.

On devient aveugle, on devient sourde.

Autour, personne ne voit personne n'entend.

On a besoin de quelque chose mais on n'a pas appris à demander.

On a besoin de quelqu'un mais on n'a pas

Quatre-vingts ans, on fait le bilan.

*dans une association*

On a des enfants mais y'a personne.

*pour avoir de la visite*

On ferait bien différemment, mais comment ?

*on doit s'inscrire*

Ça se termine comme ça.

Pour avoir de la visite, on doit s'inscrire dans une association.

On va bientôt mourir et ce sera comme ça.

On n'aurait pas imaginé.

**Jocelyne, 80 ans**

Wattrelos, février 2023

## Talons et pointes

J'ai toujours travaillé pour les personnes âgées. Trente ans comme aide-ménagère auxiliaire de vie. En élevant seule mes enfants – j'ai deux fils. À 60 ans j'ai pris ma retraite. Peu de temps après je suis arrivée ici – mon fils habitait là. Mais après il est parti, ça a été la catastrophe.

J'aime pas mon appartement, je suis toujours toute seule, j'ai fait quatre tentatives, beaucoup de médicaments. Et puis Courtney est tombée malade ; pendant un an je suis allée chez le vétérinaire tous les 15 jours. Quand elle est partie, ça a été la catastrophe. Mon psychiatre m'a fait des piqûres pour que je ne fasse pas de conneries.

Mes quatre frères sont décédés. L'aîné avait quatre enfants, Serge sept. Jean-Claude en a eu trois, ma sœur aussi. Je ne vois personne.

Mes garçons, je peux pas dire qu'ils me laissent de côté, mais je les vois pas assez. Laurent est divorcé, il a une fille et des migraines. Christophe a trois enfants, la garde alternée et des horaires décalés. Ils sont fatigués, ils n'ont pas beaucoup de temps, je comprends.

Y a bien Yvette, ma petite voisine. Mais elle a 78 ans et un pacemaker, je ne veux pas l'ennuyer.

Le matin je me lève tôt, 4 ou 5 h. Je reste sous ma couette, j'écoute la radio. À 7 h je vais déjà promener Lotus. Et puis je rentre, je bricole, je ne fais rien. J'ai envie de rien. Parfois je vais à Roubaix pour faire un petit tour, la galerie de Leclerc, Action, Zeeman, Babou. Je regarde sans pour autant acheter quoi que ce soit mais ça me fait une sortie. Le week-end je ne bouge pas, sauf pour le chien. Je reste en pyjama, je mets un pull au-dessus, j'en ai marre d'être toute seule.

J'ai souvent des angoisses alors je pleure. Je pleure facilement, même dehors, même devant les gens. Mais je ne veux pas qu'on me voie, même pour des petites larmes. Alors je reste chez moi. Et personne ne vient.

Une dame qui habite là-bas au bout m'a demandé de lui commander un tensiomètre, parce qu'elle sait pas comment faire. Il est là. Mais si elle vient pas le chercher, j'oserai pas aller le lui porter. C'est comme ça. J'irai jamais chez quelqu'un. Même chez mes enfants. Aller dormir chez eux, passer un week-end, j'aimerais bien mais j'oserais pas demander. Si on me le propose, volontiers, avec plaisir. « Les gens ils préfèrent voir tes talons que tes pointes ». J'entends encore mon père. Il me répétait ça tout le temps. Et c'est resté : je ne sais pas aller vers les autres. Je préfère qu'ils viennent vers moi. Mais je travaille avec la psychologue. Elle appelle ça l'estime de soi.

**Mauricette, 75 ans**

Croix, février 2023



## **Des vies solitaires**

« Qui s'occupera de moi ? »

La conversation s'était prolongée, mon dictaphone avait cessé d'enregistrer.

C'était l'hiver, en fin d'après-midi, le soir était déjà tombé.

J'avais accepté une autre tasse de café, presque froid maintenant.

Elle a dit ça face à la fenêtre, juste avant de baisser le volet sur le petit jardin parfaitement ordonné. Elle en prendrait soin à nouveau, dès le retour des beaux jours. Elle remplacerait le mimosa – lui non plus ne s'était pas habitué ici. Elle achèterait un saule crevette, mais il faudrait que quelqu'un la conduise. Avant elle avait un homme et même pas besoin de demander.

« Qui s'occupera de moi ? »

Cette phrase je ne l'ai pas enregistrée, pas notée non plus.

Je l'ai entendue, c'était un écho.

Je me suis entendu, ça a résonné.

Cette phrase je l'avais déjà écrite. Du bout des doigts sur mon clavier.

C'était le début, le titre en gras.

Ensuite je l'avais versifiée. Ça parlait d'un arbre qui ne porterait pas de fruits.

Et puis la phrase était revenue, juste avant le point final :

« Car si je tarde à partir

Qui s'occupera de moi ? »

Ça parlait déjà de solitude.

Celle que l'on aime et qu'on redoute.

Celle qui inspire ou qui rend fou.

Celle qui aide à respirer mais finit parfois par tuer.

Celle qui m'attire et m'interroge.

M'interroge parce qu'elle m'attire.

Alors j'ai voulu connaître leurs vies.  
Je les ai écoutées se raconter. J'ai entendu leurs mots.  
Ici ce sont presque uniquement leurs mots,  
qui murmurent le manque, susurrent l'angoisse, chuchotent la colère.  
J'ai à peine écrit ceux qu'elles n'ont pas dits,  
regard embrumé  
mâchoire crispée  
poing serré.

Alors c'est la vie de celle qui ne possède rien, comme celui qu'elle aimait et  
qui est mort dans la cellule d'un couvent.

C'est la vie de celle qui remplit sa maison de précieux bibelots et se demande  
qui, après elle, en prendra soin.

C'est la vie de celle qui s'en fout maintenant, du rangement, du ménage,  
puisque plus personne ne vient.

C'est la vie de celle qui veut que tout reste impeccable, si jamais quelqu'un  
venait.

C'est la vie de celle qui se réfugie dans les photos de ceux qui sont partis –  
les parents, le chien, Johnny.

C'est la vie de celle qui ne voit sa famille que sous cadre, parce que sa fille  
ne sait pas l'encadrer.

C'est la vie de celle à qui le tic-tac incessant d'un automate porte-bonheur  
tient compagnie, à défaut de tenir ses promesses.

C'est la vie de celle qui ne veut pas se séparer d'un antique téléphone de laiton  
et de bois qui ne sonne pas – mais son portable non plus.

C'est la vie de celle qui s'amuse d'aimer les films de catastrophes – peut-être  
parce que sa vie ressemble à une catastrophe.

C'est la vie de celles et ceux qui aimeraient simplement exister. Au moins pour quelqu'un.

Ce n'est pas la vie de mes parents, mais jusqu'à quand ?

C'est peut-être la vie qui m'attend, moi qui n'ai pas eu d'enfants.

---

### III. TROUVER MA VOIE SUR LE CHEMIN DE L'ÉCRITURE POLYPHONIQUE

« Pourquoi inventer des histoires, des personnages ? Est-ce que la vie n'y suffit pas ? »

JMG Le Clézio

La conduite des entretiens et la rédaction des textes créatifs liés à ce mémoire remontent à février et mars 2023. J'avais alors déjà lu et étudié la majorité des ouvrages constituant mon panorama des livres de voix contemporains. Mes questionnements et mes choix ont en partie été nourris et guidés par ces lectures.

#### 1. La méthode

Pour ce travail, je me suis intéressé à la question de l'isolement social, avec la volonté de découvrir les mécanismes qui peuvent conduire une existence à s'achever dans la plus grande solitude. Il s'agit là d'un sujet intime, potentiellement sensible et douloureux. En outre, il concerne des individus difficilement identifiables et avec lesquels il est délicat d'entrer en contact car ils n'ont, par définition, que très peu d'interactions sociales. Je me suis donc tourné vers l'association des Petits Frères des Pauvres, engagée contre l'isolement et la solitude des personnes âgées, pour parvenir à rencontrer des femmes et des hommes qui accepteraient de me parler. Après un entretien avec le directeur régional des Hauts-de-France et la validation de mon projet par la direction nationale de la communication, j'ai été mis en relation avec l'antenne locale de Roubaix. Une bénévole, Anne, s'est portée volontaire pour m'aider à rencontrer trois bénéficiaires de l'association – Marie-Christine, Jocelyne et Mauricette. Je l'ai sollicitée elle aussi pour un entretien, afin de contextualiser et de former un contrepoint à la parole des personnes qu'elle accompagne – à l'instar de Violaine Schwartz qui, dans *Papiers*, interroge principalement des réfugiés mais aussi des bénévoles qui leur viennent en aide

Pour me préparer à ces rencontres, j'avais quelques souvenirs de cours de sociologie sur l'enquête par entretien et mon expérience de l'interview dans le cadre de mon activité professionnelle dans le secteur de la communication. J'ai aussi échangé avec une étudiante du D.U. ayant une formation d'ethnologue et rompue à la pratique de l'entretien dans ce domaine. Pourtant, il m'est vite apparu que mon sujet se prêtait mal à un entretien directif, que je n'avais pas de questionnement précis et encore moins d'hypothèses à vérifier. Ma démarche n'était ni

scientifique ni journalistique : je souhaitais simplement accéder à des récits de vie. À l'image d'Olivia Rosenthal qui revendique « la non-méthode », j'ai donc opté pour une pratique « libre et sauvage » de l'entretien<sup>96</sup>. Les conversations ont généralement débuté par une question simple et très ouverte autour de l'origine géographique. Le reste a suivi assez naturellement, prenant généralement la forme d'un récit chronologique, à travers lequel le sujet de l'isolement est apparu rapidement, en filigrane ou plus frontalement.

## 2. Le terrain

Les quatre entretiens ont eu lieu entre le 18 et le 23 février 2023. Chaque personne interrogée a accepté le rendez-vous en connaissant précisément l'objet de ma démarche – systématiquement rappelé au début de la rencontre –, en l'occurrence l'écriture de textes littéraires sur la solitude dans le cadre d'un mémoire universitaire et sans autre forme de publication. J'ai précisé que je souhaitais simplement écouter ce qu'elles acceptaient de me dire et que je poserais probablement peu de questions. Je me suis déplacé chez chacune, à la fois pour des raisons de confort pour elles et parce que j'avais l'intuition que leur intérieur me « parlerait » aussi de leur vie. Anne était chaque fois présente à mon arrivée pour faire les présentations et favoriser ainsi l'établissement d'un rapport de confiance. Je lui avais toutefois demandé de ne pas assister ensuite aux entretiens, afin de ne pas biaiser les échanges et de garantir une parole parfaitement libre – ce qu'elle a compris et accepté.

J'ai enregistré les entretiens au dictaphone ; je souhaitais être dégagé de la prise de notes, pour entrer pleinement en écoute et présenter à mes interlocutrices une attitude totalement disponible. J'ai parfois noté quelques observations dans un carnet, immédiatement à l'issue de ma visite, essentiellement des détails liés à l'environnement ou une phrase dite hors enregistrement. Ma démarche a rejoint celle que décrit Camille Joviado dans *Fictions documentées*<sup>97</sup> au sujet des entretiens qu'elle a menés en 2017 dans le cadre de sa thèse intitulée « Enquête de terrain, en quête d'une écriture », et à propos de laquelle, citant Jean-Louis Comolli, elle parle d'une démarche qui « suppose une non-maîtrise de ce qui la constitue : la relation à l'autre<sup>98</sup>. »

---

<sup>96</sup> « Olivia Rosenthal : l'esprit animal », entretien avec Chloé Brendlé, *Le matricule des anges*, n° 171, mars 2016, p. 15

<sup>97</sup> Camille Joviado, « L'enquête à l'épreuve de l'écriture : un livre tiré d'une "histoire vraie" », dans *Fictions documentées*, sous la direction de AMarie Petitjean, *op. cit.*

<sup>98</sup> Jean-Louis Comolli, *Voir et pouvoir*, Lagrasse, Verdier, 2004, p. 164

Au terme des quatre entretiens, je disposais d'un peu plus de 4 h 30 de témoignages, soit environ 35 pages de transcription (voir annexes 2 à 5).

### 3. L'écriture

Dès l'origine, ma collecte de témoignages s'inscrivait dans un projet de recueil de voix et non pas de narration littéraire documentaire. La nature des histoires collectées, toutes très personnelles, m'a orienté vers la forme de la compilation de témoignages. J'ai donc choisi d'écrire un texte pour restituer chacun des quatre entretiens, en m'attachant à faire ressortir la singularité des histoires entendues.

Toutefois, j'ai aussi trouvé quelques correspondances dans les parcours des trois bénéficiaires de l'association, malgré des structures familiales et des profils sociaux assez différents. J'ai alors écrit un tout premier texte choral (*Mets-toi ça dans la tête*), dans l'esprit d'un discours recomposé à la façon de Sophie Divry dans *Cinq mains coupées*. Il est structuré en paragraphes thématiques mêlant indistinctement les voix de Marie-Christine, Jocelyne et Mauricette. Placé en tête de recueil, il permet d'introduire la thématique générale et de présenter simultanément les trois voix principales, malgré le brouillage énonciatif. Sur un plan plus symbolique, j'aimais l'idée d'un texte qui sorte ces femmes de leur douloureux isolement et les rassemble, le temps d'une lecture, au sein d'une communauté.

J'ai ajouté un dernier texte (*Des vies solitaires*), plus personnel et subjectif. Il me permet de ne pas être totalement absent du recueil, sans toutefois être présent dans les témoignages mêmes, afin de ne pas interférer avec les voix restituées. Le début de ce texte apporte un éclairage indirect sur ma méthodologie et le contexte des entretiens. La suite vient compléter les récits collectés par mes propres observations *in situ* et ce qu'elles m'ont révélé des personnes interrogées. Elle exprime également ce qui m'a touché dans ces rencontres, ce qui fait résonner ces histoires avec la mienne. J'y partage un peu de mon expérience intime de ce travail d'écoute et du retour réflexif sur moi-même qu'il a occasionné. Sans aller jusqu'aux fragments autobiographiques des ouvrages d'Olivia Rosenthal ou même de Marie Nimier, il m'importait d'introduire discrètement « une oscillation entre distance et identification<sup>99</sup> », en espérant qu'elle puisse apporter de l'épaisseur et de l'émotion à l'ensemble du projet.

---

<sup>99</sup> « Olivia Rosenthal : la répétition fatigue le réel », entretien avec Guy Poitry, *Hétérographes*, n° 4, automne 2010, p. 46

Dans cette ébauche de recueil de voix, j'ai opté, comme l'auteurice des *Confidences*, pour des partis pris énonciatifs différents. Le texte concernant Anne (*Accepter*) est rédigé à la troisième personne, à la fois pour le distinguer de ceux relatifs aux bénéficiaires et parce que Anne, en tant que bénévole de l'association, porte un regard extérieur sur les histoires de solitude qui suivent. Je voulais donc la « raconter » depuis un point de vue externe, d'autant que le dernier paragraphe n'est pas totalement dénué d'une certaine dimension interprétative de ma part – qu'Anne n'a cependant pas réfutée à la lecture du texte.

Pour les bénéficiaires, puisque l'objectif de mon projet était de faire entendre leur voix, l'emploi de la première personne me semblait s'imposer. C'est bien le cas des textes relatifs à Marie-Christine (*Entre guillemets*) et Mauricette (*Talons et pointes*), d'autant plus que le langage de la première possède quelques expressions qui lui sont propres – j'y reviendrai plus loin – et que la seconde évoque un souvenir personnel très important pour comprendre l'origine de sa solitude. Le « je » accentue la sincérité des textes ou l'authenticité des voix, et efface quelque peu le geste auctorial.

Toutefois, j'ai préféré le « on » pour écrire sur Jocelyne (*Si on lui avait dit*), d'abord parce qu'elle-même l'emploie souvent dans notre entretien, que ce soit pour parler d'elle-même (« J'ai toujours aimé le contact. Puis alors on était jeunes, on était bien, on n'était pas comme maintenant », « On a un homme qui a rien compris qui a foutu le camp ailleurs ») ou pour énoncer des généralités (« On avait la retraite à 60 ans », « On marie plus, on baptise plus les enfants »). Par ailleurs, en l'écoutant, j'ai eu le sentiment d'une histoire tristement banale, celle d'un monde qui s'écroule avec le départ du conjoint. Le « on » offre ainsi une lecture plus universelle de son témoignage.

Le dernier texte, correspondant à ma voix en tant qu'auteur, est naturellement écrit à la première personne.

Dans *C'est pourtant pas la guerre*, Maryline Desbiolles remercie les habitants de l'Ariane qui lui ont « confié leurs voix », tandis qu'Olivia Rosenthal remercie à la fin de *Viande froide* celles et ceux qui lui ont « prêté » leurs témoignages. Au moment d'écrire, je me suis demandé ce qui avait poussé Anne, mais surtout Marie-Christine, Jocelyne et Mauricette, à accepter de répondre à mes questions. Sans doute, au moins pour les trois dernières, était-ce l'envie, voire le besoin, d'être entendues – elles qui ont si peu l'occasion de parler et d'être écoutées. S'agissant d'une expression intime, je me devais d'être particulièrement fidèle à leurs témoignages, dont je ne suis que le dépositaire. Comme d'autres auteurs de livres de voix, notamment Violaine

Schwartz dans *Papiers* ou Sophie Divry dans *Cinq mains coupées*, je me suis attaché à écrire essentiellement à partir des mots enregistrés. Mon travail a alors consisté à opérer une sélection et un montage dans les longues transcriptions à ma disposition, pour recentrer les textes sur le cœur du sujet – en l’occurrence l’isolement social – et rendre lisibles les trajectoires qui ont conduit l’un des témoins au bénévolat, les autres à la grande solitude. Coupes et montages ont également contribué parfois à créer des effets de sens et de style, comme dans cette phrase du texte relatif à Mauricette : « Laurent est divorcé, il a une fille et des migraines ».

J’ai également réfléchi au dilemme exprimé ainsi par Dominique Viart au sujet de la langue à employer : « Écrire les “humbles” et les “misérables” avec l’élégance stylistique d’un Victor Hugo ou d’un Jules Romains, n’est-ce pas en trahir la réalité profonde en l’esthétisant, faire poésie de ce qui n’est que misère ? Mais à l’inverse, en reprendre le langage, le lexique réduit et déformé, n’est-ce pas prétendre au pittoresque et tomber dans la caricature ?<sup>100</sup> » Dans un souci d’authenticité, je me suis contenté de corriger quelques tournures de phrases, pour garantir la lisibilité autant que pour éviter une forme de stigmatisation sociale. Comme Stefania Rousseau ou Olivia Rosenthal, j’ai volontairement conservé des traces de l’oralité, notamment l’absence fréquente de l’adverbe « ne » dans des formes négatives ou la contraction de « il y a » en « y a ». À l’image d’Arno Bertina, je me suis également abstenu de réécrire certaines phrases de Marie-Christine, peu académiques mais belles et significatives. Ainsi, j’ai volontairement conservé les formules « ma mère-entre-guillemets » et « un beau-jour-entre-guillemets », ainsi que la phrase « On reste à peu près ensemble pendant dix ans ». Dans ce dernier cas, peut-être a-t-elle voulu dire qu’ils sont restés ensemble « pendant à peu près dix ans » mais j’entends aussi dans la tournure, probablement accidentelle, « à peu près ensemble », que le couple est peu uni.

#### 4. La restitution

Le « pacte » tacite qui me lie à Anne, Marie-Christine, Jocelyne et Mauricette voulait que le texte écrit à partir de leur témoignage leur soit restitué, ce que j’ai eu l’occasion de faire avec chacune, individuellement, au cours du mois d’avril. À la différence du protocole de Sophie Divry ou de Violaine Schwartz, il ne s’agissait pas d’obtenir une validation de leur part et

---

<sup>100</sup> Dominique Viart et Bruno Vercier, *La littérature française au présent - Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005, p. 81



je ne m'étais pas engagé à apporter de corrections aux textes. Je souhaitais surtout prolonger l'échange, répondre à la curiosité légitime de mes interlocutrices, et obtenir un retour critique sur ma production.

Ces moments de lecture au cours du mois d'avril ont été riches en émotions, pour elles qui recevaient leur histoire comme un miroir tendu, et pour moi qui avait à cœur qu'elles s'y reconnaissent malgré le choc que peut provoquer ce type de reflet.

J'ai été particulièrement sensible à ce que m'a écrit Anne – « Merci pour ta parfaite perception de ce qui nous lie elles et moi » – et à ce que m'a dit Marie-Christine – « Vous m'avez écoutée, vous m'avez crue et vous ne m'avez pas jugée. Vous avez écrit ce que j'ai dit, mais vous en avez fait quelque chose de beau ».

Au-delà d'un compliment sur l'aspect littéraire de ce travail, j'ai accueilli leurs mots comme la reconnaissance de ma tentative d'être un honnête porte-voix des solitaires.

---

## CONCLUSION

Parce qu'ils vont à la rencontre des autres, en particulier des invisibles et des oubliés, les livres de voix confrontent les lecteurs à l'expérience de vies souvent éloignées de la leur, et revêtent pour certains une dimension sociale ou politique. Écrire avec la parole d'autrui engage alors une certaine déontologie, qui se cristallise autour des enjeux de transcription et de montage. Il est pourtant difficile d'estimer jusqu'à quel point les témoignages publiés sont réécrits, d'évaluer la tension entre fidélité et trahison vis-à-vis de la parole recueillie, puisque les auteurs ne donnent pas accès à leurs notes, enregistrements ou brouillons.

Pour certains, comme François Bon, la transcription littérale court le risque de l'illisibilité et ne permet pas toujours de restituer une personnalité ou une émotion. D'autres, à l'instar de Maryline Desbiolles ou Stefania Rousselle, s'attachent à conserver la marque de l'oralité, dans le vocabulaire, la syntaxe ou les hésitations, par fidélité aux voix recueillies. D'autres enfin développent des partis pris plus poétiques pour mettre en relief la parole d'autrui, à l'image d'Olivia Rosenthal et Perrine Le Querrec. Pierre Bourdieu a pointé les limites de chaque solution, de la transcription littérale qui échoue à rendre compte de l'esprit d'un entretien, comme de la réécriture, par essence infidèle à la lettre : « Ainsi, transcrire, c'est nécessairement écrire, au sens de réécrire : comme le passage de l'écrit à l'oral qu'opère le théâtre, le passage de l'oral à l'écrit impose, avec le changement de support, des infidélités qui sont sans doute la condition d'une vraie fidélité<sup>101</sup>. »

L'écriture polyphonique implique aussi une sélection préalable du matériau à mettre en forme, ainsi qu'une série de choix dans l'organisation et le montage. Ce travail, par les effets de sens indirects qu'il peut produire, est également traversé par ces questions de fidélité et de trahison.

Volonté de transparence ou effet de réel, des auteurs n'hésitent pas à mettre en scène leur collecte. Ainsi, dans *Daewoo*, François Bon se présente régulièrement en train d'enregistrer, réécouter sur magnétophone ou recopier des phrases dans un cahier. Dans *C'est pourtant pas la guerre*, Maryline Desbiolles se dépeint écrivant dans un carnet sous la dictée de ses interlocuteurs. Chez François Bon mais aussi Arno Bertina dans *Ceux qui trop supportent*, l'écrivain apparaît même dans des fragments d'entretiens retranscrits sous la forme de dialogues. Le geste de l'auteur serait donc éthique avant d'être esthétique. En témoignent également le prologue de

---

<sup>101</sup> Pierre Bourdieu, *La misère du monde* [1993], Paris, Seuil, 2015, p. 921

*Papiers*, dans lequel Violaine Schwartz indique « écrire à partir des mots entendus et seulement à partir des mots entendus<sup>102</sup> », ou la postface de *Cinq mains coupées*, dans laquelle Sophie Divry déclare : « Dans ce live, pas une phrase n'est de moi<sup>103</sup> ».

Le vocabulaire employé pour désigner la relation d'entretien est lui aussi très éclairant. Maryline Desbiolles remercie les habitants du quartier de l'Ariane qui lui ont « confié leurs voix<sup>104</sup> », tandis qu'à la fin de *Viande froide*, Olivia Rosenthal remercie celles et ceux qui lui ont « prêté<sup>105</sup> » leurs témoignages. François Beaune parle, lui, de « collaboration » et envisage les histoires recueillies dans *La lune dans le puits* comme une « matière première » qu'il lui revient de « raffiner<sup>106</sup> ». Dépositaires et non propriétaires des paroles ainsi collectées, certains auteurs vont jusqu'à offrir un droit de regard à leurs témoins : Violaine Schwartz précise qu'elle soumet systématiquement les textes transcrits aux personnes qu'elle a interrogées. De la même façon, Sophie Divry explique que chacun a pu corriger ses propos et que le montage n'a commencé qu'après validation des entretiens retranscrits.

Autant d'éléments qui invitent à situer la démarche polyphonique du côté des écritures sous contrainte ou à placer l'auteur dans les habits de « l'écrivain public<sup>107</sup> », pour reprendre l'analogie proposée par Maud Lecacheur.

Pourtant, quel que soit le type de livre de voix, le geste auctorial est toujours présent, puisqu'au minimum, l'écrivain pratique l'art de l'élagage et du rapprochement : il « sélectionne, coupe et colle les propos recueillis »<sup>108</sup>, comme l'expliquent Philippe Artières et Jeanine Pierret dans *Mémoires du sida*. Ce travail « d'orchestration »<sup>109</sup>, tel que le désigne Violaine Schwartz, est central dans le cas des montages discursifs, comme pratiqués par Philippe Artières ou Sophie Divry, s'employant alors à faire émerger la parole d'une « collectivité anonyme<sup>110</sup> » selon le terme de Laurent Demanze. La plupart du temps, l'auteur tisse également un fil rouge pour relier toutes les voix en elles, les organisant parfois selon des dispositifs très étudiés, à l'exemple de Violaine Schwartz dans *Papiers*, et allant même jusqu'à recourir à la fiction en ce

---

<sup>102</sup> Violaine Schwartz, *Papiers*, op. cit., p. 10

<sup>103</sup> Sophie Divry, *Cinq mains coupées*, op. cit., p. 115

<sup>104</sup> Maryline Desbiolles, *C'est pourtant pas la guerre*, op. cit., p. 7

<sup>105</sup> Olivia Rosenthal, *Viande froide*, op. cit., p. 115

<sup>106</sup> « François Beaune : le porte paroles », entretien avec Thierry Guichard, *Le Matricule des anges*, op. cit., p. 22

<sup>107</sup> Maud Lecacheur, « « Ecrivain public : une posture pour la littérature française contemporaine ? Modalités et enjeux des collectes de témoignages », *Elfe XX-XXI* n° 10, 2021

<sup>108</sup> Philippe Artières, Janine Pierret, *Mémoires du sida*, op. cit., p. 182

<sup>109</sup> Violaine Schwartz, *Papiers*, op. cit., p. 12 (« Je les ai orchestrés sur la page. »)

<sup>110</sup> Laurent Demanze, *Un nouvel âge de l'enquête*, op. cit., p. 201

qui concerne une partie de l'œuvre d'Olivia Rosenthal. Dans certains cas encore, il prend appui sur les témoignages pour développer un discours réflexif ou inviter le lecteur à l'introspection.

Le travail sur la langue, enfin, est une préoccupation commune à toutes les écritures polyphoniques. Il s'exprime à travers une diversité de partis-pris stylistiques qui résultent eux-mêmes de la posture que choisit d'adopter l'auteur. L'élaboration littéraire peut alors passer par la répétition de formules qui deviennent des leitmotivs chez Olivia Rosenthal, la versification du témoignage pour poétiser le récit de vie chez Perrine Le Querrec, la distorsion de la parole pour suggérer l'intériorité d'un personnage chez François Bon, ou encore la mise en relief de spécificités lexicales ou syntaxiques pour révéler la singularité d'une voix chez Arno Bertina.

Dans un entretien avec Frédéric-Yves Jeannet, Pierre Bergounioux accuse la science sociale de s'être « emparée du matériau électif de la littérature qui est, depuis toujours, la vie des gens. Elle le traite à sa manière, rigoureuse, avance des hypothèses, élabore des concepts, mobilise les statistiques, banalise impitoyablement les agissements qu'elle décrit, désenchante le monde et ses représentations littéraires.<sup>111</sup> »

À l'inverse, si les livres de voix s'emparent en partie des méthodes et des questionnements éthiques propres au journalisme et aux sciences sociales, ils s'en distinguent aussi très nettement, à la fois par une exigence formelle, une approche sensible de la parole d'autrui et une recherche de vibrations émotionnelles. C'est ainsi qu'ils font œuvre de littérature, et que leurs auteurs acquièrent le statut d'écrivain – lequel statut, selon le journaliste Serge Kaganski « se mérite à partir du moment où l'on crée avec les mots, où l'on joue avec la langue, où l'on suscite images, pensée, émotions avec le verbe<sup>112</sup>. »

---

<sup>111</sup> Entretien Frédéric-Yves Jeannet / Pierre Bergounioux, diacritik.com, 21 février 2017, consulté en avril 2023

<sup>112</sup> Serge Kaganski, « Pourquoi Bob Dylan mérite le prix Nobel de littérature », *Les Inrockuptibles*, 13 octobre 2016

---

## BIBLIOGRAPHIE

### Ouvrages théoriques et réflexifs

DEMANZE, Laurent, *Un nouvel âge de l'enquête*, Paris, Éditions Corti, 2019

GEFEN, Alexandre, *L'Idée de littérature*, Paris, Éditions Corti, 2021

HOUDART-MEROT, Violaine, « Toutes les voix du dehors : entretien avec Olivia Rosenthal », in *Fictions documentées*, dir. AMarie Petitjean, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2020, p. 151-162.

JOVIADO, Camille, « L'enquête à l'épreuve de l'écriture : un livre tiré d'une "histoire vraie" », in *Fictions documentées*, dir. AMarie Petitjean, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2020, p. 119-133.

### Actes de colloque

*Livres de voix. Narrations pluralistes et démocratie*, dir. Alexandre Gefen, Frédérique Leichter-Flack, Fabula / Les colloques, 2022 [en ligne] :

- GEFEN, Alexandre, LEICHTER-FLACK, Frédérique, « Préface », 2 avril 2022.
- LECACHEUR, Maud, « Une archéologie du livre de voix », 4 avril 2022.
- ROUSSIGNÉ, Mathilde, « Visions du monde et orchestration des voix », 13 avril 2022.
- SCÉLO, Olivia, « Démocratie des voix dans *Daewoo* de François Bon », 9 avril 2022.

### Articles de revues

DEMANZE, Laurent, « Expériences de terrain, terrain d'expérimentation », *Revue critique de fiction française contemporaine* n° 18, 2019 [en ligne].

LECACHEUR, Maud, « Ouvre grand tes oreilles. Les dispositifs de collecte de voix dans la littérature contemporaine », *Revue critique de fiction française contemporaine* n° 18, 2019 [en ligne].

LECACHEUR, Maud, « "Écrivain public" : une posture pour la littérature française contemporaine ? Modalités et enjeux des collectes de témoignages », *Elfe XX-XXI*, n° 10, 2021 [en ligne].

POITRY, Guy, « Olivia Rosenthal : la répétition fatigue le réel », *Hétérographes*, n° 4, automne 2010, p. 48.

RUFFEL, David, « Une littérature contextuelle », *Littérature* n° 160, 2010, p. 61-73.

RUFFEL, David, « Un réalisme contemporain : les narrations documentaires », *Littérature* n° 166, 2012, p. 13-25.

VIART, Dominique, « Les littératures de terrain », *Revue critique de fiction française contemporaine* n° 18, 2019 [en ligne].

### **Articles de magazines et sites Internet**

BOUTOUILLET, Guénaël, « Entrer dans la langue de l'autre et la saisir de l'intérieur : entretien avec Olivia Rosenthal », *remue.net*, 19 février 2009.

BRENDLÉ, Chloé, « Mémoire dérangée », *Le Matricule des anges*, n° 171, mars 2016, p. 23.

BRENDLÉ, Chloé, « Olivia Rosenthal : l'esprit animal », *Le Matricule des anges*, n° 171, mars 2016, p. 15.

GAMBIN, Elsa, « C'est l'horreur absolue qu'un citoyen, en France, ait la main arrachée alors qu'il manifestait : entretien avec Sophie Divry », *basta.media*, 20 novembre 2020.

GUICHARD, Thierry, « François Beaune : le porte paroles », *Le Matricule des anges*, n° 216, septembre 2020, p. 22.

### **Œuvres littéraires**

ARTIÈRES, Philippe, PIERRET, Janine, *Mémoires du sida. Récit des personnes atteintes. France. 1981-2012*, Paris, Bayard, 2012.

BEAUNE, François, *La lune dans le puits. Histoires vraies de Méditerranée*, Paris, Verticales, 2013.

BERTINA, Arno, *Ceux qui trop supportent*, Paris, Verticales, 2021.

BON, François, *Daewoo*, Paris, Fayard, 2004.

DESBIOLLES, Maryline, *C'est pourtant pas la guerre*, Paris, Seuil, 2007.

DIVRY, Sophie, *Cinq mains coupées*, Paris, Seuil, 2020.

HARTZFELD, Jean, *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais*, Paris, Seuil, 2000.

HARTZFELD, Jean, *Une saison des machettes*, Paris, Seuil, 2003.

HARTZFELD, Jean, *La stratégie des antilopes*, Paris, Seuil, 2007.

LE QUERREC, Perrine, *Rouge pute*, Lille, La Contre Allée, 2020.

NIMIER, Marie, *Les confidences*, Paris, Gallimard, 2019.

ROSENTHAL, Olivia, *On n'est pas là pour disparaître*, Paris, Verticales, 2007.

ROSENTHAL, Olivia, *Viande froide*, Paris, Éditions CENTQUATRE, 2008.

ROSENTHAL, Olivia, *Que font les rennes après Noël ?*, Paris, Verticales, 2010.

ROSENTHAL, Olivia, *Ils ne sont pour rien dans mes larmes*, Paris, Verticales, 2012.

ROSENTHAL, Olivia, *Mécanismes de survie en milieu hostile*, Paris, Verticales, 2014.

ROSENTHAL, Olivia, *Un singe à ma fenêtre*, Paris, Verticales, 2022.

ROUSSELLE, Stefania, *Amour*, Arles, Actes Sud, 2022.

SCHWARTZ, Violaine, *Papiers*, Paris, P.O.L, 2019.

---

## ANNEXES



**Annexe 1**

Violaine Schwartz, *Papiers*, Paris, P.O.L, 2019, p. 137

Et pendant ce temps-là  
les palombes les martinets  
les passereaux les hirondelles  
les sarcelles les pigeons bisets  
les gobemouches battent des ailes  
et  
volent volent  
volent volent  
volent volent  
volent  
V

## **Annexe 2**

Entretien avec Marie-Christine, Roubaix, 18 février 2023

**Votre nom de famille, c'est N., c'est ça ?**

Oui c'est ça. J'ai un nom de famille mais j'ai pas de famille.

**Vous êtes originaire de Roubaix ?**

Oui, je suis née boulevard de Cambrai, à cette époque-là c'était la maternité Boucicaut. Je suis venue au monde tout à fait par hasard, j'étais pas un enfant désiré. Ma mère était mariée, elle a eu avec son premier mari deux enfants, fille et garçon. Et après ils ont divorcé et elle a rencontré, enfin, des hommes mais un en particulier. Et de leur liaison, automatiquement, je suis arrivée. Donc j'ai 69 ans et demi comme diraient les enfants, et il n'y avait pas tout ce qu'on a aujourd'hui pour avorter. Donc ma mère entre guillemets a tout essayé pour me faire partir et malheureusement elle y est pas arrivée. Donc elle a mené une vie de patachon et résultat je suis née un petit peu avant sept mois et donc j'étais formée mais j'avais pas d'ongles aux pieds, j'avais pas d'ongles aux mains. Quand je suis née j'avais trois cheveux, pas quatre, trois cheveux poivre et sel. Et comme tous les bébés on est rouge au départ et après ça se passe ; moi je suis restée rouge comme une pivoine pendant une semaine, et fripée exactement pareil. Seulement ma mère entre guillemets elle ne voulait pas me mettre au monde. Donc elle est arrivée à la maternité et je sais pas comment mais elle est arrivée à contrôler ses contractations et moi j'étais trop minus pour sortir de moi-même. Donc il fallait qu'elle fasse quelque chose et elle ne voulait pas. Donc la sage-femme elle a dit « Mais enfin si vous continuez comme ça vous allez faire mourir votre bébé » et elle a répondu « Je demande pas mieux ». Alors la sage-femme elle a dit « Vous peut-être, mais moi pas ». Donc elle a quand même réussi à me faire sortir, elle est montée à cheval sur ma mère, et au moment où elle a eu une contraction, elle a réussi à la prendre et elle a appuyé sur le ventre et donc je suis sortie. Et donc je me suis retrouvée en couveuse mais seulement ma mère elle n'avait jamais accouché.

**Je n'ai pas compris...**

Ma mère, pour elle, dans sa tête, c'était pire qu'un déni de grossesse, elle ne s'est jamais retrouvée enceinte et encore moins de ce fait-là mettre au monde un bébé. Elle a dit « De toute façon je ne connais pas ce bébé, et moi mon compagnon il veut pas d'une bâtarde ». Donc j'ai été mise sur le côté et dès qu'elle a pu, ma mère, elle est sortie de la maternité. Moi j'étais encore en couveuse et finalement j'ai eu une chance malgré tout formidable, c'est que j'ai mes grands-parents maternels qui étaient venus me voir et le directeur de la maternité Boucicaut a expliqué la situation et a dit « Faut trouver une solution parce que sinon elle va partir dans un orphelinat » et mes grands-parents se sont concertés et ont dit « Non, c'est notre petite-fille, on va s'en occuper ». Donc ils ont signé les papiers et quand j'ai pu sortir de la maternité, j'ai été habiter chez mes grands-parents maternels. C'est eux qui m'ont élevée. Donc ils avaient passé 50 ans puisque mon grand-père est né en année zéro comme il disait, il était né en 1900 ; donc il avait 53 ans et ma grand-mère elle avait 51 ans. Et seulement, elle avait une fille qui était polyhandicapée.

**Et qui vivait avec eux ?**

Oui. Donc elle s'occupait déjà de sa fille qui était polyhandicapée mais surtout des membres inférieurs. Puisqu'à cette époque ils accouchaient chez eux, il n'y avait pas de maternité, pas d'échographie, donc le problème c'est que... elle s'appelait Monique, elle est née ses jambes croisées. Donc pas possible de se transformer petit à petit. Donc ils l'ont sortie aux forceps et naturellement les jambes elles étaient pas formées. Donc ils ont attendu quelques années et après ils ont fait une opération qui, à cette époque-là, était formidable. C'est-à-dire qu'ils ont réussi à lui refaire les jambes et malheureusement les pieds n'ont pas très bien pris. Donc elle avait des chaussures spéciales qu'elle mettait dès qu'elle se levait et qu'elle enlevait dès qu'elle se couchait. Sinon elle ne savait pas marcher. Et elle a été ouverte des chevilles jusqu'à la hanche. Et malgré tout, elle avait quand même un très bon caractère et alors de ce fait-là ses bras, puisque ses jambes ne fonctionnaient pas idéal, elle avait une force dans les bras et les mains, je vous dis pas. Sincèrement... Bon, moi j'étais minus, mais elle me prenait et « Allez, assieds-toi ». Donc voilà et j'ai eu la chance de vivre avec mes grands-parents.

**Et votre tante du coup...**

Et ma tante. Donc j'étais une toute petite chose, minuscule, même à quatre ans je m'étais des habits d'enfant de deux ans. C'était vraiment... Je peux le dire maintenant avec beaucoup de retard, malheureusement, c'est qu'ils

se sont sacrifiés. Ils ont sacrifié leur vie pour moi. Parce que quand on a passé 50 ans et qu'on a déjà une fille qui est handicapée des membres inférieurs, qui a énormément de difficultés à se déplacer, et me prendre moi, petit bout de chou qui arrivait, une petite misère, comment on dit maintenant une toute petite crevette, ils ont pas hésité une seconde. Donc à cette époque-là je ne pouvais pas me rendre compte, j'ai mis énormément d'années... Malheureusement au décès de ma grand-mère, c'est elle qui est morte la première, donc j'ai resté avec mon grand-père et ma tante, et après mon grand-père il est parti donc je suis restée avec ma tante jusqu'à temps que malheureusement son handicap s'est aggravé et elle a dû être obligée d'être placée.

### **Et quand vos grands-parents sont décédés vous aviez quel âge ?**

J'avais entre 20 et 25 ans. Donc je ne sortais pas beaucoup. Mais bon... Donc après j'ai rencontré quelqu'un et comme après je cherchais du travail, naturellement, donc j'avais aucune formation puisque les études et moi c'était un peu compliqué. Ce que j'aimais bien à cette époque-là, j'adorais la physique-chimie, mais à mon époque y'avait pas de débouchés. Donc voilà... Et l'anglais ça me débrouillait pas trop mal. Bref... J'ai été engagée chez un monsieur qui recherchait une personne pour l'aider, il était veuf avec sa fille. Et moi je suis arrivée et j'étais logée et nourrie. Pas blanchie quand même, mais logée nourrie.

### **C'était à Roubaix ?**

C'était à Wattrelos. Et donc de ce fait là j'ai commencé à travailler et puis avec le temps les années ont passé et je suis devenue... J'étais pas une employée de maison, j'étais devenue leur larbin. Donc j'étais leur bonne à tout faire, aux deux, à ce monsieur et sa fille. Donc tous les matins j'avais une liste de ce que je devais faire et si malheureusement quand ils rentraient je n'avais pas fini, parce qu'entre deux j'avais trouvé un petit travail d'appoint, et donc automatiquement j'étais battue. C'est un homme qui buvait et il a avait le verre comme on dit très méchant. Une fois il était tellement bourré, excusez-moi du terme d'être un peu vulgaire, il n'arrivait pas à enlever ses lacets. Donc il m'a demandé de les enlever et malheureusement j'avais fait un nœud en voulant tirer le lacet, et il s'est énervé et il m'a donné un coup de pied dans mes organes génitaux. Je me suis retrouvée aux urgences et c'était un peu le désastre là-dedans et le médecin, le chirurgien qui m'a opérée m'a dit « Je suis désolé Madame, vous ne pourrez pas avoir d'enfants » alors que j'étais faite pour avoir des enfants. Donc ça a été difficile pour moi d'accepter de ne pas avoir au moins un enfant. Mais bon... Et j'ai continué chez ces personnes...

### **Vous êtes retournée travailler chez ce monsieur ?**

Oui, parce que j'avais trouvé, mais bon c'était un dépannage, je faisais le ménage chez des particuliers, mais j'étais déclarée en chèques-emploi et finalement c'était un dépannage mais ils ne m'avaient pas prévenue et donc je me suis retrouvée encore une fois sans travail. Donc je suis revenue chez eux naturellement, malheureusement, parce que je ne savais pas où aller. Et malgré ce qui s'était passé, ils ont continué. Donc j'ai été battue, j'avais des coups de ceinture, mais il tapait avec la boucle. Il ne tapait jamais au visage. Et je me suis retrouvée plusieurs fois aux urgences. Donc j'inventais toujours quelque chose, et une fois le chef urgentiste il m'a dit « Non, ça fait trois fois que vous venez, c'est pas possible. Dites-moi la vérité ». Donc je leur ai dit et j'ai été porter plainte contre eux. Je crois pas que ça a servi à grand-chose d'ailleurs, mais bon... Et de ce fait-là j'ai été mise en protection. Et donc ce monsieur il est décédé et j'ai resté avec sa fille puisqu'elle-même elle avait des problèmes de santé. Donc automatiquement j'avais un contrat à durée indéterminée...

### **C'est la fille qui vous employait ?**

Oui, c'est ça.

### **Et donc vous viviez ensemble ?**

Disons que je vivais dans la même maison qu'elle, puisque quand son père est décédé elle a hérité de cette maison. Comme je faisais partie des murs, si vous voulez, elle a fait le transfert et elle m'a gardée. Mais moi je dormais au deuxième étage, juste à côté du grenier. Et automatiquement je suis devenue sa bonne à tout faire. Et j'avais jamais le droit de me plaindre, de dire quoi que ce soit. Sinon elle prenait la relève de son père. Elle marchait avec une canne, moi j'arrivais, elle tenait la canne, je partais. Je tombais ou voilà... J'ai essayé de tenir le plus longtemps possible et déjà quand son père vivait encore, quand je lui parlais il me disait « Baisse les yeux », je disais « Et pourquoi ? ». « Baisse les yeux », « Et pourquoi André ? », il s'appelait André. « Parce que tu n'es pas digne de me regarder. » Donc je regardais ses chaussures. Et puis j'ai rencontré quelqu'un et naturellement je suis partie avec ce monsieur.

### **À quel moment du coup ? Avant ou après le décès d'André ?**

Après le décès d'André. J'étais encore avec sa fille. J'ai rencontré un homme, j'allais dire normal. Et donc il avait sa propre maison, donc je suis venue habiter chez lui, parce que je n'avais quasiment rien. Et donc ça allait à peu près bien, mais je lui ai dit tout de suite que je ne pouvais pas avoir d'enfants. Au début ça lui posait absolument pas de problème et je lui ai dit aussi que de ce fait là les rapports étaient très compliqués pour moi. Et il a dit « C'est pas grave, y'a pas que ça qui compte dans la vie ». Et donc ça allait relativement bien et les années ont passé et...

### **Vous aviez quel âge quand vous avez rencontré ce monsieur ?**

J'avais 30 ans. Et on est restés à peu près ensemble dix ans. Et un beau jour entre guillemets, je suis arrivée, il était arrivé, j'ai vu que... Bon, il était libre, j'étais pas une mégère donc il pouvait... Et il rentrait de plus en plus tard puis bon... Une femme sent ça. Et une fois il m'a dit « J'ai rencontré quelqu'un ». Je m'en doutais un peu mais... C'est gentil de me prévenir. Il me dit « C'est pas tout, cette personne est enceinte de moi ». Ah. Alors du coup il dit « Je vais te la présenter ». Donc il est arrivé avec, elle s'appelle Carole et elle était déjà bien avancée en grossesse et elle dit « Voilà mon p'tiot on a une proposition à te faire. Tu peux rester dans cette maison qui était assez grande. Tu continueras à t'occuper de la maison comme tu l'as toujours fait. Mais nous si on a envie de sortir, tu t'occuperas du bébé. Ou alors, tu prends tes affaires et tu t'en vas. » Donc j'ai dit « Je peux réfléchir ? » « Oui mais dépêche-toi. » Je suis restée là, enfin bref... Il dit « Je te donne une semaine et tu me donnes la réponse ». J'ai dit « Non. J'ai été le larbin toute ma vie. Je vais pas continuer à être le larbin et je ne peux pas m'occuper d'un enfant qui n'est pas le lien. C'est pas possible pour moi ». Donc automatiquement il a dit « Tu sais qu'est ce qui te reste à faire. Tu prends tes valises et tu t'en vas ». Donc je fais « J'ai quand même un peu de temps pour me retourner ? » Oui, jusqu'à la fin du mois. » Je fais « Tu sais qu'on est déjà le 25 ? » « Oui je sais, mais pour ce que tu as ça ira vite. » Donc je suis partie naturellement, je n'avais plus ma tante qui dans l'entrefaite était décédée. Je suis partie dans un foyer. Donc j'ai vécu dans un foyer et jusqu'à peu près une cinquantaine d'années, et entre deux j'avais trouvé du travail. Je suis auxiliaire de vie, enfin j'étais auxiliaire de vie. Donc voilà, mais sinon je rentrais dans le foyer pour filles seules, ou même mères célibataires. Et donc après, j'avais fait connaissance d'une jeune fille qui s'appelle Martine, on avait sympathisé parce que bon, elle avait sa famille, elle, mais elle aussi faisait le métier d'aide auxiliaire de vie. Et donc à force de se voir dans le bus ou dans le tramway...

### **Elle vivait au foyer Martine ?**

Non, elle avait sa famille, elle avait ses parents, elle avait un frère. Je l'ai connue pas au foyer, je l'ai connue dans le bus et le tramway. On faisait tous les deux le même travail et à force de prendre le bus tous les matins à la même heure, on a commencé à parler un peu, à sympathiser et en plus de ça, malgré tout ce qui m'était arrivé, j'avais le rire facile. Et je crois que c'est ça qui m'a sauvée un peu. Et puis donc le matin, on prenait le bus assez tôt, vers 7h, 7h15, et là naturellement on était encore jeunes donc on racontait des conneries, vous voyez ce que je veux dire, vraiment n'importe quoi. Alors on riait et bien sûr, les passagers, entendre deux personnes qui rient, ils riaient aussi. Donc automatiquement... Et le chauffeur il disait « Je suis content de vous voir, vous allez mettre de l'ambiance dans le bus ! » Enfin bref. Jusqu'au jour où elle m'a fait présenter sa famille et elle m'a fait présenter son frère qui s'appelait Bernard. Et donc on avait un peu sympathisé et c'est vrai qu'il me déplaisait pas trop, mais bon, j'étais un peu refroidie par le premier, et puis bon finalement on a vécu ensemble. Mais j'ai vraiment pas de chance moi, ce monsieur, Bernard, il était très croyant, mais vraiment très croyant. Il allait à la messe tous les dimanches, naturellement la messe de minuit, il allait aux vêpres, il faisait le chemin de croix, ce qui n'est pas tout à fait ma tasse de thé parce que moi je suis athée. Mais pour lui j'y allais. J'allais à la messe... Et j'avoue que les chemins de croix, je peux vous dire... Enfin bref. J'ai fait tout ce que j'ai pu et on voyait que c'était toujours Dieu d'abord, la religion et de ce fait on était un couple ans être un couple. On était ensemble mais on nous voyait dans le rue, on ne se tenait pas la main dans la main, pas un petit bisou... On marchait côte à côte et souvent je disais « Tu peux pas marcher dans le caniveau ? » Parce qu'il mesurait quand même 1m87, et moi, pas très grande, je disais « Tu peux pas marcher dans le caniveau ? » « Et pourquoi ? » « Comme ça je serai à ta hauteur ! » [rires] Donc et une fois, un truc risible, c'est qu'une fois en marchant dans le caniveau il a marché dans ce qu'on dit « le bonheur », donc il n'était pas très content. [rires] Mais bref. Donc c'était aussi quelqu'un de très pudique. Mais vraiment très pudique. Donc enfin bref. Donc les années ont passé, on était un couple bizarre mais on était quand même un couple. Et un beau jour il nous a réunis, il a été chez ses parents donc on y allait. Et pour ses parents, ils pensaient qu'on allait pouvoir se marier, avoir des enfants si c'était possible. Et donc ils étaient vraiment contents, ils me considéraient déjà comme leur belle-fille. J'ai jamais voulu les décourager mais moi je savais qu'il ne sauterait jamais le pas. Et une fois, on avait notre petit chez-soi et il a invité sa famille, ses parents, sa sœur, son petit copain avec qui c'était vraiment du sérieux, et il a dit « Voilà, maintenant qu'on est tous réunis, je vous signale que je vais faire le séminaire ». Oups. Il y a eu un froid, glacial. Il dit « De toute façon je me suis déjà

inscrit ». Donc naturellement, le reste de la journée a été gâché, on est revenu chacun chez soi, et j'en ai pas parlé. Et il est parti faire son séminaire. Et on disait « Ben non, ça va pas marcher, enfin ». Et ben si, on a même assisté à son ordination. Et quand il a été ordonné prêtre, il a dit à ses parents, enfin sa famille a toujours pensé qu'il pouvait choisir un paroisse. Et lui a décidé d'être moine dans un monastère en France mais à la limite espagnole et donc il est parti là-bas, dans ce monastère. Donc il ne s'appelait plus Bernard, il s'appelait frère Antoine. Mais moi j'ai jamais plus eu de contact avec lui. Quand il est parti, on est allé le conduire à la gare et il m'a dit « C'est pas la peine de venir me voir, de toute façon le téléphone c'est pas trop recommandé ». Donc voilà. Donc c'est vrai qu'il est parti, j'ai jamais eu... J'avais des nouvelles par sa sœur, elle avait réussi à prendre des photos qu'elle n'avait pas le droit. C'était très strict, très dur, je ne vais pas tout donner les détails mais vraiment, c'est pas possible qu'au XX<sup>e</sup> siècle on peut vivre dans ces conditions-là. C'était inimaginable. Il y avait une paillasse, une couverture, il y avait pas de chauffage. Été comme hiver il avait des sandales, pieds nus naturellement. Et bon il était tondu, il avait la tonsure, la robe de bure, voilà. Et sa cellule, vraiment. Les prisonniers sont mieux logés que lui. Mais pour lui ça lui allait, c'était ça qu'il voulait. Sa sœur est allée le voir plusieurs fois et à un moment donné elle a voulu prendre des photos mais naturellement elle ne pouvait pas prendre de smartphone, rien du tout, mais ils ne pouvaient pas la fouiller parce que c'était une femme, donc elle avait dit « De toute façon là où j'ai mis, ils n'auraient pas pu... ». [rires] Après on l'a fait rigoler « Alors tu l'avais mis où ? » « Deviiine ! » Y'en a un qui dit « Dans ta poitrine ? » « Nan ! » Alors je fais « Ooooooh ! » « J'te dis pas que pour m'asseoir c'était laborieux ! » [rires] Surtout que pour arriver là-bas, il y avait un petit chemin très escarpé et on devait monter à dos d'âne. Il n'y avait pas d'autre moyen de locomotion. Alors Martine qui n'avait jamais monté sur un âne, ni sur un cheval d'ailleurs, et en plus de ça y'a pas de selle, rien du tout, donc elle était cramponnée au cou de ce pauvre âne qui avait l'habitude de faire le trajet. Et donc enfin bref, elle est quand même arrivée là, c'était un peu laborieux. En cours de route elle avait quand même enlevé son smartphone parce que c'était un peu compliqué, mais après elle a dû le remettre. Elle est arrivée, elle pouvait pas embrasser son frère. Et donc ils ont commencé à parler un peu, avec une distance, et il dit « Assied-toi » et elle dit « Y'a qu'une chaise ». « Ben c'est rien tu peux t'asseoir sur le lit. » Donc comme on fait souvent quand on s'assoit sur un lit, elle se laisse tomber. « Eh ben c'est bien dur ici. » Alors elle soulève, pas plus épais que ça, grande paillasse, donc elle a pris la chaise et elle m'a dit c'était pas mieux non plus d'ailleurs. Et un moment elle dit « Écoute Bernard... » « Non, frère Antoine. » Ben elle dit « Ben écoute Bernard, je regrette, je dois aller aux toilettes. » « Oui, là, derrière le rideau. » Et c'étaient des toilettes à la turque. Alors ça, d'une propreté. Elle dit « Mais moi, rien que voir ça, ça avait presque coupé mes élans. Et comme je devais vraiment y aller, j'y suis allée ». Et elle dit « Je voudrais me laver les mains ». Et il dit « À côté tu as un lavabo avec un robinet ». Et c'était de l'eau froide. Alors elle dit « T'as pas d'eau chaude ? » « Non, on se lave à l'eau froide. » Donc bon enfin bref, je vais pas top continuer là-dessus. Et elle l'a fait une fois par an pendant plusieurs années. Une fois elle a dit « C'est plus possible de voir mon frère comment il devient ». Lui qui était bien bâti, avec des cheveux noirs, mais superbes, mais là c'était la tonsure. Il était devenu maigre, vraiment presque que la peau sur les os parce que je sais pas qu'est ce qu'ils mangeaient, mais ça devait pas être terrible, surtout qu'ils faisaient jeûne entre deux. Et c'est pareil que pendant une semaine il pouvait pas parler. Donc il arrivait à table, il mangeait. Pendant une semaine. Alors des fois pour détendre l'atmosphère je dis « Ben moi je pourrais jamais aller dans ce monastère. » [rires] Je suis toujours en train parler, donc... Vous avez remarqué d'ailleurs. Donc voilà. Et on rigolait comme ça un peu quand même pour détendre, et puis elle y a plus été donc on n'a plus eu de nouvelles. Et ici au début de cette année je lui ai envoyé mes vœux, elle répondait pas. Je dis « Ben tant pis ».

**Vous avez envoyé vos vœux à Martine...**

Oui

**D'accord, pas à Bernard ?**

Non, on pouvait pas. Il était complètement retiré du monde. Ils faisaient tout eux-mêmes. Ils faisaient le pain, ils avaient des chèvres, ils avaient des poules. Donc automatiquement ils cultivaient leur jardin, donc ils mangeaient ce que... Et s'ils en avaient de trop, ils descendaient une fois par trimestre au village pour vendre leurs... Et là ça leur faisait un peu d'argent pour... Je sais pas pour quoi faire d'ailleurs... Mais ils donnaient ça à leur père, par ce qu'ils appelaient ça « mon père ». Qu'est-ce qu'on faisait, on n'en sait rien, mais c'était comme ça. Et donc plus de nouvelles de Martine, je dis « Tant pis ». Et ici, au début de cette année, mon téléphone il sonne et je vois un numéro et c'était Martine. Et donc je dis « Ben ça va ? T'as pas reçu... je t'ai téléphoné, j'ai même envoyé une carte de Nouvel An ». Elle dit « Ben non j'ai déménagé. Je suis partie avec mon mari et avec ma famille, en Allemagne ». Il avait trouvé un poste, il était ingénieur en... je ne sais plus dans quoi. Et donc il aidait à installer des machines en Allemagne. Donc elle est partie avec toute la famille, là-bas en Allemagne, et elle habite en Allemagne. Donc effectivement faire suivre le courrier c'était mission impossible. Et donc elle m'a appris le décès de Bernard. Il est mort du Covid, seulement là-bas, il pouvait pas se soigner, il pouvait pas faire venir un médecin, donc il a souffert les martyres. Il est décédé et donc automatiquement ses parents ont dit « On va faire rapatrier

son corps pour faire un enterrement digne, chez nous », et lui il avait dit « Non, moi je veux être enterré dans la chapelle du monastère ». Et du coup Martine m'a dit « Tu sais, il y avait encore Bernard entre nous, et maintenant qu'il est décédé, c'est fini aussi. J'ai ma vie en Allemagne, mes enfants ils grandissent, ils ont des petits copains. Je reviendrai jamais en France. Bernard c'était un lien qui nous rapprochait. Le lien a été rompu. Donc je préfère moi aussi couper les ponts ».

### **Et ça c'était quand ?**

C'était fin janvier.

### **2023 ?**

Oui. Déjà apprendre comme ça sa mort et surtout qu'elle m'a donné un petit peu de détails parce qu'il y avait le Covid mais il était pas soigné. Donc imaginez ce que le Covid peut faire quand on le soigne pas. En plus il était pas capable de supporter ça. Il était trop fatigué, trop faible. Donc le Covid a profité largement de son état et il est décédé dans d'atroces souffrances et il a été enterré dans la chapelle. Et là automatiquement elle m'a un petit peu raconté, et après elle m'a dit que de ce fait-là, malgré qu'on s'entendait bien, elle préférait couper les ponts. Moi j'ai appris le décès de Bernard et puis en même temps que c'était fini avec Martine. J'aurai jamais plus de contacts avec elle. Donc ça a été très très difficile pour moi, mais ici je ne peux rien laisser apparaître parce que je ne suis pas très bien vue dans la résidence. Et donc ici le 14 février c'était la Saint-Valentin, donc ici ils avaient fait une petite fête, la musique naturellement tout des chansons d'amour. Moi je n'ai pas su tenir, donc comme je sentais que je pleurais je suis partie, je suis rentrée chez moi. Le directeur est venu me voir parce que je ne répondais pas au téléphone, il sonnait je répondais pas, j'étais dans mon lit comme prostrée, j'entendais tout mais je ne réagissais pas. Il m'a dit « Ben descendez, Madame N. Venez manger un peu ». Je lui dis « Non c'est pas possible je peux pas manger ». Il dit « C'est fini maintenant la petite fête, c'est le repas classique ». J'ai dit « Non, je peux pas ». J'ai dû lui expliquer un peu et je suis restée chez moi le reste de la journée. Et le lendemain j'ai essayé de reprendre une vie la plus normale possible. Alors c'est pas facile.

### **Et c'était lié plutôt à Bernard ou à Martine cette tristesse ?**

Les deux. Les deux parce que... Bon Bernard je m'étais un petit peu à la fois raisonnée, dire ben voilà il veut être moine, il a son souhait, quelles que soient les conditions de vie. Les années ont passé, je me suis fait une raison. Mais quand j'ai appris sa mort et les conditions qu'il est mort, j'ai pensé que l'amour que j'avais pour lui et qui était bien enfoui, là il est ressorti. Donc je m'attendais pas à avoir une réaction comme ça. Et après quand Martine m'a dit que tout était terminé, là ça m'a fait un choc aussi. Mais j'ai respecté son choix. J'ai pas posé de questions. J'ai dit « C'est ça que tu veux ? » Elle m'a dit « Oui, c'est ça que je veux. » Donc voilà. Mais ici personne ne sait.

### **Avant ça Martine c'était quelqu'un avec qui vous étiez encore beaucoup en contact ?**

Oui, on mangeait chez eux. Disons que son petit copain, c'était son premier amour et c'est resté son premier amour. Ils se sont connus très jeunes et au final quand même ils se sont mariés. Elle a connu qu'un homme qui s'appelle Thierry, et comme elle dit « Thierry c'est l'homme de ma vie ». Et c'est vrai c'est l'homme de sa vie. Donc ils se sont mariés, ils ont eu des enfants.

### **Mais à partir du moment où Bernard est parti au couvent, vous continuez à fréquenter Martine ?**

Un peu moins parce qu'elle était quand même mariée, après elle a eu des enfants. Mais bon, régulièrement elle m'invitait à venir manger ou des fois on sortait ensemble. Donc on restait quand même en contact. Et après j'ai perçu qu'elle voulait espacer nos rencontres. Si on se rencontrait c'était vraiment par hasard. Et après je vous dit j'ai toujours envoyé mes vœux et j'avais jamais de réponse. Je l'appelais au téléphone et elle répondait pas. Ça sonnait et personne ne décrochait.

### **Elle est partie quand en Allemagne ?**

Eh bien je ne savais pas, mais ça faisait déjà six ans.

### **Et vous l'avez appris quand ?**

Je l'ai appris quand elle m'a appris la mort de son frère.

### **Elle a quel âge Martine ?**

Martine elle est plus jeune que moi.

### **Son mari est encore en activité ?**

Oui il travaille encore. Elle est beaucoup plus jeune que moi. Elle a huit ans de moins que moi maintenant. Elle a toujours eu huit ans de moins que moi d'ailleurs. [rises] Enfin bref, c'est un peu compliqué. Comme j'ai dit, si j'aurais eu que ça comme malheur, je pense que j'aurais mieux réagi. Malheureusement j'ai eu des complications énormes avant. Je travaillais chez une personne, j'étais aide auxiliaire de vie. J'ai travaillé chez cette personne pendant 17 ans et demi. Au début c'était merveilleux, après c'est une personne qu'on ne pouvait pas dire non. Malheureusement une fois j'ai dit non. Alors ça a été la guerre. Elle m'a fait la guerre, et j'en ai bavé. Ça je peux vous dire, j'en ai bavé. Et j'ai dit « C'est elle qui me licenciera, c'est pas moi qui partirai, parce que si je pars, je perds tout ». Et bon j'ai tenu pendant cinq ans. Pendant cinq ans elle m'a traitée comme un chien et vraiment même son propre fils disait « M'enfin maman, tu entends comment tu parles à Marie-Christine. C'est pas ton chien quand même. » Elle a fait « Si ! » Mais bon, j'ai tenu et une fois elle est tombée malade, après elle a dû être hospitalisée, après elle a été placée et moi je me suis retrouvée de ce fait-là au chômage technique naturellement. C'était en 2012, en mars 2012. Et le 2 novembre 2012 j'ai eu un très grave accident de la circulation, je me suis fait renverser par une voiture. Je devais traverser la rue, je ne sais pas ce qui s'est passé. Quand je suis revenue, moi j'étais aux urgences. Mais le chauffard m'a vraiment bien amochée. J'ai eu un traumatisme crânien, un traumatisme facial, j'ai été prise au bassin et aux jambes. Donc j'ai été opérée, après je suis partie à L'Espoir pendant quatre mois et le directeur m'a dit « Vous êtes rentrée sur une civière, vous sortirez sur vos pieds ». Et je suis sortie sur mes pieds, avec deux béquilles naturellement. Et on a continué à faire de la rééducation donc j'avais le kiné qui venait. Après j'ai pu lâcher une béquille, j'en ai gardé qu'une. Après quand ça allait un petit peu mieux, on a essayé avec une canne, là c'était plus compliqué. Et puis, disons que malheureusement, je me suis cassé quelque chose dans l'épaule, j'ai eu une double fracture du col de l'huméral, donc je n'arrive pas à récupérer mon bras gauche. Mon bras droit je m'en sers très bien, le gauche c'est tout ce que je peux faire. Là oui, derrière non. Donc ça m'a posé beaucoup de problèmes et de ce fait-là, comme j'ai dû rester inactive et que j'ai un problème de scoliose, ça s'est aggravé. Donc maintenant je porte un corset très rigide et j'ai ça. Et je mets des chaussures et des semelles orthopédiques avec des bas de contention. Voilà mon parcours.

### **Et quand vous avez eu cet accident vous habitiez déjà ici ?**

Non j'habitais à Wattrelos.

### **Ici ça fait longtemps ?**

Je suis arrivée ici le 11 décembre 2018. Mais j'ai été aidée par une assistante sociale du Crehpsy-Handicap, et comme j'avais eu cet accident avec l'épaule et que j'allais vraiment pas bien, je suis toujours suivie par un psychiatre. Et donc avec mon médecin de l'époque, ma psychiatre et puis cette assistante sociale, ils ont dit « Non, elle peut pas rester là, il faut qu'on trouve une résidence où là elle sera plus toute seule ». Enfin bref, et donc du coup, moi, dans l'entrefaite, j'avais trouvé un petit studio meublé, et vraiment meublé, moi j'avais rien. Et c'est là que je suis tombée d'ailleurs, et là ils ont dit « Non, non » et donc on est venus visiter ici la résidence et donc ils ont pourparlé et le directeur est venu me voir chez moi. Et moi j'habitais au sous-sol, au niveau des caves.

### **Chez la personne pour qui vous travailliez ?**

J'étais toujours là. J'avais dû faire mon petit chez-moi là. Je ne faisais pas partie de la maison. J'avais ma chambre et c'est tout.

### **Et la chambre était au sous-sol ?**

Oui, c'était juste à côté de la cave. Quand son père vivait, j'avais ma chambre au deuxième. Et l'année après que son père est décédé, il y avait une pièce qui servait de débarras et du coup elle m'a dit « Ben c'est là ton logement ».

### **Parce que c'était aussi une personne qui vivait avec son père ?**

C'est ça. Donc j'habitais au niveau des caves. Le directeur est venu me voir et il a dit « Mais c'est pas possible que vous vivez là dans un cagibi ». Et c'est une pièce qui faisait 18 m<sup>2</sup>. Mais j'ai dit « C'est mon chez-moi. Maintenant c'est mon chez-moi ». Et donc il dit « Non, non, vous pouvez pas rester là. Dès qu'il y a un appartement de

libre, vous venez ». Et donc il y a eu cet appartement-là, mais comme j'étais pas vraiment en état de réagir, j'étais vraiment en grosse dépression, j'ai fait plusieurs séjours à la clinique du Nouveau Monde ou à l'hôpital Lucien Bonnafé, donc comme on dit j'étais un petit mouton, j'ai suivi et je suis arrivée ici. Et je crois que je regretterai tout le temps d'être venue ici. Parce que ça fait plus de quatre ans maintenant, et j'ai pas encore réussi à trouver ma place. Je ne suis pas la bienvenue ici. On me l'a déjà dit, on m'a même envoyé des lettres de menaces. J'ai reçu deux lettres de menaces, que j'ai fait voir au directeur qui m'a répondu « Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? » Et j'ai encore toujours ces lettres. Je suis même allée à la police mais ici c'est privé, donc il peut pas beaucoup intervenir. Seulement je ne suis pas acceptée parce que pour eux, je suis trop différente. D'abord je suis la plus jeune, parce que quand je suis arrivée ici j'avais 65 ans et donc ça a tout de suite été un problème dès que je suis rentrée. Et je suis rentrée avec cette peluche qui est mon compagnon, mon compagnon de misère comme je dis, et je l'avais mis au-dessus du caddie que je déménageais, je le faisais moi-même pour dire que ça revienne moins cher, et ils ont dit « On peut pas, les chiens sont pas admis ici ». Je dis « C'est pas un chien, c'est une peluche. » « Oh hé dites, vous allez pas nous apprendre la vie quand même ! » « Mais enfin c'est une peluche. Vous connaissez un chien qui va rester comme ça au-dessus d'un caddie, je dis, et qui va pas bouger quand il arrive quelque part ? » Donc ils ont appelé le directeur, le directeur est venu et il m'a dit « Il faut vous débarrasser de votre chien ». Mais je dis « C'est une peluche, bon sang ! » Il fait « Oh ! » Donc je le prends et je dis « Vous voyez ? » Oui mais il dit « Votre chien il bouge pas. » « Écoutez Monsieur, je dis, arrêtez, regardez, touchez, vous verrez bien ! » « Ah effectivement c'est une peluche... » Donc il y a déjà eu un blocage au départ et après ils ont trouvé que j'étais trop différente. Je suis trop différente d'eux. J'avais que 65 ans. Donc malgré mes problèmes je voulais vivre un peu quand même. Bon c'est vrai que je sors, c'est surtout pour des rendez-vous médicaux, malheureusement pour moi. Moi c'était compliqué. Je sortais, je rentrais, je sortais, je rentrais. Bon après il y a eu le Covid, il y a eu des cas de Covid dans la résidence, on a dit que c'était moi qui avais ramené le Covid.

### **Les gens ne sortent pas ici ?**

Si, il y en a qui sortent. La moyenne d'âge c'est à peu près 85 ans. Y'en qui tout doucement ils approchent de 100 ans. Mais disons que moi, arrivée à 65 ans, je suis toujours la plus jeune. À 69 ans je suis toujours la plus jeune. Des fois, ça me fait rire, j'ai 69 ans et je suis la plus jeune, et encore, 69 ans et demi comme diraient les enfants. [rires] Et donc je suis trop différente d'eux. Déjà, ma façon de me coiffer, ça ils n'admettent pas. La façon que je suis toujours en jean, ils comprennent pas pourquoi je suis toujours en jean, pourquoi je mets pas des jupes, pourquoi je mets pas des robes, pourquoi je me maquille pas, pourquoi je mets pas de bijoux. Donc c'est toujours comme ça. Donc la coiffeuse elle est venue hier, et puis même le directeur il a dit « Ah, on voit qu'il fait du vent Madame N. » « Oui effectivement il fait du vent. » « Non pour... » « Ah oui, je dis, il y a eu un grand coup de vent, mes cheveux sont partis ! » Parce que moi, elle vient tous les cinq semaines, et la dernière fois on était à table et il me dit « Ah ! vous avez fait la coupe de l'armée ? » « Ah oui, exactement, je dis, Monsieur. » « Et dans quel régiment ? » Et bêtement j'ai répondu « Dans les chars ». Comme j'y connais rien dans l'armée, j'ai pris les chars. [rires] Donc même le directeur s'y met, et le directeur il va avec eux, alors qu'il devrait dire « Écoutez, arrêtez, elle fait ce qu'elle veut quand même ». Mais non, il est avec eux. Une fois, très gentiment, mais j'ai dit « C'est mes cheveux, c'est ma tête, et c'est moi qui paie le coiffeur. Qu'est-ce que ça vous pose comme problème que j'aie les cheveux courts, très courts ? » Ça leur a pas plu, donc je suis mise à l'index. Donc je suis tolérée dans cette résidence, donc je dois marcher droit. Je ne peux pas me permettre le moindre faux pas, sinon je me trouve dehors.

### **Et Anne vous la connaissez depuis longtemps ?**

Non. Il me faut beaucoup d'aide parce que j'ai une toute petite retraite, aussi bien de la Carsat que de l'Ircem, et même avec les deux additionnées, j'ai pas 900 euros par mois. Donc vivre ici, il fallait de l'aide pour pouvoir payer mon loyer, j'ai besoin d'une aide-ménagère, je vais en restauration le midi. Donc j'ai besoin d'aide. J'ai été aidée par la Carsat et c'est vrai qu'elle me prenait en charge. Et l'année dernière, il y a un monsieur qui est venu et il m'a dit « Écoutez, ça peut plus marcher ». En plus de ça, j'avais fait une demande pour savoir si je pouvais être prise en charge par le MDPH du Département du Nord. La première fois j'avais été refusée parce que j'avais moins de 80 % de handicap. Et donc maintenant j'ai un assistant social et il a dit « On va refaire ce dossier et avec tous les certificats médicaux, et on verra bien ». Et là j'ai été acceptée. Donc automatiquement je pouvais plus avoir l'aide de la MDPH et l'aide de la Carsat. C'était l'un ou l'autre. Donc on a arrêté avec la Carsat. Il m'a fait parler et il a compris que j'étais seule. J'ai pas de famille, je reçois jamais personne. Il a dit « Moi je connais une association, je vais en parler, puis on verra ». Et c'est comme ça que j'ai vu arriver Anne, accompagnée d'une jeune femme qui s'appelle Glen. Et on a discuté et elle a dit « Bon, maintenant on va voir si on peut vous aider ». Un petit peu après elle a téléphoné et elle a dit « J'ai une bonne nouvelle, on veut bien s'occuper de vous. Vous allez avoir une bénévoles ». Et donc cette personne vient toutes les semaines, le mardi. On s'entend très bien, des fois on va promener, elle fait très attention à moi en plus, c'est vraiment très bien, je suis contente de l'avoir. Ça m'a



permis d'abord d'avoir quelqu'un, et puis c'est arrivé pendant les fêtes de fin d'année, c'était dans le courant du mois de décembre, et elle m'a dit « Ici à la résidence vous faites quelque chose pour Noël ? » Je dis « Non, ils font rien ». Elle a fait « Ben, tu es toute seule ? » Ben je dis « Comme d'habitude. Moi les fêtes de fin d'année je les passe toute seule. Ici ou n'importe où ailleurs, je les passe toujours toute seule. » Elle a dit « Je vais voir ce que je peux faire pour toi ». Elle est venue et elle m'a dit « Écoute on fait un repas le 24 décembre dans un restaurant à Tourcoing qui s'appelle La Belle Époque. Je t'invite. On va venir te chercher, t'inquiète pas, on te ramènera. Tu seras avec nous. » Et donc je suis partie à ce repas, ça c'était bien passé. D'abord j'étais tellement heureuse que je me suis mise à pleurer. J'aurais pas su retenir mes larmes. Donc Anne est arrivée et m'a dit « Qu'est-ce qu'il y a ? Y'a quelque chose qui va pas ? » Moi je dis, quand je pleure j'arrive pas à parler, je dis « C'est tout ça ». Donc elle a compris et elle a dit « T'es plus toute seule maintenant. Mets-toi ça dans la tête, t'es plus toute seule ». Bon ben après, ça a été tout, elle m'a même invitée à faire un slow, on m'a pris en photo alors que j'ai horreur d'être prise en photo parce que je suis pas photogénique du tout [rires]. Enfin bref, dans le courant du mois de janvier, elle vient chez moi puis elle dit « T'es libre dimanche ? » « Ben oui. » « Pardon, excuse-moi. Tu vas venir à la maison et on va tirer les rois. » Ben je dis « Non, tu fais ça en famille... » « Je te dis tu vas venir chez moi ! » « Bon, je dis, d'accord ! » [rires] Et du coup elle est venue me chercher, mais seulement elle avait pas trouvé de galette donc elle avait acheté tout des petites mignardises et tout ça, enfin bref. Elle avait été chercher une autre dame, donc on était à deux, plus Anne et son compagnon, et les chats parce qu'elle a des chats. On a passé l'après-midi là, et son compagnon il est fêru de poissons. Poissons rouges, mais attention : poissons exotiques, pas petits poissons rouges et tout ça. Donc on a eu un beau cours de poissons. Ah oui, il faisait voir sur son smartphone. Il est même allé jusqu'à la reproduction et tout [rires].

### **Donc avec l'association, il y a aussi des activités, des sorties qui sont proposées ?**

Disons que c'est la période d'hiver, et en plus de ça je suis quand même réduite, parce qu'il faut que je sorte avec ça. Là comme maintenant je vous parle, j'ai le corset. Donc c'est un peu compliqué. Je peux pas aller à la mer par exemple. Donc on verra peut-être quand on arrivera au printemps ou je sais pas quoi, peut-être qu'on trouvera quelque chose, une activité, un truc comme ça. Mais maintenant c'est simplement que Glen elle vient le mardi en fin d'après-midi. Parfois on fait une petite promenade à deux. Bon, automatiquement c'est plus gênant pour elle parce que moi, je marche pas vite et c'est compliqué de monter et descendre les bordures de trottoir avec ça. Mais bon, elle le fait de bon cœur, elle est vraiment très très gentille, elle fait très attention à moi. À un moment donné on était dans le boulevard Lacordaire où il y a l'hôpital, ils font des travaux donc ils ont mis des gros blocs de pierre mais énormes, aussi grands que la table, et elle fait « Tu fais attention, il y a un bloc... » « Eh, ça va, j'ai vu ! » Quand même, peint en blanc en plus... « Ben ça va, j'ai vu Glen, quand même ! » je dis. Par contre, après j'ai pas vu qu'il y avait un petit trou. [rires] J'avais vu le bloc de pierre mais pas le bloc à côté ! Donc elle me dit « Tu vois ! » [rires] Elle est super sympa, vraiment on s'entend bien toutes les deux et c'est vrai que j'attends le mardi pour la voir. Comme là, mardi elle pouvait pas venir elle devait aller chez l'ophtalmo, donc elle dit « Je peux venir mercredi ». « Ah ben non, mercredi je peux pas. » Elle dit « Ben jeudi, je peux ». « Jeudi oui, je peux. » Donc voilà, elle est venue jeudi. Sinon c'est le mardi.

### **Et mercredi, pourquoi c'était pas possible ?**

Parce que le mercredi d'abord j'ai l'aide-ménagère, donc j'aurais dû lui demander qu'elle vienne plus tôt. Et après je devais partir à Wasquehal parce que je fais de la rééducation vestibulaire. Donc voilà. Je devais être là-bas vers 17h30. Elle, elle arrive vers 17h donc c'était pas possible, donc on avait remis ça à jeudi.

### **Comment vous avez su toute votre histoire de la petite enfance, de votre maman, de votre naissance ?**

Disons que ça a été accidentel. Jamais ma grand-mère a parlé. Elle a eu une fille, ma mère qui s'appelait Denise. Elle a eu un fils Michel, qui a fait sa vie aussi. Et après elle a eu Monique. Donc Monique est restée avec eux, avec ses parents parce qu'elle était handicapée. Et ma mère qui avait une force de la nature, elle a fait sa vie, enfin voilà. Comme dirait ma grand-mère, elle avait une vie de patachon, et c'était une femme qui aimait les hommes. Donc il lui fallait des hommes, il lui fallait des hommes. Et quand les grands-parents m'ont ramenée, j'ai grandi, et jamais devant ils ne parlaient de leur fille Denise. Jamais.

### **Ils avaient encore des contacts avec elle ?**

Non. Après son accouchement, même ma grand-mère elle venait me voir tous les jours à la maternité Boucicaut, quand elle venait, ma mère, enfin ma mère entre guillemets, sa fille, elle était plus là. Donc automatiquement, apprendre que leur propre fille réagit comme ça, abandonne son enfant, ils ne pouvaient pas l'accepter. Donc les

ponts étaient rompus. Mais bon, ils l'étaient déjà je crois avant. Et jamais ils ont dit quelque chose sur ma mère quand j'étais là.

**Et donc comment vous avez eu tous ces détails ?**

Ça a vraiment été tout à fait par hasard. Michel leur fils était marié, et une fois il est venu voir ses parents à je ne sais plus quelle occasion. Il était avec sa femme et sa fille. Et moi j'étais encore jeune, mais quand on ne doit pas entendre quelque chose on l'entend. Quand on ne doit pas être quelque part on est là. Moi c'était mon cas. Donc j'ai entendu parler. Je ne pouvais pas poser de questions à ma grand-mère. Il y avait la belle-sœur de Monique, qui s'appelait également Monique, je l'ai prise à part et j'ai dit « Tu parles de moi ? De ma mère ? Qu'est-ce que c'est cette histoire ? » Elle dit « T'as entendu quoi ? » Donc je lui répète, elle fait « Oh, zut ! T'aurais pas dû entendre ça. » « J'ai entendu, donc j'aimerais bien savoir qu'est ce qui se passe. Qu'est-ce qui s'est passé ? » Donc c'est comme ça qu'elle m'a dit ma naissance.

**Vous aviez quel âge ?**

J'avais 14 ans.

**C'est la première fois que vous aviez des informations ?**

Oui, voilà. Jamais d'abord je n'ai posé la moindre question, parce que d'abord je pense que je n'aurais pas eu de réponse. Et donc là, il suffit qu'ils étaient tous ensemble, et que moi normalement je jouais avec des enfants du quartier. Et pourquoi je suis revenue, je sais pas. Mais quand je suis rentrée, d'habitude je dis « Grand-maman, je suis là ! ». Et là je suis rentrée sans rien dire et ils étaient en train de discuter. Je suis entrée dans la cuisine et je n'ai pas bougé, j'ai écouté un peu. Mais j'ai dû faire du bruit et ils ont arrêté. Et c'est comme ça que j'ai réussi à savoir ma naissance.

**Et vous en avez reparlé après avec vos grands-parents ?**

Non.

**Vous n'avez pas eu d'informations sur votre père ?**

Je sais que mon géniteur, comme je dis, je ne peux pas appeler ça un père, je sais que ma mère entre guillemets s'est mariée avec lui. Lui c'était un divorcé qui avait déjà trois enfants. Et quand il a su que sa future femme était enceinte de moi, il a dit « Moi je ne veux pas d'une bâtarde. »

**Mais vous étiez sa fille ?**

Mais il ne m'a pas reconnue, il ne voulait pas me reconnaître.

**Mais votre maman vous a bien eue avec lui ? Vous étiez sa fille ?**

Je suppose que c'était avec lui, c'était le dernier en date. Mais lui n'en voulait pas, ma mère non plus. C'était comme si elle avait dit « C'est pas ma fille ». Donc du coup, ma mère a tout fait pour me perdre, mais je me suis accrochée. Et c'est comme ça que je suis là, malheureusement.

**Pourquoi « malheureusement » ?**

Parce que j'en ai beaucoup bavé, et j'en bave encore. Et il y a une chose que je ne dis pas souvent, c'est qu'elle m'avait dit ma grand-mère, une fois je sais pas quel âge j'avais, j'étais vachement curieuse comme tous les enfants... Et puis c'est vrai que quand j'étais plus jeune, j'attrapais toutes les maladies infantiles, les unes après les autres, si ce n'est pas deux en même temps. Du coup je suis allée à l'école beaucoup plus tard, je suis pas allée avant six ans. Toutes les maladies je les ai eues, et même le médecin disait « M'enfin Zoé, comment elle fait Marie-Christine ? Elle sort pas de chez toi, elle joue dans le jardin et dès qu'il y a une maladie qui passe, c'est ta petite-fille qui le prend ! » Donc c'est vrai, j'ai fait toutes les maladies, rougeole et tout le grand jeu. Et puis un jour je reviens de l'école, j'avais fait une chute, j'étais un peu abimée aux genoux mais pas dramatique. Et elle me dit « Ah non, c'est pas vrai, ça va pas continuer quand même ! » Je dis « Pourquoi tu dis ça, grand-maman ? » « Non pour rien, pour rien. » Donc c'est vrai que jusque-là, j'ai pas eu beaucoup de chance. Donc s'il y avait quelque chose qui devait tomber dessus, c'était pour moi. Alors je dis « Pourquoi tu dis ça, grand-maman ? » « C'est

comme ça. » Donc j'ai laissé passer le temps, et deux, trois années se sont écoulées et une fois j'ai dit « Grand-maman, tu te rappelles la conversation qu'on a eue ? » « Oui je me rappelle. » Je dis « Est-ce que tu peux m'en parler maintenant que je suis plus grande ? » Pas adulte mais plus grande. Et elle dit « Oui, t'es en âge de comprendre ». Et elle m'a dit « Je l'ai dit sur ton berceau, enfin la couveuse, j'ai dit que tu n'aurais jamais dû venir au monde, tu n'aurais jamais dû naître, et tu n'auras jamais de chance dans la vie et tu connaîtras très peu le bonheur. » J'ai fait « Hein ? Comment tu sais ça, grand-maman ? » Elle a dit « J'le sais, on me l'a dit. J'le sais, un point c'est tout ». Et ça a été terminé. Mais seulement, elle a dit la vérité. Je n'ai jamais eu de chance dans la vie, et dès qu'il y a un emmerde qui arrive quelque part, c'est moi qui l'ai. Donc j'ai connu très peu de bonheur. Chaque fois qu'une journée pourrait se passer bien, il m'arrivait quelque chose. Et cette phrase, ça m'a frappée et même encore maintenant, ça me fait mal d'en parler parce que je me dis « Qui lui a dit ? » J'ai une idée de la personne comment elle l'a su. Et je me dis que finalement, elle avait raison. D'abord je n'aurais jamais dû venir au monde, parce qu'ils ont trop insisté. La sage-femme a fait ce qu'elle devait faire pour me mettre au monde. Mes grands-parents ont fait beaucoup de boulot pour que je sois là. Et elle m'a dit « Non, t'aurais jamais dû venir au monde Marie-Christine. Et tu es là maintenant, mais sache que tout au long de ta vie tu n'auras jamais de chance et tu connaîtras très peu le bonheur. »

### **Vous étiez à l'époque une petite fille heureuse avec vos grands-parents ?**

Oui, j'étais une petite fille heureuse mais je ne le savais pas. J'ai compris vraiment trop tard. On est un peu insouciant. À l'école, sur mon bulletin, c'était la signature de mes grands-parents. Mais pour moi c'était normal. Les autres ils disaient « Moi mon papa il a signé. Moi ma maman elle a signé. » Je disais « Ben moi c'est ma grand-mère » ou « C'est mon grand-père ». Et donc bon voilà. J'ai pas cherché plus loin. Et puis c'est après, quand ma grand-mère elle est décédée, c'était un déchirement, quelque chose de moi était parti, quelque chose de moi était mort, et à ce moment-là, quand j'ai vu ma grand-mère mettre en terre au cimetière, j'ai eu comme un éclair et j'ai dit « Elle s'est sacrifiée pour moi, elle a gâché sa vie, elle avait plus de vie privée, elle avait plus rien du tout, et moi j'ai jamais su l'aimer comme j'aurais dû l'aimer ». Et ça c'est mon grand regret. On est jeune, on est bête, comme on dit. Et naturellement on se rebiffait à l'époque, parce qu'on a des copines à l'école et « Moi j'ai ça, je fais ça ». Donc moi c'était pas le cas, donc des fois je leur en voulais aussi. Alors qu'eux ils faisaient ça pour me protéger, mais moi je le comprenais pas ou je voulais pas le comprendre. Donc de ce fait-là, c'est après, quand elle a été mise en terre, j'ai dit « J'ai fait une connerie ». J'aurais dû être plus autour de ma grand-mère, plus l'aimer, manifester des signes d'affection au lieu de dire « Elle est casse-pieds, je peux jamais sortir ». J'étais un petit peu rebelle si on peut dire et j'ai pas compris qu'elle faisait ça pour mon bien.

### **Et votre oncle, le frère de votre mère, vous n'avez jamais eu de contacts particuliers ? Vous avez des cousins, des cousines ?**

J'ai jamais recherché qui que ce soit. Comme je n'avais pas de contacts, je pense que ça ne leur posait pas de problèmes de ne pas me connaître. Comme on sait toujours des choses qu'on ne doit pas savoir, j'ai su que Michel avait dit à ses parents « Tu vas t'occuper de Marie-Christine ? C'est une prématurée, comment vous allez vous en sortir avec Monique ? Il faut la mettre dans un orphelinat ou je sais pas où ». Ma grand-mère a dit « Mais non Michel, c'est ma petite-fille, je vais pas la laisser n'importe où, moi ». Donc je crois qu'il y avait déjà un petit problème de ce côté-là. Il n'acceptait pas. « M'enfin maman, tu vois ton âge ? Tu vas t'occuper de Marie-Christine ? C'est une prématurée, elle aura toujours un handicap dès le départ. Tu as déjà Monique à t'occuper, tu vas t'occuper de Marie-Christine ? Non, on va trouver un établissement pour la mettre, la faire grandir, quitte à aller dans une famille d'accueil après. » Et ma grand-mère elle a dit « Non, c'est ma petite-fille ».

### **Il y a eu des amis importants dans votre vie ? Il y a eu Martine. Il y a eu des copines importantes ?**

Oui, mais de ce côté-là, comme j'ai pas de chance, ça a jamais marché chez moi. J'ai connu une jeune femme qui était aussi dépressive que moi, donc on se retrouvait malheureusement soit à l'hôpital Lucien Bonnafé, soit à la clinique du Nouveau-Monde. Donc on avait sympathisé, donc on était restées amies. Une fois j'étais à l'hôpital, elle est venue me voir comme elle faisait régulièrement. Elle parlait, je trouvais qu'elle avait l'air un peu bizarre. Je la raccompagne, donc je demande l'autorisation pour sortir. Je la raccompagne à sa voiture. Elle me dit « Marie-Christine, c'est fini entre nous. Je ne vais plus venir chez toi ». « Ah bon ? Pourquoi Sabine ? » « Parce que t'es trop compliquée pour moi. J'ai déjà assez de problèmes comme ça, t'es trop compliquée, je préfère arrêter tout de suite. C'est plus la peine de me téléphoner, je te répondrai jamais. » Et c'est vrai que j'ai plus jamais eu de contacts avec elle. Après j'ai été aidée par un monsieur, Monsieur Horace, qui me conduisait partout dans mes rendez-vous médicaux. Il faisait le transport de personnes. Comme on dit, je l'ai bien payé. Il était très gentil avec moi, ça je peux pas dire. Très prévoyant, bref. Bon, c'était pas toujours facile parce que j'étais dépressive, mais jamais j'avais manifesté quoi que ce soit. Au contraire. Il me ramenait, il me prenait, il me ramenait chez moi. Et une fois il me

dit « Écoutez Madame N., ma voiture elle est tombée en panne, j'ai dû aller au garage et seulement j'ai pas assez d'argent pour payer la facture complète. Donc je peux avoir ma voiture mais je dois une certaine somme au garagiste. Vous pouvez pas m'aider ? » Donc moi, un peu bête je reconnais, et en même je me disais que sans voiture pour me conduire... alors je lui ai avancé cette somme. Il dit « Vous embêtez pas, dès que je peux je vous rembourse ». OK. Et puis les mois et les années ont passé, et régulièrement il m'a demandé de l'argent, mais il en profitait toujours quand j'étais pas bien. Argent, plus argent, plus argent, finalement je lui ai donné une belle somme. Là j'étais suivie par une personne du Siavic et elle m'a dit « Vous pouvez pas continuer comme ça, il faut aller porter plainte ». Elle venue avec moi au commissariat, j'ai commencé à parler, et à mon âge faire comprendre que je me suis fait rouler dans la farine et que je n'ai rien vu... J'ai été plusieurs fois convoquée au commissariat parce que cette personne me menaçait, et donc à chaque fois je portais plainte contre lui. Et c'est allé jusqu'au procès. Mais c'est la Siavic qui me représentait. Même le policier il avait dit « Vous savez, il l'a dans le baba, je sais pas comment il va faire pour vous rembourser, mais il va devoir vous rembourser ». Il a même raconté une histoire que je l'avais mis sur mon testament, alors que c'est vrai que j'ai fait un testament mais il est pas dessus. Mon testament c'est pour les animaux. Et donc le procès a eu lieu et j'ai reçu un courrier en disant qu'ils avaient pas assez d'éléments en ma faveur et que de ce fait-là, peut-être, comme j'étais une femme et que lui était relativement un bel homme, j'aurais été tentée de... Voilà. C'est vrai que j'ai été d'accord pour donner de l'argent, je reconnais. Mais j'étais pas dans mon état normal, donc on a dit j'étais une femme, c'était un bel homme. Lui il dit que c'est vous qui lui proposez de l'argent mais qu'il ne vous demandait pas d'argent. Donc comme on dit vulgairement, je l'ai eu dans le... Dans le baba, pour être plus polie. J'ai encore tout le dossier, Donc voilà, je pouvais reporter plainte, je pouvais faire ressortir l'affaire, et là, l'affaire, le Siavic il a dit « Non, laissez tomber, vous n'aurez jamais gain de cause ». Le juge c'était un homme. Ça aurait été une femme, ça aurait été différent. Mais là c'était un homme. Pour eux j'étais une femme facile. Donc il a dit « Vous gagnerez jamais. Vous allez dépenser de l'argent et vous gagnerez jamais ». Donc lui, il est parti et moi je me suis retrouvée avec quasiment rien comme argent. Donc j'ai redémarré en bas de l'échelle.

**C'était il y a longtemps ça ?**

Ça fait trois ans maintenant.

**Vous étiez déjà ici alors ?**

Oui. Et comme il m'avait menacée, j'étais sous la protection de la police. Et comme moi j'avais plus d'argent, j'allais aux Restos du Cœur. Donc il avait repéré le manège et donc automatiquement il me menaçait... Voilà, toute ma vie.

**Merci de m'avoir parlé.**

Si ça vous intéresse pas, vous pouvez tout mettre à la poubelle ! [rires]

**Non, c'était très intéressant. C'est très important pour moi ce que vous m'avez raconté.**

Je sais pas si j'ai bien parlé.

**Si, vous parlez très bien, c'est très agréable de vous écouter. En plus vous vous exprimez très clairement, vous avez beaucoup de vocabulaire.**

Pourtant j'étais nulle à l'école. Mais j'aime bien lire...

**C'est sans doute pour ça que vous vous exprimez aussi bien. Ça va souvent ensemble... Vous aimez lire quoi ?**

Au début, surtout des Agatha Christie, j'en ai lu 80 ! Maintenant je lis de tout. Et j'aime bien les films aussi. Surtout les films de catastrophes. Sans doute parce que ma vie est une catastrophe. [rires]

### **Annexe 3**

Entretien avec Jocelyne, Wattlelos, 18 février 2023

#### **Vous êtes de Wattlelos d'origine ?**

Non je suis d'origine de Tourcoing, toute ma famille est tourquennoise, je suis venue au monde à Tourcoing. Après ma mère est venue habiter Wattlelos, elle a eu beaucoup d'enfants ; on était une grande famille.

#### **Vous avez combien de frères et sœurs ?**

Il y en a 8 derrière moi.

#### **Et vous êtes l'aînée ?**

Oui. Donc à l'époque il y avait du travail, c'était le textile. Mon père travaillait à La Lainière. J'allais à l'école et après on est restés sur Wattlelos. Mais toute la famille est de Tourcoing. Alors après j'ai grandi, j'ai marié, j'ai travaillé, j'ai déménagé beaucoup dans ma vie et je suis revenue sur Wattlelos parce que ma vie a basculé, malheureusement. Et ce que... Enfin c'était pas mon idée de revenir sur Wattlelos...

#### **Parce que vous étiez où avant de revenir à Wattlelos ?**

J'habitais Marchiennes. Ma vie a basculé donc j'ai dû retrouver un logement donc j'avais fait une demande de logement sur Villeneuve d'Ascq, Croix et Wattlelos, et c'est sur Wattlelos que ça a bougé. C'est comme ça que j'ai fait la connaissance du maire, parce que j'ai dû aller trouver le maire de Wattlelos, sinon j'étais dehors. Voilà, ça a commencé comme ça. Ça a pas commencé dans des bonnes conditions. Donc je suis venue habiter à Wattlelos et ça fait 15 ans que je suis à Wattlelos.

#### **Dans cette maison ?**

Non, 10 ans ici et 5 ans dans un appartement et là il n'y avait pas d'ascenseur. Vous savez j'ai recommencé ma vie j'avais 65 ans, j'ai dû tout recommencer de A à Z. Donc voilà quoi, c'est comme ça et maintenant j'ai 80 ans et je suis là.

#### **Je vous en donnais beaucoup moins !**

J'ai 80, et je les ai bien. Que voulez-vous ? J'ai fait du bénévolat dans ma vie, j'ai fait beaucoup de choses...

#### **Quand vous étiez à Marchiennes vous aviez un emploi ?**

Non. J'étais déjà en retraite. Parce qu'avant on avait la retraite à 60 ans. Donc j'étais en retraite. Malheureusement, ma vie a basculé là-bas alors qu'on était très bien. On avait tout pour être heureux. Et tout... voilà...

#### **Donc vous avez grandi avec votre famille du côté de Tourcoing, vous vous êtes mariée, et là vous étiez où et vous faisiez quoi ?**

J'ai resté à Tourcoing un moment donné parce que j'ai toujours été dans la vente. Un moment donné j'ai resté sur Tourcoing, j'étais dans la vente, et même en restant dans la vente, qu'est-ce que j'ai fait, on habitait Roubaix. Après l'employeur où mon mari travaillait et son patron, lui travaillait dans l'électroménager et la télévision. Et après il a ouvert un magasin à Willem, c'est la campagne. Là il avait mis sa fille, et puis ça n'a plus été avec la fille, je ne sais pas ce qu'il y a eu. Et là j'étais sans emploi et il m'a demandé pour être responsable du magasin. Donc j'ai dit oui, donc j'ai habité Willem. Donc j'ai bougé beaucoup, j'ai fait beaucoup de choses.

#### **Et votre mari à cette époque il travaillait où lui ?**

Lui il travaillait dans la même boîte, mais pas à Willem, dans un autre magasin. C'était un commercial et moi je tenais le magasin. Ma fille était beaucoup plus grande. C'est-à-dire que quand j'ai eu ma fille, y'avait moins de crèches, de nounous et tout ça, on élevait nos enfants. Moi j'aurais pas su la donner en nourrice ou quoi que ce soit. Donc j'ai arrêté de travailler pour l'élever et j'ai recommencé à travailler quand elle était un peu plus grande et que je pouvais la laisser à la cantine et tout ça. C'était pas comme maintenant.

### **Vous avez eu une fille...**

Une fille seulement, oui. Je voulais pas beaucoup d'enfants.

### **Et donc, ce travail à Willem jusqu'à la retraite ?**

Pas jusque la retraite, parce que mon mari était instable. J'avais un mari instable. Après ça n'a plus été donc ils ont vendu et après j'ai été un peu au chômage. Et après j'ai fini vraiment ma carrière, j'ai été concierge dans un grand immeuble face au parc Barbieux. Vous connaissez peut-être, La Duquennière. Juste sur le boulevard face au parc Barbieux. Un grand immeuble qui fait tout un angle. J'ai été concierge là 10 ans, c'est là que j'ai fini ma carrière.

### **Vous habitiez dans l'immeuble ?**

On avait un appartement dans l'immeuble, oui oui. Là ma fille elle avait 20 ans, elle avait pris son indépendance. Et on a fini notre carrière et à 60 ans moi j'étais à la retraite. Et après c'est tout, on est allés habiter Marchiennes, pour passer notre retraite à la campagne. C'était pas si loin que ça et on s'habitait bien. Cette maison nous appartenait pas mais on habitait en bordure de forêt, on était bien, on avait des voisins mais c'était des maisons avec des grands terrains. On était bien et ça n'a pas été non plus et tout a basculé là. Vous voyez il était instable et ça n'a pas été. Et je me suis retrouvée toute seule et j'ai dû tout recommencer à zéro j'avais 65 ans. Et là... Et c'est comme ça que j'ai atterri à Wattlelos.

### **Quand vous dites recommencer à zéro, vous deviez quitter Marchiennes ?**

C'était une très belle maison mais la propriétaire... Déjà une chose, du fait qu'il m'avait quittée, il est parti, parce qu'il est pas décédé, il m'a quittée. Du fait qu'il m'a quittée je savais plus payer le loyer. Ma retraite... À deux ça allait mais pas... Alors la propriétaire elle m'avait dit « vous restez là mais attention vous devez entretenir la maison et le jardin ». Donc c'était pas rien, je vous le dis. Donc j'ai fait ça pendant un an mais après elle m'a dit « il faut partir ». Donc j'ai dû commencer à galérer et faire tout ce que je peux faire pour trouver un appartement. Donc j'ai réussi à avoir un appartement sur Wattlelos parce que j'ai été au culot, j'ai été voir le maire ; il a dit « vous avez un appartement mais vous ne pouvez pas choisir ». Donc j'ai gardé cet appartement 5 ans, mais au bout de 5 ans j'ai dit je m'en vais, je reste pas là. Et il n'y avait pas s'ascenseur, je ne pouvais pas rester là. J'ai quitté cet appartement j'avais 70 ans. Donc il était grand temps parce qu'après vous n'arrivez plus à faire des cartons, vous n'arrivez plus à déménager. Donc ça s'est fait comme ça quoi. Même je payais pas de loyer, je payais les charges, mais le loyer je payais pas, je savais pas payer, c'était de trop, c'était une belle maison mais attention, maintenant si elle le loue c'est un loyer de 1500 euros. Il fallait voir cette maison. On était deux on était bien, mais je ne sais pas ce qui lui a pris par la tête. Lui il avait 68 ans et il est parti... Alors je me suis retrouvée...

### **Et c'est là que vous avez fait la connaissance d'Anne ?**

Non, il y a pas longtemps. C'est-à-dire que dans mes connaissances je connais un diacre. Et il y a une chose qu'il me parlait quelques fois parce qu'il savait mon chagrin, il savait mon parcours qui avait pas été facile. Il disait toujours, j'entendais aussi quelques fois par la télé, j'entendais les Petits Frères des Pauvres et tout ça. Et comme la solitude, les années passent et je trouve qu'on a pas d'amélioration dans les années, j'ai dit je vais risquer et c'est mon boucher, sa sœur me rapporte la viande quand je ne sais pas y aller, et elle me parle aussi des Petits Frères des Pauvres. Je dis « vous avez le numéro ? » Elle dit oui. Ben je dis « donnez-le-moi ». Et j'ai risqué. J'ai dit si ça va c'est bien, si ça va pas c'est tout, on arrête. Et donc il y a peu de temps... Donc vous voyez j'ai fait leur connaissance au moment de Noël. Anne elle m'a dit « vous savez vous êtes acceptée ». J'ai dit « ben c'est très bien, c'est rare que je sois acceptée ». [rires] Voilà ça s'est fait comme ça, bêtement. Parce que j'ai pas internet. J'aime pas ça, et puis même ça me servirait à rien. Donc voilà ça s'est fait bêtement, comme ça. C'est moi qui a fait la démarche.

### **Qu'est-ce que vous attendiez en faisant cette démarche-là ?**

C'est-à-dire que j'attendais pas, je demandais pas l'Amérique. C'est pas ça que je demande. Tout ce que je demande c'est de temps en temps une présence. C'est tout. Je demande pas quoi que ce soit parce que je sais qu'ils donnent de leur temps et il n'y a pas que moi, je ne suis pas toute seule. Et je ne demande pas des choses... J'arrive encore à me dépatouiller, me débrouiller. Tout ce que je demande de temps en temps c'est un présence, c'est tout. Je leur ai dit, je demande rien, s'ils viennent me rendre visite je suis contente, s'ils n'ont pas le temps parce qu'ils ont aussi une vie privée, c'est tout quoi.

### **Qu'est-ce qui s'est mis en place avec l'association ?**

Ici il y a une jeune fille qui fait aussi des études et malheureusement elle va me quitter au mois de mai. Elle est très bien, très très bien, je m'entends très bien avec cette jeune fille, j'ai mal au cœur rien que d'y penser. Mais voilà elle continue des études et au mois de mai elle retourne dans son coin à Montpellier pour ses études et je la verrai plus. Donc ils me mettront quelqu'un d'autre. Donc elle vient une fois par semaine. Et après j'ai un monsieur qui s'appelle André et il vient tous les quinze jours. Et c'est tout et c'est bien. Et moi j'ai une amie de mon côté et ça fait longtemps qu'on se connaît parce que j'ai fait du bénévolat avec elle. Il y a 11 ans qu'on se connaît et le jeudi elle vient passer la journée avec moi. Donc ça coupe un petit peu. Mais le plus dur, je l'ai dit à Anne, le plus dur c'est le week-end.

### **C'est quoi la différence entre la semaine et le week-end ?**

C'est-à-dire que la semaine déjà il y a l'aide-ménagère qui vient le mardi matin. Une femme elle a toujours à faire dans une maison, il y a les poussières, on peut tricoter, on peut essayer de faire quelque chose, il y a beaucoup de choses, la lessive, le repassage. Mais le week-end on ne peut pas dire on va faire les magasins, ici il y a rien. Le week-end c'est samedi, dimanche, lundi, il faut attendre mardi matin pour avoir... Le téléphone il sonne pas beaucoup... Y'a des moments c'est long. Bon, on regarde bien la télé mais il y a quelques fois des émissions, vraiment c'est nul. Donc voilà... Y'a rien comme maintenant, regardez c'est calme. L'été je suis dans mon jardin, je suis assise à la terrasse, mais l'hiver je suis enfermée tout le temps, toujours sur le même carreau. On bouge pas. Ah y'a des moments... Y'a des jours ça va, y'a des moments c'est pesant. Alors cette amie qu'il y a longtemps que je suis avec, elle, elle a un compagnon, et elle va en vacances avec ce compagnon. Lui il habite à Sainghin-en-Weppes. Comme maintenant elle est partie une semaine à Sainghin-en-Weppes, chez son compagnon, ils vont aller en vacances, ils vont en week-end. Oui elle a sa vie. Donc quand elle est présente ici sur Watrelos elle vient me voir, elle vient le jeudi, mais après comme ici cette semaine elle est partie, cette semaine elle est pas là. Elle le sait, je dis « c'est long quand t'es pas là », parce qu'elle coupe la semaine quand même. Et puis ça fait une présence, on discute, on parle entre femmes, on parle un peu de tout, de la mode, de tout. Mais voilà.

### **Et la famille ?**

La famille ? Disons que vous auriez un frère ou une sœur qui vienne, vous allez dire ils s'entendent bien, fait pas d'esclandre, j'ouvre ma porte. Mais on ne se voit pas.

### **Et les neveux et les nièces ?**

Ah bah alors là ! Non ! Je suis sûre que je passe, ou il y a des neveux ou des nièces qui passent sur mes pieds ils ne savent pas qui je suis. Ah non ! Ils habitent Watrelos je le sais pas.

### **Et ça c'est le résultat de... Il s'est passé quelque chose ?**

Eh bien écoutez je ne sais pas, je vais vous dire. Je vais vous dire au départ ma mère s'est mariée avec mon père qui s'appelait Maurice Paris, et elle a divorcé mais à cette époque-là... Elle a divorcé au moment que je venais au monde. Je suis venue au monde en 42. Et mon père n'a pas voulu de moi. Mon père n'a pas voulu de moi. Et bon le divorce s'est fait, elle m'a élevée, mais elle était jeune, elle a refait sa vie. Elle a refait sa vie et après elle a eu beaucoup d'enfants. C'est-à-dire on est tous de la même mère, y'a que moi qui est pas du même père, et on porte pas le même nom. Mais on a tous été élevés de la même façon. On a reçu tous la même éducation. Je ne sais pas. Alors bon y'en a beaucoup qui disent « ils vous ressemblent pas, vos frères et sœurs ne vous ressemblent pas ». Bah oui, y'a ça. Mais est-ce que c'est ça ou quoi, je ne sais pas. Alors, tant que maman elle vivait, on se voyait chez maman, parce que moi j'allais une fois par semaine voir ma mère. Donc eux ils étaient toujours là donc on se voyait chez maman. Mais après quand maman est décédée, c'était fini. Et maintenant ils vivent chacun de leur côté, ils ont des enfants, des petits-enfants et chacun vit de son côté. Donc quand on se voit c'est dans des baptêmes, des mariages ou des enterrements. Et quand on se voit on sait pas quoi se dire et quoi parler. Parce que y'a pas de lien y'a pas de... de dialogue, y'a rien. On sait pas quoi se dire. Voilà. On en arrive là. J'ai un frère ça fait 5 ans que je l'ai pas vu, j'ai une sœur ça fait aussi je sais pas combien. Voilà, on se voit pas. Alors qu'on est ici sur Watrelos. Voilà, que voulez-vous que je fasse ?

### **Et votre fille ?**

Alors ma fille, elle, elle habite à Villeneuve d'Ascq. Elle est mariée, j'ai deux petites-filles, Pauline elle va avoir 27 ans, Corentine elle en a 25, je suis arrière-grand-mère d'une petite fille.

## **Félicitations !**

Oui mais encore une fois, ma fille elle a été 10 ans sans me regarder, à cause du divorce. Mais qu'est-ce qui a été dit derrière moi, je ne sais pas. J'ai pas compris pourquoi qu'elle m'a plus regardée comme ça. Elle m'a jamais téléphoné et dit « Maman pourquoi que tu divorces, qu'est-ce qui s'est passé avec papa, pourquoi que tu divorces ? » Jamais, jamais, jamais. Je ne l'ai plus vue, je l'ai plus entendue. Ça a été la catastrophe. Voilà. Et mes petits-enfants qui étaient petits à l'époque on les a interdit de venir me voir. J'ai plus vu mes petits-enfants non plus. Alors maintenant je les revois mais c'est des femmes.

## **Ça a duré combien de temps cette période où vous ne vous êtes plus vues ?**

Dix ans. Alors maintenant elle revient tout doucement. Parce qu'avant de revenir elle m'a passé un coup de fil. Elle a été virulente, elle a été méchante. J'ai rien dit, j'ai quand même ouvert ma porte. Elle est virulente alors il y a des moments elle téléphone on se parle pas. « Ça va ? » « Oui. » On n'a pas de conversation. On n'a pas... Elle est toujours fatiguée, elle a jamais le temps. Elle a pas le temps. « J'ai pas le temps. » Voilà. Et il y a une chose, pour les voir, quelques fois je dois les inviter à ma table pour les voir. Et ça, ça commence... à me peser. J'ai dit que si pour voir nos enfants il faut les inviter à table... Je dis pas que je dois pas les inviter. On peut inviter nos enfants de temps en temps. Je ne regarde pas. Mais elle peut venir faire un coucou et dire « écoute maman, je viens boire une tasse de café, je viens cet après-midi » ou n'importe. Villeneuve d'Ascq c'est pas le bout du monde. Non. Et si je dis quelque chose, j'ai peur que ça explose. Voilà.

## **Et les petites-filles ?**

Y'en a une qui est à Paris, et l'autre elle est à Bauvin. Donc elles savent très bien que même si j'avais une voiture, je ne peux plus conduire parce que j'ai fait un AVC et maintenant j'ai mes yeux qui vont plus très bien, j'ai fait un DMLA, c'est-à-dire un vieillissement des yeux, donc on a dû me piquer dans les yeux un traitement, parce que ce qui me fait peur aussi c'est que de ce fait-là, elle sait, elle demande jamais s'il me faut quelque chose. Elle demande jamais rien. Alors moi je demande rien non plus. J'embête personne. J'ai une aide-ménagère. Je me débrouille avec ce que j'ai et voilà. C'est tout. Comme maintenant vous voyez y'a personne, le téléphone il sonne pas, y'a rien. Et l'été heureusement que j'ai un jardin. Mais le jardin je dois l'entretenir.

## **C'est une occupation, c'est agréable ?**

Oui mais vous savez quand j'ai fini je suis K.O. Alors je ne sais pas... Comme ici je sais qu'elle est en vacances. Parce qu'elle a un très bon travail : elle travaille à l'université du CHU à Lille, l'école, l'université des étudiants qui apprennent la médecine et tout ça. Elle est dans les bureaux. Donc quand ses étudiants sont en vacances elle est en vacances mais elle ne vient pas me voir. Voilà. Que voulez-vous que je fasse ?

## **Avant le divorce, vous aviez plus de relations avec votre fille et les petites-filles ?**

Oui ou alors j'ai peut-être été trop sévère. C'est vrai qu'il y a des choses que j'admets pas. Maintenant avec la jeunesse... Je m'excuse parce que vous êtes jeune...

## **Plus tant que ça...**

Oh quand même ! [rires] La jeunesse avec la société de maintenant, j'admets pas. Bon maintenant j'ai plus d'enfants, ils se débrouillent. Moi je trouve qu'on va droit dans le mur. Ce qu'il y a... j'admettais pas... À 20 ans elle a pris son indépendance ; il y a beaucoup de choses... Elle dialogue pas tellement, elle parle pas. Que voulez-vous qu'on fasse avec quelqu'un qui parle pas ? Mais enfin, je sais pas, j'ai peut-être été trop sévère ou quoi, je sais pas. M'enfin moi je ne regrette pas ce que j'étais parce que moi je n'admets pas qu'on va dormir chez le copain, la copine... Oh lala tout ça moi j'aime pas, donc j'ai pas aimé et ça... c'est tout. Quelques fois elle me fait des reproches mais enfin c'est tout. Pour elle j'ai l'impression que j'ai été trop sévère. Ce que moi j'ai pas admis d'elle, elle l'admet de ses filles mais maintenant c'est son problème à elle, l'avenir parlera. C'est tout. Que voulez-vous que je fasse ? Moi je regrette pas ce que j'ai fait, moi j'ai voulu lui donner une éducation, j'ai voulu qu'elle ait un métier. Elle a 53 ans sur sa tête et elle est bien, elle a un bel appartement, elle a une situation, elle est autonome, elle a sa voiture, moi je trouve que... C'est tout.

## **Vous avez eu une vie professionnelle bien remplie, vous avez beaucoup travaillé. Vous avez eu des relations de travail, des collègues que vous aimiez bien ?**



Pas tellement, non non. Quand je quittais mon travail c'était pour rentrer chez moi, faire ma maison, m'occuper du repas, m'occuper de mon mari et ma fille. Et le jour d'aujourd'hui quelques fois je dis peut-être que j'étais trop... perfectionniste. Et le jour d'aujourd'hui j'ai pas plus de considération pour ça. Non.

**Et le voisinage, des amis qu'on s'est faits dans le quartier... ?**

Non. Non.

**Et aujourd'hui, l'association ça fait 3 mois à peu près que vous connaissez Anne ?**

Disons 2 mois.

**Et vous en êtes contente ?**

Oui moi j'ai rien contre ces gens parce qu'on apprend à se connaître. Anne c'est une charmante personne, on apprend à se connaître. Anne est très bien mais elle a sa vie, elle a ses enfants, elle a son compagnon. Moi que voulez-vous, même quand elle vient qu'une fois par semaine ou une fois de temps en temps, moi je suis contente. Bon, je vous dis la jeune fille est très bien, elle est très très bien, malheureusement elle va partir. Mais que voulez-vous, elle aussi elle a ses études et tout ça donc elle vient une fois par semaine mais c'est très bien. Ou alors de temps en temps elle passe un coup de fil. Ben ça va, c'est tout quoi. Mais que voulez-vous que... Je ne peux pas demander quelqu'un tout le temps avec moi, c'est pas possible, faut être logique c'est pas possible. Je vais aller me mettre dans une maison de retraite ? J'ai pas assez de retraite. Les maisons de retraite sont très chères. Je veux pas que ma fille elle paye, j'ai qu'une fille. Ou autrement elle va devoir payer pour moi. Mes petits-enfants je veux pas qu'ils payent aussi parce que ça va dégénérer. Donc ben voilà. Comme l'assistante sociale elle dit, vous restez chez vous. Si par la suite je vieillis mal, elle dit « on vous donnera de l'aide ». Mais c'est toujours payant. Et c'est d'après les revenus. Donc c'est toujours payant. Malheureusement il m'est arrivé cet AVC et maintenant c'est mes yeux. Regardez j'ai une paire de lunettes-loupe.

**Pour lire ?**

Oui mais même, ça va pas. Puis alors il faut toujours de la lumière. Regardez, je vais vous faire voir. Il faut toujours de la lumière. Il faut toujours recharger. Et pour lire, j'arrive plus à lire mon courrier. Parce que bien sûr les organismes ils savent pas qu'ils écrivent en petit. Alors j'ai une grosse loupe mais ça va pas pour lire. Regardez, je vais vous faire voir. Ça va pas. Alors maintenant ils font un nouveau système qu'ils ont sorti, mais 2000 euros. J'ai pas les 2000 euros. Alors il y a de la lumière et alors il faut diriger et lire mon courrier comme ça...

**Ça aide mais c'est pas évident...**

C'est pas évident. Mais il y en a déjà pour 800 euros. Et je dois me débrouiller. Alors...

**Vous qui êtes en contact avec la mairie, la mairie propose pas des sorties, des loisirs ?**

Je n'aime pas. Je vais vous dire j'ai fait partie du centre social. J'ai fait beaucoup de sorties avec eux mais j'étais bien. Maintenant non parce qu'il faut quelqu'un à côté de moi. Quand je suis dans la rue, quand je vais chez le médecin ou pour mes courses et tout ça, j'ai mon déambulateur. Vous avez vu dans la chambre il y a un déambulateur. La canne non. Ou alors si je prends ma canne, par exemple je vais sortir avec vous, je vais devoir vous donner le bras et ma canne, je vais marcher, mais il faut que j'aie un maintien parce que j'ai un manque d'équilibre. Donc il faut quelqu'un à côté de moi. Faire des sorties... J'ai dit à Anne « si les Petits Frères ils font des sorties je veux bien, mais il faut quelqu'un à côté de moi. »

**Ce qui n'est pas le cas avec la mairie ?**

Bah non. Et puis alors il y a une chose que je n'aime pas, c'est que ce sont des clans. Même le centre social, c'est des clans. Quand ils arrivent à la mer, parce que je l'ai vécu, chacun se disperse, c'est des clans, et vous vous restez là. Donc j'ai dit on arrête. Et après je vous dis j'ai eu des problèmes de santé. Donc j'ai tout arrêté. Et puis je ne savais plus. J'ai dû arrêter mon bénévolat. Je faisais de la couture j'ai dû arrêter – mes yeux. On m'a pas aidée. Encore une fois. Malgré le social. C'est quoi le social ? Le social c'est d'aider les uns les autres. Pour moi le social c'est ça. Si bien, le social maintenant n'existe plus, faut être logique. Mais on m'a pas dit « ben Jocelyne, écoute, tu fais de la couture, viens on va t'aider » ou quoi que ce soit. Non, rien du tout.

**Vous faisiez de la couture dans une asso ?**

Non, au centre social. Alors du coup, je ne fais plus de couture. Pour le peu que je fais, je fais à maison, j'essaie de faire. Parce que l'ophtalmo a bien dit « il vous faut de la lumière. » Et c'est vrai, faut toujours de la lumière. Quand il fait clair, qu'il fait du soleil, qu'il fait de la lumière ça va. Alors comme l'été dernier j'ai passé tout mon été dehors et j'ai brodé, même si la broderie elle est pas très bien faite comme je voudrais, mais même l'assistante sociale elle dit « vous vous débrouillez pas mal ». Pourquoi que j'arrive à me débrouiller ? Parce que l'été il y a le soleil, il y a la lumière.

**Et ici, avec plus de lumière ? Parce que j'ai l'impression que votre lustre n'éclaire pas beaucoup...**

Non. Mais je suis toujours tributaire pour tout, c'est ça qui est gênant. Comme maintenant je voudrais laver ma lustrerie. Il faut quelqu'un, je peux plus monter à l'échelle. Faut quelqu'un. J'ai personne. Si la lampe vient à claquer, faut trouver quelqu'un pour me remplacer la lampe.

**Le voisin d'en face ?**

Oui mais écoutez il faut toujours demander. On vit dans une société... Moi qui vois pas clair et qui deviens sourde vu mon âge, ben on vit dans une société où tout le monde est aveugle et tout le monde est sourd. Parce qu'ils ne veulent pas voir et ils veulent pas entendre. Ça, ça m'énerve.

**Vous disiez qu'il était sympa...**

Oui mais ce monsieur il travaille ! Il a ses enfants, il a sa femme. Comme maintenant il y a des choses que je vois qu'avant j'aurais fait mais maintenant je sais plus le faire. Et qu'est-ce que je dois faire ? Si vous avez une réponse pour moi, dites-le. Pour le bien il faudrait que j'aie un homme à côté de moi et qu'il m'épauler un peu. Mais quand on me voit avec une canne ou avec un déambulateur, vous pensez bien... Ils vont pas s'embêter avec moi. C'est fini ça. Avant j'avais un homme qui savait tout faire, tout faire, je devais jamais demander quoi que ce soit, mais je sais pas ce qui lui a pris, à 68 ans il a foutu le camp.

**Et vous parliez tout à l'heure d'une assistante sociale. Elle est liée à la mairie ?**

Non c'est l'association pour des personnes en perte d'autonomie. Alors elle, elle vient pour mes papiers. Parce qu'encore une fois en France on aime bien les papiers. Il faut toujours faire le dossier pour la mutuelle, parce que j'ai dû demander de l'aide pour la mutuelle, j'arrivais plus à payer ma mutuelle. Et il faut chaque fois refaire le dossier tous les ans pour l'aide-ménagère. Alors comme j'ai pas internet et que maintenant tout se fait par internet, pour des papiers je dois avoir recours à elle. C'est pas évident vous savez. Y'a des moments je demande pas à vivre jusque 90 ans. Ah non ! Parce que si je vis trop longtemps, je sais devenir aveugle. C'est ça qui m'effraie. Elle dit que non mais moi j'y crois pas. Elle dit ça mais j'ai peur. Parce qu'il y a des choses que je vois mais il y a des choses où je vois plus tellement. Non non.

**Et là, l'association des Petits Frères propose des sorties ?**

Je ne sais pas, je suis nouvelle, je laisse venir. Je sais que Anne elle m'a déjà dit qu'ils faisaient une journée à la mer. Moi vous savez j'ai pas les moyens de donner 1000 euros pour une location, les vacances je peux pas, et puis il faut quelqu'un à côté de moi. Donc une journée à la mer pour c'est formidable. Moi je demande pas plus. On s'en va le matin, on revient le soir, on retrouve sa maison. En vieillissant on a nos habitudes. Si on vient me chercher pour aller à la mer je vais être contente, mais si on vient pas on vient pas, que voulez-vous que je fasse ? C'est pas mes frères et sœurs qui viennent me chercher, et puis c'est pas ma fille qui va venir me chercher, ça m'étonnerait.

**Au moins vous avez su faire cette démarche de téléphoner à l'asso et de démarrer quelque chose de nouveau. Et ça s'est super d'avoir su le faire.**

Oui, mais ça m'a fait mal au cœur parce que dans ma vie j'ai donné de mon temps, j'ai toujours donné, j'ai donné beaucoup même. Quelque fois je repense, je refais un bilan, et quelques fois je dis qu'est-ce que j'ai été bête. Ce serait à refaire je serais moins bête, je vous jure.

**Votre bénévolat ça consistait en quoi ?**

C'était du bénévolat sur l'alphabetisation, que j'ai fait au centre social. Donc c'était tout des étrangers : Arabes, Turcs, Italiens... J'avais toutes les nationalités. J'ai fait ça avec Michèle, mon amie qui vient manger avec moi le jeudi. Donc c'est tout des gens qui ne savent pas lire, écrire, la langue française n'est pas facile. Et j'ai appris ça avec Béatrice, la dame que je vous ai parlé qui était institutrice toute sa vie, et qui est partie habiter à la Roselière. Et j'ai fait ça. Après j'ai fait aussi tout ce qui est le patrimoine. J'ai fait ça avec un historien public, vous le connaissez peut-être, Monsieur Féron. Vous le connaissez pas ?

### **C'était des conférences, des visites ?**

Oui, il a même fait des petits livres...

### **Comme un club d'histoire locale ?**

Oui c'était sur le textile, comment on vivait avant, les quartiers, les usines... Moi j'ai jamais connu l'usine...

### **Et vous faisiez quoi dans l'association de Monsieur Féron ?**

Eh bien je disais ma jeunesse, vous savez... Comme je fais avec vous. Regardez, il a fait ça après... Parce qu'avant il y avait le textile, beaucoup de femmes qui travaillaient dans le textile. Moi, j'ai toujours travaillé en magasin, l'usine je connais pas. Et après j'ai fait aussi avec le centre social, j'ai fait de la décoration. J'ai appris à faire des coussins, à broder, à faire de la déco avec peu de choses. J'aimais ça. Donc j'ai fait beaucoup de choses malgré tout.

### **C'était une fois à la retraite ?**

À la retraite. Quand j'étais en activité professionnelle j'avais pas le temps. Parce que vous savez, on faisait des heures. Moi je travaillais le samedi toute la journée. C'était pas comme maintenant. C'était le commerce, c'était le magasin. Les magasins étaient ouverts, on avait des magasins, on devait pas prendre sa voiture pour faire des kilomètres... J'ai travaillé dans la chaussure, j'ai travaillé dans le prêt-à-porter... On avait pas des grandes surfaces comme maintenant...

### **Vous aimiez bien le contact avec les clients...**

J'ai toujours aimé le contact. Puis alors on était jeunes, on était bien, on n'était pas comme maintenant. Puis la femme elle était beaucoup plus élégante que maintenant.

### **Et alors je vois des photos... C'est votre famille ?**

Oui, je vais vous faire voir. Malheureusement je les vois pas beaucoup... Elle m'en veut de je sais pas pourquoi. Ça c'est ma fille et mon beau-fils. Ça c'est celle qui a 23 ans avec son copain et c'est elle qui a eu le bébé. Elle est déjà maman, elle va vite en besogne.

### **C'est bien, elle verra grandir ses enfants, ses petits-enfants, ses arrière-petits-enfants...**

Non pas pour moi... alors c'est toujours Corentine. Ça c'est Pauline qui habite Paris, c'est l'aînée elle a 27 ans. Et là c'est ma fille. Elle, elle a 23 ans ; elle, elle a 27 ans. Elle, elle s'en sortira beaucoup mieux qu'elle. Elle a fait des études, elle trouvera toujours du boulot avec les études qu'elle a faites, tandis qu'elle, elle va toujours galérer. Mais je vais pas lui dire parce que...

### **Non, il faut l'encourager au contraire...**

Ah ! Vous savez j'encourage rien du tout parce qu'ils font ce qu'ils veulent, ils n'écoutent pas. Nous les vieux on est des cons, ils écoutent pas les vieux. Les jeunes maintenant, vous savez ce qu'on entend ? « On n'est plus de ton temps. » Ah ben je dis « non, on n'est plus de ton temps ? Qu'est-ce qui a changé avec avant ? Dis-le-moi. Vous allez droit dans le mur. » Ah non. Monsieur, je suis fatiguée. Non, je n'aime plus cette société de maintenant, elle est moche. Non, non. On va droit dans le mur. On peut plus dialoguer. Y'a plus de réunions de famille, plus rien. Quand vous êtes en famille, ils sont tous là avec leur smartphone, tac tact tac. On joue aux jeux. Ah non je suis pas d'accord. Vous savez je suis pas d'accord avec ce style-là. Vous avez les gens dans la rue c'est à peine s'ils vous passent pas sur les pieds, ils voient même pas que vous êtes là. Ça sert à rien. Toujours le smartphone et on joue aux jeux et on y va. Ça... D'accord... On parle plus. Et dites pas que c'est pas vrai. Vous êtes en réunion

de famille, ou alors même pas, vous allez au restaurant. Qu'est-ce qu'ils font ? Ils se mettent à table ils mettent le téléphone sur la table. Moi ça... Ah non. Y'a pas de dialogue, on parle pas. On n'écrit plus. D'abord y'a plus de facteur, le facteur il passe que 3 fois par semaine. Y'a internet et on n'envoie plus de courrier. Tout se fait par internet donc y'a plus de courrier. Le timbre est augmenté, 1,49 euro un timbre. Alors quand il y en a un qui parle comme ça il me fâche. Je dis bravo internet, bien ! Chapeau ! Vous allez voir le chômage comment ça va aller. Vous allez voir ce que ça va donner internet. Les magasins ferment, il faut faire des kilomètres pour avoir un magasin. Tout se ferme. Moi je m'en fiche, je vieillis, mais vous les jeunes je sais pas comment vous allez faire. Vous allez devoir avoir une voiture. L'essence est de plus en plus chère. Je sais pas... Et d'abord moi je fais tout à pied et quand je vais à pied y'a même plus personne dans les rues. Avant on rencontrait les voisins, des personnes qu'on connaissait dans les rues. Maintenant y'a plus personne dans les rues, tout le monde est en voiture. Je vous jure, même quand il fait beau, je veux bien que vous venez avec moi, on va faire la route, le parcours que je prends d'ici pour aller jusque la place de Wattrelos. Si vous rencontrez 5 personnes sur le parcours, ben vous pouvez vous contenter heureux. Y'a personne. Vous rencontrez personne. Vous voyez que des voitures passer. Et après y'a internet. Ah ça. Mes enfants ils viennent, ils ont fini de manger, y'en a un sur le fauteuil, comme ça. Là, comme ça... Voilà. On parle pas. On joue aux jeux. Et dites pas que c'est pas vrai.

### **Je sais que ça existe...**

Oui ça existe ! C'est la société de maintenant ça ! Voilà ! Une fois j'ai dit à un jeune « vous n'allez pas avoir de l'arthrose dans les pouces ». Ça va bien ça. Et alors tout en abrégé. Après ils font des fautes d'orthographe je vous dis pas. Ils savent plus écrire, on écrit plus, on envoie plus ses vœux, y'a plus de cartes, y'a plus rien, on envoie tout par ça. Y'a plus de facteur. Le facteur il passe que 3 fois par semaine seulement. Y'a plus de courrier. La belle société de maintenant. Et moi ça me fâche ça. Je regrette. Je suis pas d'accord avec ça. Alors je suis pas bien vue.

### **Par qui ?**

[rires] Les gens qui me connaissent. Je suis pas bien vue. Parce que je râle. Voilà. Moi ça me fait râler ça. C'est pas ma génération. Je comprends pas. On est déboussolés nous les vieux. On est déboussolés. Y'a plus de famille, on a plus de parents, les parents sont décédés, on a un homme qui a rien compris qui a foutu le camp ailleurs, on est dans une société que c'est chacun pour soi, tout le monde s'en fout. Encore heureux on en arrive à se confier à des personnes qui font du bénévolat et qui nous aident. Rendez-vous compte. Avant y'avait de la famille, on se réunissait, y'avait les grands-parents. Maintenant je dis, on marie plus, on baptise plus les enfants, on va plus à la messe parce qu'on croit plus en rien. C'est-à-dire que les valeurs que moi j'ai connues dans ma vie, y'en a plus. Y'a plus de valeurs maintenant. Alors vous allez peut-être dire que je suis dure. Vous trouvez qu'il y a encore des valeurs vous ?

### **Disons qu'il y a encore des gens qui ont encore des valeurs...**

Mais une grosse majorité qui a plus de valeurs. Heureusement qu'il y a des gens comme Anne, André, Louis, vous qui... Vous savez moi j'ai beaucoup de chagrin, faut pas croire. Je râle comme ça parce que je dis mon Dieu comment on va vivre et comment on va vieillir. C'est ça le problème. Comment on va vieillir ? Rendez-vous compte ! On m'aurait dit à 80 ans tu vas devoir t'inscrire dans une association pour toi avoir une visite, j'aurais dit ça va pas. Eh ben si. Ça n'arrive pas qu'aux autres. Moi je trouve pas que maintenant... Enfin vous allez peut-être dire que j'ai peut-être un mauvais caractère, mais moi c'est ce que je ressens.

### **Je comprends. Il y a une forme de déception de ce qui se passe dans la société...**

C'est moche [pleurs]

### **Mais il y a une forme d'espoir avec des personnes qui vous entourent et qui s'intéressent à vous...**

C'est moche. Avoir tant donné. On a couru, on a donné, on a fait... et au jour d'aujourd'hui y'a plus rien.

### **Est-ce que je peux encore vous poser une question ?**

Oui.

### **Je ne veux pas abuser...**

Non !

## **Vos parents, ça s'est passé comment pour eux quand ils ont vieilli, que les enfants sont partis ?**

Maman elle est morte jeune. Elle a eu beaucoup d'enfants et à l'époque la médecine... C'est-à-dire qu'avec toutes les grossesses qu'elle a eues, maman elle a fait comme un cancer des os. Elle a fait de la périarthrite évolutive, ils lui ont fait des piqûres de sel d'or. Elle était remplie d'eau, elle est morte étouffée si vous voulez. Elle avait 64 ans. Trop d'enfants, elle a eu trop d'enfants. Parce que je vais vous dire on est 9 enfants mais elle a fait... j'ai une petite sœur qui est morte et elle a fait une perte... Elle devait avoir 2 enfants sur la même année. C'est-à-dire que tous les 14 mois il y avait un enfant à la maison. Et papa, mon père adoptif, il a travaillé dur c'est pas de ça, mais lui il est mort un après d'un cancer du foie.

## **Donc il n'y a pas eu cette période de retraite...**

Non. Au moment où elle pouvait, ils sont partis tous les deux. Il y a une chose aussi c'est que dans ma jeunesse, dans un couple, je sais pas si vous êtes marié, y'a des hauts et des bas comme dans tous les couples. Moi j'étais là. Il avait marié ma mère mais moi j'étais là. Donc des fois quand le ménage n'allait pas de trop, moi je devais partir chez ma grand-mère en attendant que ça se passe, parce qu'il dirait toujours à ma mère « je t'ai ramassée avec un enfant sur les bras. » Parce que mon père qui n'a pas voulu de moi il avait une très bonne situation, il était ingénieur à Tourcoing. Parce qu'il était de Tourcoing. Rendez-vous compte à l'époque ce que c'était !

## **Vous n'avez pas eu de contacts avec lui...**

Il n'a pas voulu de moi. Vous voyez... J'ai toujours eu l'impression d'être rejetée. Quand je fais le bilan c'est ça. Je suis pas admis. Je sais pas pourquoi. On dirait que j'empêche la terre de tourner. Je sais pas. Si vous êtes beaucoup plus calé que moi, parce que vous faites encore des études, si vous comprenez quelque chose dites-le moi, je serais heureuse de vous l'entendre dire.

## **Je crois que je fais ce travail d'entretiens parce que je ne sais pas non plus. Parce que j'espère peut-être trouver des réponses. Mais j'avoue que si je travaille sur ce sujet c'est parce que ça m'interroge personnellement aussi. Je me dis, moi, qu'est-ce que va se passer plus tard pour moi qui n'ai pas d'enfants ?**

Franchement le bon dieu m'a donné qu'une fille. Après à l'époque quand j'ai accouché en 69, le docteur il a dit à mon mari « vous savez, elle a pas un corps à avoir beaucoup d'enfants. » J'en voulais pas d'autre et de toute façon lui il en voulait pas. Avec du recul je vais vous dire, si vous n'avez pas d'enfants, c'est pas la fin du monde. Parce que des enfants quand ils sont petits c'est des petits chagrins, mais quand ils sont grands quelque fois c'est des grands chagrins. Je dis pas que tout le monde est comme ça mais vous savez, ce serait à refaire ma vie, je vous jure, je sais pas si y'en aura une 2<sup>e</sup> ou quoi, mais vous savez je penserai à mes études, à ma carrière, à ma vie, à gagner de l'argent, et le reste après vous savez... Regardez, on a des enfants, regardez, on a une personne. Et je ne sais pas, d'après les enquêtes que vous faites, je suis sûre qu'il y a des personnes qui vont vous dire « mes enfants ne viennent pas me voir ». Vous allez peut-être l'entendre souvent.

## **J'imagine que ça arrive plus souvent qu'on ne pense...**

Vous savez, avant y'avait pas des maisons de retraite parce que les enfants soignaient les parents. Maintenant on a des foyers-logements et des maisons de retraite dans tous les coins, des assistantes sociales. Ça n'existait pas ça avant. Parce que les enfants s'occupaient des parents. Mais maintenant... Voilà. Et malheureusement ma mère elle a divorcé, elle aurait pas divorcé j'étais pas ici, certainement pas. Mais il voulait pas de moi, déjà à l'époque. On n'était pas désiré. Donc déjà on est venu au monde mais on n'était pas désiré. C'est pas ça, ma mère s'est occupée de moi, il m'a jamais rien manqué, mais on n'était quand même pas désiré.

## **Ça reste...**

Ça reste... Tout petit on se rend pas compte, on grandit on se rend pas compte, c'est après qu'on se rend un peu compte. Et puis on porte pas le même nom. À l'époque c'était pas... On fait une vie comme ça, on va bientôt mourir et ce sera comme ça. C'est tout. C'est pour ça je veux pas vivre trop longtemps, ça sert à rien. Que voulez-vous faire ? C'est pour ça maintenant je suis contente d'avoir des nouvelles connaissances et tout ça parce que, j'ai dit c'est tout quoi. Y'a des moments on refait le bilan et on dit c'est tout...

## **Dans ce cas-là il faut voir ce qui peut encore arriver, des nouvelles connaissances, des nouvelles sorties, ce qui fait plaisir...**

Ah ben oui ! Tout ce que je peux prendre en petits plaisirs, je le fais. C'est bien de parler. Est-ce que je peux vous offrir à boire ? Est-ce que vous avez soif ?

**Si c'est pas compliqué, du café s'il est encore chaud. Vous voulez que je me lève ?**

[...] Mais vous voyez c'est un tout. C'est vrai que... J'ai eu tant de monde autour de ma table. J'essayais de recevoir les gens convenablement et tout. Et après ma santé s'est déclinée et du jour au lendemain j'ai plus vu personne. Y'a plus personne. Tant que vous êtes bien et que vous donnez, mais une fois que le bateau coule...

**C'était qui ces personnes autour de la table ?**

C'était des étrangers, c'était pas ma famille. C'était des étrangers que j'avais fait connaissance comme ça et qui venaient à la maison. Y'a pas bien longtemps, y'a mon amie, celle qui vient le jeudi, y'a qu'elle qui reste parce qu'avec ça on m'a volé mon téléphone. Y'a un clodo qui est venu me demander une tasse de café chaud parce qu'il avait froid et j'ai fait une grosse bêtise parce que je l'ai fait rentrer pour boire sa tasse de café et il m'a volé mon téléphone. Alors je me suis fait engueuler par ma copine, elle m'a dit que je fais rentrer n'importe qui. Je l'ai même dit à Anne, elle a dit « c'est pas votre faute, vous l'avez fait de bon cœur ». Alors j'ai dû racheter un téléphone. Alors les leçons de morale, j'en ai eu, je pourrais même en tapisser ma maison. Mais je croyais pas qu'il aurait fait ça. Enfin, c'est tout. Maintenant je ferai attention.

**On parlait de profiter des petits plaisirs de la vie.**

Oui...

**Ben ils sont là !**

Oui, allez-y, il y a même du chocolat ! Vous voyez, ma vie c'est pas très beau. Le commencement n'est pas très beau. C'est que j'ai eu quand même des bons moments mais y'en a pas eu beaucoup. C'est malheureux. Et maintenant les frères et sœurs ils font leur vie. Moi je vieillis, eux ils vieillissent aussi, ils ont leur problèmes de santé, ils ont leurs enfants, et puis maintenant leurs petits-enfants... Mais je vous dis, on vieillit et c'est cette solitude.

## **Annexe 4**

Entretien avec Anne, Croix, 19 février 2023

### **Peut-être juste me dire qui vous êtes et comment ça a commencé avec l'association ?**

J'ai 65 ans, je suis divorcée, j'ai un nouveau compagnon, j'ai 3 enfants, j'ai 4 petits-enfants qui faisaient l'essentiel de ma vie jusque... J'ai pris ma retraite juste avant le début du Covid, le mois qui a précédé. Et ça a été une période compliquée parce que j'ai été coupée des petits, qui sont encore jeunes donc je ne les ai pas vus grandir pendant un temps. Et puis j'avais rêvé d'une retraite qui soit complètement différente parce que je voulais partir en France pour voir les gens qui ont déménagé, enfin des choses comme ça. Et puis on s'est trouvés dans le confinement et ça n'a pas été évident. Mon compagnon est plus âgé que moi, il a 12 ans de plus que moi, il est en retraite depuis longtemps et il ne souffre pas d'être inactif. Mais moi j'avais une profession, j'étais puéricultrice en protection maternelle et infantile. Donc des contacts tout le temps, avec aussi bien les équipes que les usagers entre guillemets. Et me retrouver sans rien faire c'était insupportable. Alors j'ai regardé le site « Je veux aider » et j'ai vu plusieurs associations. Et en fait aux Petits Frères ils ont été très réactifs, ils m'ont contactée très vite par rapport à ma demande. Et puis ça correspondait vraiment à quelque chose qui m'intéressait. Donc j'y suis rentrée il y a à peu près 14 mois. J'ai commencé par accompagner des personnes mais j'ai tout de suite eu envie de faire plus. Et comme le Covid était terminé et qu'ils ont pu commencer à remettre les statuts bien comme il faut, il y a eu l'élection du bureau et je me suis proposée comme secrétaire. Et parallèlement à ça je fais partie de la commission de recrutement des bénévoles et également de la commission d'évaluation des situations. Donc il y a des semaines qui sont bien intenses. Parce que quand par exemple on a une réunion d'équipe, je fais le compte rendu, après il faut le diffuser, faire les invitations pour les réunions... Plus les visites, plus... Donc voilà.

### **Et ces responsabilités vous les exercez à l'échelle de l'antenne locale ?**

Oui, l'antenne de Roubaix. Tourcoing ne couvre que Tourcoing, nous on a d'autres villes, on couvre Wattrelos, Croix, Lys-lez-Lannoy, etc. Et donc on est 5 dans le conseil d'équipe : il y a un responsable d'équipe, une secrétaire, une secrétaire adjointe, un trésorier et un responsable adjoint d'équipe. Et on s'entend très bien, c'est joyeux et moi ça a redonné un sens à ma vie parce que je ne suis pas une reine du ménage, c'est pas là que je m'éclate. Et retrouver des contacts c'est vraiment ce qui me fallait.

### **L'antenne locale de Roubaix ça représente combien de bénévoles et bénéficiaires ?**

Il y a 32 bénéficiaires actuellement, on a eu des décès l'année dernière. Et il y a une quarantaine de bénévoles mais en fait il y a des bénévoles par exemple... Par exemple mon compagnon il est bénévole ponctuel. Par exemple si on fait une sortie et qu'on a besoin d'un véhicule, il conduit un autre véhicule, il peut conduire le camion des Petits Frères. Il y en a d'autres qui ne viennent qu'au moment de Noël pour distribuer les repas à domicile ou accompagner les personnes qui viennent au repas, des choses comme ça. Là on a pas mal... on a un nouvel apport de jeunes au niveau des bénévoles. Mais après c'est très divers. Parce qu'il y a des personnes qui sont au départ tout feu tout flamme et qui finalement arrêtent vite, arrêtent en cours de route. Il y a eu je pense 80 demandes de bénévolat et à la fin il y a eu 10 personnes. Parce que dans les 80 personnes il y a des personnes qui se proposent et qui ne répondent pas quand on les contacte pour un rendez-vous, ou qui ne donnent pas suite après, ou qui arrêtent assez vite, voyez. C'est même pas un écrémage parce que nous on est assez d'accord pour donner sa chance à beaucoup de personnes, sauf si ça paraissait trop difficile. Mais c'est de par eux-mêmes qu'ils arrêtent.

### **Et les bénéficiaires ?**

Les bénéficiaires. Donc les Petits Frères... La vieillesse commence à 50 ans. La plus jeune doit avoir 59 ans, la plus vieille 102 ans. Il y a à peu près, on va dire pas tout à fait, la moitié en établissements et l'autre moitié à domicile, enfin un peu plus à domicile qu'en établissement. Il y a plus de femmes que d'hommes de par la vie en général. Avec Monique H. on fait partie de la commission d'évaluation des situations. On voudrait que l'équipe s'étoffe, on était 3 mais il y en a une qui a arrêté. Parce qu'à 3, on y va toujours à 2 pour avoir un double regard, on arrivait à faire 2 / 2 / 2, enfin voyez. Là on n'est que deux donc voilà. Donc en fait on peut avoir une situation qui va nous être envoyée par un médecin traitant, une assistante sociale d'un hôpital, un service de psychiatrie, ça peut être la personne elle-même. Il y a toutes les possibilités. Et en fait on rend visite à la personne. Et il faut à la base que la personne soit au courant et d'accord, parce que ça arrive qu'on nous dise « ben tiens ma voisine elle est toute seule » mais si la personne est pas au courant et que... on n'y va pas. Et ensuite donc on fait une visite à domicile, on discute avec la personne, et on voit si sa demande correspond à nos critères d'accompagnement. Parce qu'il y a des personnes qui sont très accompagnées mais qui ont entendu que par exemple il y a des sorties ou des

repas et qui pensent qu'on est un club d'animation du 3<sup>e</sup> âge ce qui n'est pas du tout le cas. On est là pour combler une solitude qui peut être réelle, qui peut être ressentie, et qui peut exister même avec des personnes qui ont de la famille. Parce que les contacts sont épisodiques et que... Y'a beaucoup de solitude qui est ressentie particulièrement le week-end, même en établissement. Parce qu'en établissement vous pouvez avoir des activités toute la semaine et puis le week-end ça va être un peu plus plat. Et donc une fois qu'on a rencontré la personne on lui dit qu'elle va être accompagnée et après on essaie de mettre en adéquation un bénévole avec cette personne en fonction de ce qu'on ressent. C'est un petit peu au feeling. Bon après il y a des obstructions parce qu'on touche une population, c'est quand même des gens, la plupart ont quand même au-delà de 70-75 ans et avec des critères quelques fois d'hostilité par rapport à d'autres ethnies. Et donc ça c'est très compliqué, parce qu'il y a des gens qui sont très hostiles. Il y a une dame algérienne qui ne veut pas de Marocains voyez. Donc quand on sent qu'il y a vraiment une hostilité on essaie de ne pas arriver à des choses conflictuelles. Par contre quand on a l'impression de rien on présente une personne qui nous paraît bien pour être avec cette personne.

### **Et est-ce qu'il y a toujours une dimension de précarité matérielle, financière ?**

Non, ça l'a été, parce que quand ça a été créé c'est ce qui était demandé. Ça a été créé en 46 les Petits Frères des Pauvres, à l'initiative d'Armand Marquiset qui voulait, c'était l'après-guerre donc il organisait des colis alimentaires. Voyez c'était pour des personnes précaires. Maintenant ça n'est plus le cas même si ça reste l'un des facteurs fondamentaux. Mais ça nous est arrivé d'aller dans des quartiers qui étaient très chics parce qu'on considère qu'une personne seule c'est une personne seule. Mais la notion de précarité existe pour certains qu'on accompagne de façon vraiment importante. Il y a vraiment de tout. Il y a de la précarité sociale, il y a de la précarité de par une dévaluation de la situation, par exemple quelqu'un qui va tomber dans des addictions d'alcool des choses comme ça, va se mettre en précarité par manque d'hygiène, un logement mal tenu, qui le mettent un peu au ban de la société et qui font peut-être qu'il s'est mis au ban de sa famille. Et du coup il faut aussi trouver le bon bénévole qui va y aller. J'ai l'exemple d'un monsieur pour qui c'est la cas, il faut trouver la bonne personne parce qu'il y a des logements qui sont vraiment pas marrants, pour s'y rendre, avec des personnes qui ne vont pas être très agréables au niveau vestimentaire, au niveau hygiène, voyez. Normalement c'est quand même un des critères qui étaient au départ l'un des plus importants à respecter, mais bon... Ça ne reste plus essentiel mais...

### **L'accompagnement il consiste en une visite hebdomadaire ?**

Ce qui est demandé en général au minimum 1h par semaine, en sachant que c'est rarement respecté parce que dès qu'il y a un contact qui se crée, il y a plus. Après dans les bénévoles il y a de toutes sortes parce qu'il y a des personnes qui sont retraitées, il y en a qui sont en activité, on a des jeunes qui sont encore en train de faire des études donc ils n'ont pas forcément les mêmes disponibilités. Et puis bon il faut savoir qu'une personne qui sera en Ehpad, à 18h le repas est servi, on dit aux jeunes « n'allez pas à 18h, vous n'allez pas avoir un contact qui sera de bonne qualité, la personne elle est déjà dans sa soirée, allez-y plutôt le week-end justement ». Donc on demande 1h minimum. On explique bien aux bénévoles qu'ils ne font pas à la place de. Ils ne sont pas aide-soignant, ils ne sont pas aide-ménagère. Il n'y a pas de rapport d'argent avec la personne, donc ils ne doivent pas prendre la carte bleue et faire les courses pour la personne. Ils peuvent l'accompagner faire des courses. Ils ne doivent pas accepter d'argent de la personne pour aller faire des courses. Vous voyez il n'y a pas du tout ce rapport-là. Mais par contre, ça peut être pour aller faire un tour du pâté de maison, pour aller faire des courses justement, pour l'accompagner chez le dentiste parce que ce jour-là il n'y a personne pour aller avec... Mais au départ c'est vraiment pour une conversation à bâtons rompus. Après on explique bien aussi que la personne elle est vieillissante, et elle a quelques fois eu des parcours de vie compliqués avec des problèmes de santé. Et ça arrive qu'on vienne faire une visite et que ce jour-là la personne dise « j'ai pas envie de te voir aujourd'hui parce que je suis fatiguée », ou qu'au bout d'un quart d'heure elle te demande de t'en aller, ou alors un jour elle sera de mauvaise humeur parce que ce jour-là elle est mal lunée. On a des personnes qui sont quand même en grande majorité d'un milieu social assez modeste et puis avec des pathologies de vieillissement ou des AVC à répétition, des choses... On n'en a pas qui sont totalement en forme. Donc il faut faire avec ça aussi. Parce que ça peut intervenir dans la visite et puis... Et on se rend compte quelques fois, même moi quand je suis arrivée... Moi étant infirmière de formation j'avais fait de la gériatrie et tout ça, donc j'avais quand même une notion. Mais on se rend compte dans les bénévoles qu'ils imaginent un peu la petite mamie bien douce, bien gentille, qui sera très contente de... Et on leur dit « vous savez ce sera pas forcément comme ça ». Et puis c'est pas linéaire la rencontre. Moi j'ai accompagné pendant plusieurs mois une dame avec qui ça se passait très bien. D'un seul coup j'ai pas très bien compris, enfin je pense qu'elle commence une démence, elle s'est mise à m'insulter, à être très agressive vis-à-vis de moi, c'était très déstabilisant. Alors comme on fait une très bonne équipe on peut en parler et puis prendre conseil. Un moment je me suis mise en recul par rapport à elle et puis elle m'a recontactée pour dire « je voudrais que vous reveniez », donc je suis revenue et puis on a recommencé, voilà. Mais bon je pense que c'est... Il y a un problème chez elle. Mais au départ pendant tout un temps c'était vraiment une très bonne relation et puis je vous dis, d'un seul coup ça s'est totalement



dégradé. Et ça il faut quand même qu'on interpelle les candidats bénévoles parce qu'on est quand même très loin de l'image d'Épinal.

### **Et les bénévoles sont formés ?**

En général on les parraine, donc on les emmène faire une ou plusieurs visites. On demande aux bénévoles qui sont là depuis longtemps s'ils veulent bien parrainer et puis ils emmènent des personnes. Et ensuite quand on leur présente quelqu'un on vient avec eux, on participe à la première visite et quelque fois on les laisse terminer, en disant on vous laisse pour voir comment le contact s'est établi. Et on voit avec la personne si elle est d'accord pour ce que soit avec cette bénévole-là ; et avec la bénévole si elle est d'accord pour accompagner cette personne-là. Et puis après on les laisse se débrouiller. Alors il y en a on se rend compte tout de suite que ça va être tip-top. Et il y a en a d'autres il va falloir accompagner un peu plus longtemps ou... On arrive quand même à se rendre compte. On peut faire des erreurs mais on arrive à se rendre compte. Il y a des gens qui sont vraiment extras tout de suite. Enfin voyez il y a des... Quand il y a un énorme enthousiasme on peut avoir des retours de flamme parce que c'est la vie quoi. Voilà...

### **Et c'est un bénévole / un bénéficiaire ?**

Dans un monde parfait, si vous demandiez au responsable d'équipe, il vous dirait qu'il faudrait normalement un duo. Pour alterner. Que chaque personne ait 2 personnes à accompagner, mais en duo. Par forcément les 2 mêmes personnes et comme ça il y aurait une semaine / une semaine. Par exemple Paul et Marc vont voir, Paul va voir Julien et Martin, Marc va voir Julien et Astrid, et puis donc y'en a une autre qui va voir Astrid et un autre. Il y a une alternance des bénévoles pour la même personne mais ils n'ont pas forcément les 2 mêmes personnes et comme ça, ça alterne. Mais ça c'est dans un monde parfait parce que moi j'accompagne 3 personnes depuis 14 mois et j'ai zéro binôme. Mais parce que y'en a une qui veut pas, une autre pour qui ça a foiré. Donc voyez... C'est ce qu'on demande en général pour avoir un double regard et pour aussi, de temps en temps la personne elle va dire « avec untelle je fais ça et... » ou « je fais pas ça » ou « toi t'es bien » ou... voyez... Et alors on peut dire « on se voit régulièrement, elle m'a pas tout à fait dit ça ». Parce qu'on est un petit peu quand même pas exploités, mais ils jouent un petit peu avec la relation. Donc c'est intéressant d'avoir ce double regard.

### **Et ça permet peut-être aussi d'assurer une continuité s'il y a des vacances...**

Oui, des vacances. En général... Mon collègue, Patrick qui est le trésorier de l'équipe, on sait que l'été il part un mois donc il y a des personnes qui se proposent pour aller faire des visites mais ce sera pas quelqu'un qui sera régulier. Mais par exemple la dame qu'il voit elle ne veut voir que lui, mais dès qu'il part en vacances elle sait qu'il y aura quelqu'un d'autre qui viendra. Lui il va une fois par semaine, bon la personne elle viendra peut-être que 2 fois pendant l'absence de Patrick. Mais pour que les personnes ne restent pas toutes seules. Parce que c'est pareil, l'été c'est quand même des périodes difficiles pour les gens qui sont seuls.

### **Et vous qu'est-ce qui vous a attirée dans ce type de bénévolat ?**

C'était la personne âgée, déjà, parce que je trouve que c'est... En fait quand j'ai arrêté de travailler, je devais normalement aller faire de la lecture dans les salles d'attentes des consultations. Parce que comme je faisais des consultations infantiles, y'avait des, un organisme de lecture qui venait, et puis ils m'avaient proposé et ça m'intéressait. Avec le Covid il n'y a plus eu de salles d'attente donc ça s'est arrêté comme ça a commencé. Comme je vous disais je cherchais des activités, j'avais trouvé, j'étais allée dans 2 associations, Magdala, à Wazemmes, qui était une association pour les sans domicile fixe, et puis les Petits Frères. Et en fait le public des personnes âgées ça m'intéressait, et puis j'ai ma mère qui vit encore, elle a 93 ans, elle est totalement autonome, mais parfois c'est un peu compliqué, comme on peut avoir des relations avec sa mère. Et ça me permettait de voir d'autres personnes âgées, en n'ayant pas ce rapport mère/fille et avoir une certaine liberté de parole ou d'action, avec des gens pour lesquels, affectivement, je n'avais pas de liens. C'est très difficile de voir ses parents vieillir, de les voir devenir différents, de les voir devenir quelques fois dépendants. Et il y a des choses que j'accepte des personnes que j'accompagne, et que je n'accepte pas chez ma mère, et c'est bien d'avoir cet équilibre. Ça permet de prendre du recul, de relativiser. Et de me sentir utile.

### **Et du coup vous pensez que ça vous aide dans la relation avec votre mère qui vieillit ?**

Ça m'aide sans m'aider parce qu'elle, elle est un peu jalouse. Elle trouve que je donne beaucoup de temps aux personnes que j'accompagne. Après ça m'aide aussi à me rendre compte que chaque personne vieillit et que ce que j'accepte chez d'autres et que j'accepte pas chez ma mère c'est de toute façon une conséquence normale. Ses

parents on n'a pas envie de les voir changer, on n'a pas envie de les voir vieillir, on a envie qu'ils restent les parents qu'ils ont été. 93 ans c'est un grand âge et quand vous voyez quelqu'un qui devient plus vulnérable ou plus dépendant ou plus... Même si elle est très bien. Mais je veux dire, d'un seul coup vous dites c'est pas la mère que j'ai connue. Il y a un côté qui à la fois vous émeut mais vous agace aussi. Parce qu'elle répète toujours la même chose ou que... Et je me dis que comme je sais que ça existe ailleurs, et qu'ailleurs je peux l'exprimer ou je peux... Je suis dans ma voiture et je me dis « ah, unetelle elle me casse les pieds »... Ce que je ne vais pas oser dire de ma mère parce que c'est ma mère. Donc je trouve que c'est un bon équilibre. Mais quand j'ai fait mon mémoire de diplôme d'état d'infirmière mon sujet c'était « Vieillir heureux est-ce possible ? ». Donc vous voyez c'était déjà un côté de la vie qui m'intéressait. Après je me suis tournée vers les enfants parce que voilà... Mais voilà je trouve que la vieillesse c'est quand même intéressant et surtout que les gens vieillissent de plus en plus vieux, de plus en plus longtemps. Et en plus on dit qu'ils retombent en enfance mais c'est pas vrai. Parce qu'ils ont leur histoire de vie, leur personnalité. Et je trouve qu'il y a tellement à faire, tellement à apporter que c'était vraiment un... Je voulais changer complètement du travail que je faisais. Un moment je me disais que j'allais m'occuper des femmes battues et tout ça. Et puis après je me suis dit, comme j'étais dans la protection de l'enfance et que j'avais vraiment des situations difficiles, je me suis dit il faut que je parte vraiment faire autre chose. Ça me paraissait bien.

### **Et du coup, avec 14 mois de recul...**

Bonheur parfait.

### **C'est ce que vous attendiez de ce type d'engagement ?**

C'est même mieux. Ah oui, parce que l'équipe est vraiment formidable, le salarié est top. On se sent pas du tout abandonnés, il y a une bonne ambiance, pour recruter des bénévoles c'est super parce que vous êtes dans le contact, vous voyez les parcours de vie de ce que les gens veulent vous donner... Pourquoi ils en arrivent là, ce qu'ils vont faire et ce qu'ils vont donner. Et puis vous avez des nouvelles relations. Et puis les personnes que vous accompagnez c'est pas linéaire, ça peut se passer très bien et puis après d'un seul coup paf, on sait pas pourquoi. Il y a une dame que j'accompagne, la semaine dernière elle me dit « je dois vous parler ». Elle m'a dit « actuellement je comprends pas vous êtes plus du tout comme avant. » Elle s'est mise à pleurer, à pleurer, à pleurer. Je lui ai dit « mais enfin qu'est-ce qui vous arrive ? » Elle répond « vous voyez pas, vous avez changé. » J'ai absolument pas changé mais c'était son ressenti. Et il fallait qu'elle me le dise. « Moi j'ai besoin de poser les choses. Vous m'accordez beaucoup moins de temps. » « Ben vous savez de temps en temps je suis quand même très très occupée quoi. » Et elle avait besoin de le dire et j'étais un peu étonnée parce que moi je ne sentais rien de différent, mais pour elle c'était important parce qu'elle se sentait délaissée alors qu'il n'y avait rien eu de changé, mais...

### **Justement ça me fait penser à un mot que vous avez employé tout à l'heure, la solitude « ressentie ». Et selon vous ça vient de quoi ? Cette solitude ressentie elle n'est pas toujours réelle ?**

Ben non. Y'en a qui nous pipotent. Y'a une dame qu'on accompagne elle nous a dit qu'elle est toute seule, en fait elle a beaucoup de monde autour d'elle. Mais je pense que finalement si elle l'a dit à un moment, c'est qu'elle en avait besoin. Et puis qu'en plus peut-être que il faut qu'elle comble ce vide par des contacts réguliers. Je sais que, c'était la dame avec qui ça s'était pas bien passé pendant un moment, moi j'avais dit on peut peut-être arrêter de l'accompagner parce que finalement elle est quand même très entourée, mais elle m'a quand même rappelée en me disant « je voudrais que vous reveniez » et puis on se rend compte que ben là c'est quelqu'un à qui je fixe, je lui dis « je viendrai tel jour », les rencontres sont prévues. Et je sens qu'elle en a besoin en fait. Parce que peut-être je lui apporte quelque chose de totalement différent de ce que lui apportent les autres et que c'est une complémentarité pour elle.

### **On ne peut pas faire de généralité mais si on essaie quand même, qu'est-ce qu'ils attendent ces bénéficiaires ?**

Une présence. Être là. Être là et pouvoir de temps en temps raconter des morceaux de vie qu'ils n'ont jamais racontés à personne. Parce qu'ils n'ont pas osé, parce qu'ils n'ont pas pu, parce que ça leur a pesé toute leur vie et ils se disent qu'à nous ils peuvent nous faire confiance. Oui. C'est être à la fois neutre, on n'a pas les rapports qu'ils ont avec leur propre famille quand ils en ont. Ils peuvent aussi nous dire des choses... Je pense que si ma mère par exemple avait quelqu'un qui venait chez elle, elle se comporterait pas du tout de la même façon. Elle lui confierait peut-être qu'elle se sent très seule alors qu'elle est très entourée, mais... On peut pas... Je pense que c'est vraiment une présence, une oreille. Et puis une oreille neutre. Parce qu'on n'est pas du tout dans le jugement. Et que en général on les écoute plutôt qu'on leur parle. Et de temps en temps vous vous rendez compte que y'a pas du tout de... Ils nous posent très peu de questions sur notre propre vie par exemple, vous voyez. Et je pense

que c'est pas du désintéret, c'est pas non plus du respect, c'est une certaine forme d'égoïsme qui est, qui paraît peut-être normale du fait de leur âge, mais ils sont assez centrés sur eux-mêmes. Mais nous on ne leur fait rien remarquer. Et puis s'ils nous répètent toujours la même chose on ne le fait pas remarquer non plus. Moi ma mère quand elle me répète la même chose, je lui dis pas mais je lui fais comprendre... On a une neutralité qui est beaucoup plus importante et eux ils le ressentent quand même, de savoir qu'on ne sera pas du tout dans le jugement. Et puis il y en a par exemple, moi y'a une dame que j'accompagne elle a deux fils, elle a pas de fille, je pense qu'avoir une relation avec une personne femme ça lui fait quelque chose de différent, une relation autre. Avec ses fils ça peut être conflictuel parce qu'ils n'acceptent pas leur mère telle qu'elle est, et du coup avec moi elle peut se comporter tout à fait naturellement parce que je ne suis pas du tout dans le jugement. Donc je pense que ça leur fait du bien de pas se sentir du tout jugés, pas du tout... D'être compris, de pouvoir dire ce qu'ils veulent.

**Et avec le recul que vous avez, est-ce que vous voyez des facteurs qu'on peut retrouver dans les différentes histoires et qui font qu'à un moment de sa vie on peut se retrouver seul ?**

Alors non, je pense que c'est vraiment des accidents de vie. Après je pense que ce sont des personnes... il y a beaucoup d'accidentés de la vie qui ont eu des parcours difficiles, soit de l'alcoolisme, soit des maladies... Et puis en constante, y'a quand même un certain égoïsme, le mot est fort, mais une certaine... Je pense que c'est des gens qui, ayant été assez peu reconnus dans leur vie, ou alors ils l'ont été dans leur vie professionnelle mais ça s'est arrêté et ils ne se sentent plus reconnus, ils ont encore besoin de reconnaissance et du coup ils souffrent de ne plus en avoir. Et puis ils ont une certaine forme d'égoïsme parce qu'ils parlent beaucoup d'eux, ils ne sont pas du tout dans une relation en duo. Et puis je pense qu'ils sont contents qu'on ne s'intéresse qu'à eux, parce que ça peut être des personnes qui ont beaucoup donné, et qui ont beaucoup lutté pour leur propre vie, ou qui ont beaucoup... qui ont eu des ruptures familiales, un divorce tardif, des choses comme ça qui les ont un peu cassés. Et ils ont l'impression qu'après... Ils ont dû donner tellement d'eux-mêmes à un moment donné qu'ils se relâchent en devenant assez égocentriques et en devant apprendre en plus tout ce qui pourra les valoriser à nouveau. Parce qu'ils étaient bien et ils sont tombés malades, ils travaillaient et ils ne travaillent plus, ils sont très dépressifs et ils prennent beaucoup de médicaments à cause de ça... C'est des ruptures de vie je pense la constante de leur parcours. Et on le retrouve pas chez toutes les personnes pour qui on demande un accompagnement. Par exemple avec Monique on avait été sollicitées par un Ehpad qui nous avait donné 10 personnes à évaluer. Donc on est allées les voir. C'était le personnel qui avait vraiment le sentiment que ces personnes étaient très isolées, qu'elles avaient peu de visite, etc. Sur les 10 personnes, on en a accompagné zéro. Parce que toutes nous ont dit, y'en a un qui nous a dit « allez vous faire foutre » ça c'était le pire, mais les autres nous ont dit « moi j'adore la solitude, je recherche la solitude ». Elles sont dans une structure donc on peut considérer qu'elles ont des contacts avec d'autres ou avec le personnel, mais ils n'en avaient pas besoin alors que ça avait été signalé par le personnel. Donc voyez...

**Donc la solitude peut être choisie ou en tout cas bien vécue ?**

Tout à fait. On passe sûrement à côté de certaines personnes, mais il ne faut pas se dire que toute personne âgée vivant seule se sent seule et souffre de cette solitude, parce que ça n'est pas le cas en fait.

**Et moi j'étais étonné, le rapport à la famille arrive souvent dans la conversation, mais on parle rarement des amis ou des anciens collègues quand il y a eu une vie professionnelle bien remplie et ça, ça m'a interrogé. Au bout d'une vie il ne reste pas quelques amis... Jocelyne quand même a une amie qui vient la voir...**

Oui et elle est en colère contre cette amie parce qu'elle a un copain, elle part souvent en vacances... Mais c'est vrai ce que vous dites, il y a très peu de relations amicales. C'est plus des relations de voisinage. Il y a aussi une dame que j'accompagne qui est très très très dépressive, elle refuse maintenant de prendre des traitements, mais quand elle va pas bien elle boit, et du coup son appartement elle trouve que... C'était quelqu'un qui était extrêmement pointilleuse sur le rangement et tout ça, qui s'est complètement laissée aller, et qui ne veut pas que les personnes viennent chez elles parce qu'elle a honte de son logement et elle a peur que ça se dise dans le quartier. Donc ça coupe aussi la relation, surtout dans un pays comme le nôtre où on vit quand même beaucoup à l'intérieur. Quand vous avez des amis, vous êtes reçu, vous recevez, c'est un peu comme ça. Et quand vous pouvez pas le faire, les gens ils disent je comprends pas, tu m'invites jamais chez toi... Mais c'est vrai qu'il y a très peu de contacts avec des personnes avec qui ils ont travaillé ou... Même s'ils sont restés pendant très longtemps dans le même secteur d'activité.

**Et enfin, vous en tant que bénévole, est-ce que ce travail-là il vous interroge sur vous-même et la manière dont vous allez vieillir, et justement, la question de la solitude est-ce que vous la pensez par rapport à vous plus tard ? Est-ce que ça se prépare tant qu'on est actif, en bonne santé, entouré, est-ce qu'on y pense ou pas ?**

On y pense et de manière très négative. Et je me suis rendu compte que j'étais pas la seule parce que j'ai parlé avec notre salarié, il disait que lui il accepterait jamais de partir dans un Ehpad... Vous dites, moi souvent je dis à mes enfants « mettez-moi un oreiller sur la tête ». Ils ne le feraient pas mais enfin... Si je devenais vraiment trop dépendante, est-ce que je n'y mettrais pas fin, c'est assez effrayant. Moi j'ai l'exemple de ma mère qui vit encore dans sa maison, qui fait encore son ménage, son jardin, si j'ai ses gênes ça va. La solitude, j'ai un compagnon depuis 3 ans mais comme j'avais divorcé je suis restée 21 ans toute seule. Bon il y a eu le départ des enfants qui a été un peu compliqué, mais j'ai été habituée, c'est quelque chose qui ne me pesait pas trop. C'est pas quelque chose dont je souffre, parce que je m'occupe, enfin voilà... Mais c'est plutôt la vieillesse mentale plus encore que physique en fait. Et puis le fait que tout puisse basculer du jour au lendemain. Vous êtes bien, on se voit pas vieillir, il faut que soit vos petits-enfants fassent des réflexions, mais ou sinon personne va vous dire t'es vieille, ou alors si, les gens se lèvent dans les transports en commun et alors vous dites « ben si, j'ai dû quand même un peu prendre de l'âge », vous voyez. Mais on se voit pas vieillir et puis moi dans ma tête je me sens encore jeune... Mais bon, vous vous dites qu'on devient quand même vulnérable. En plus mon compagnon il a 12 ans de plus que moi, c'est des âges qui deviennent fragiles, donc ça, ça m'inquiète, c'est la disparition de l'autre qui m'inquiète parce que dans l'ordre des choses c'est ce qui devrait arriver donc ça fait quand même peur. Et puis aussi se dire comment l'autre va vieillir, comment je l'accepterai quand il va vieillir, et comment je m'accepterais, moi, si un jour je deviens... On a pour nos parents un respect et une prise en charge que nos enfants n'auront pas pour nous. Même s'ils nous aiment beaucoup, ils n'auront pas la possibilité dans le monde actuel de se charger de nous. Nous on se contraint encore à des choses, moi je vais voir ma mère régulièrement, je l'appelle régulièrement, mes enfants ils ont pas ce rapport-là avec moi et c'est pas en vieillissant qu'ils le deviendront plus. Déjà parce que personne n'aime voir vieillir ses propres parents, donc ils se retrouveront dans la même dualité que moi avec ma propre mère. Et puis parce que c'est plus dans les principes. Toute l'éducation qu'on avait de respect et puis de prise en charge, parce qu'on avait été un peu éduqués comme ça quoi. Ils n'ont plus le temps en fait de tout ça. On n'a pas envie de peser sur eux mais on se dit que ce sera peut-être incontournable. Et ça, ça fait vraiment peur quoi. Ma meilleure amie elle a des parents qui sont très âgés. On a le même âge, nos parents ont le même âge, ses deux parents sont en établissement, avec son père qui a une maladie apparentée Alzheimer et sa mère qui commence à perdre un peu la carte aussi, et à chaque fois toutes les deux on se dit... Quand on se rendra compte que ça va plus, il faut qu'on fasse quelque chose. Mais à quel moment on va se rendre compte que ça va plus. Parce qu'on peut dire 70 ans, mais 70 ans c'est dans 5 cinq ans, dans pas longtemps. Alors on va se dire 75 ans, peut-être qu'à 75 on se dire « bah, on va aller jusqu'à 80 » mais peut-être que derrière nos enfants ils diront « pffff, elle radote... ». Vous voyez, c'est pas évident en fait, de savoir se dire à soi-même. Puis quand ma mère elle dit « tu sais la grande vieillesse c'est pas un cadeau », ben ça m'énerve quoi. Je lui dis « mais tu te rends pas compte, nous on a envie que tu sois là, on a besoin que tu sois là », et en même temps je crois que si elle le dit c'est qu'elle en souffre vraiment, alors qu'elle va bien. Alors des fois je dis « je vais t'emmener faire des visites avec moi, tu verras » [rires].

**Oui je me disais ça a peut-être cette vertu-là aussi, quand on est bénévole, d'appréhender le vieillissement autrement en fait, peut-être aussi se rendre compte de la chance qu'on a ou qu'on aura...**

Sûrement. Après les Ehpad c'est quand même pas, pffff... Et puis les gens comme ils vieillissent de plus en plus longtemps, y'en a quand même beaucoup qui perdent la tête alors vous entrez dans des Ehpad c'est catastrophique, quand vous voyez ces gens qui sont là, ils bavent, ils ont plus rien. Moi je dis il faut partir lorsqu'on est dans cet état-là, mais si vous partez parce que vous pouvez plus vous occuper de votre maison, tout devient trop compliqué, ça doit être catastrophique de pas avoir des personnes avec qui vous pouvez avoir un dialogue normal. Pour moi c'est vraiment compliqué. Moi j'ai travaillé dans un foyer logement pendant deux ans, vous vous rendez compte que des gens même assez autonomes ils descendent assez vite. Au début ils arrivent, ils conduisent leur voiture, après on dit on commence à prendre de l'âge c'est peut-être plus raisonnable alors ils arrêtent. Après, ils achetaient leurs médicaments, mais on leur dit « vous savez on prend les médicaments de toute la résidence, vous voulez pas qu'on prenne les vôtres ? » Ah ben oui c'est d'accord. Puis après au départ ils mangent que le midi, puis on leur dit « vous allez faire des courses ? ». On est plein de bonne volonté, mais ils disent « bah au fait, c'est vrai, c'est pas mal » donc ils prennent les repas du soir, ils ne font plus les repas, voyez. Et on se rend compte que ça diminue, ça diminue, ça diminue. Et moi je pense qu'il faut, y'a beaucoup de choses à faire pour l'autonomie des personnes âgées, avec plutôt des systèmes de béguinages, des endroits où il y a quand même quelqu'un s'il y a un souci, mais les personnes sont encore assez autonomes. Parce que... Ça va être un gros problème avec le vieillissement. Puis les structures c'est quand même pas donné à tout le monde.

**Et une dernière question. Pourquoi avez-vous accepté de m'aider pour ce travail ?**

Parce que, je trouve... Moi je suis ouverte à plein de choses. Puis les contacts avec les personnes m'intéressent. La semaine dernière j'ai répondu à une fille qui fait une thèse sur la retraite, elle m'a posé des questions sur comment je l'avais vécue... Je trouve que si on peut aider c'est important. En plus Sébastien qui est notre salarié il est sympa, on a envie de lui faire plaisir. On a envie d'être une bonne équipe. Et ça coule de source. Et je trouve que c'est bien de pouvoir raconter ce qu'on vit et... Oui, c'était bien. Ça me paraissait évident.

## **Annexe 5**

Entretien avec Mauricette, Croix, 23 février 2023

### **Vous êtes d'où, vous ?**

Moi du bassin minier, de Wingles. Mes frères et mon père étaient mineurs et on vivait dans des corons comme ils disent, les corons. Et on était 6 enfants et il y a que mon père qui travaillait. On était 8 en somme avec mes parents. Et y'a que mon père qui travaillait, ma mère elle travaillait pas en temps-là. On a été comme tout le monde à l'école et à 14 ans on a travaillé.

### **Vous avez fait quoi ?**

J'ai été en filature chez Leblanc rue de Trévisé à Lille.

### **Vous avez quitté Wingles pour venir à Lille ?**

Ah non ! Y'avait un ramassage. Y'avait Douvrin, c'était le départ, nous on était les deuxièmes à monter, vers 3h40, 3h45. Ben oui on commençait à 5h. Alors il faisait un grand parcours : Mazingarbe, Vermelles, Grenay, on allait jusqu'à Auchy-les-Mines. Enfin bref on finissait à Fournes-en-Weppes et de là la dernière personne, on allait directement rue de Trévisé chez Leblanc en filature. Donc j'ai été bobineuse, on a fait les continus à filer, les bambroches, enfin j'ai à peu près fait tout. Après je me suis mariée y'était 21 ans et demi quoi, parce qu'avant la majorité c'était 21 ans. Et puis ben on faisait, on travaillait du lundi au samedi, on faisait 48h avant. Ah oui, les jeunes maintenant ils comprendraient plus.

### **Six jours d'affilée ?**

Oui ! Du lundi au samedi. On n'avait que le dimanche. Alors on faisait une semaine de matin et une semaine l'après-midi. L'après-midi on partait à 10h30. Le temps de faire... On commençait à 13h mais le chauffeur de bus il faisait une marge parce qu'on sait jamais s'il y avait un accident ou des bouchons enfin bref. Donc on arrivait toujours là-bas vers 12h30 12h45. Donc le temps de nous changer tout ça vers 13h on commençait à travailler. 13h ou 5h du matin.

### **Après le mariage vous avez continué à travailler ?**

Oui, mais je me suis mariée avec un Lillois. Malheureusement 3 ans après on a divorcé. Mais là j'ai arrêté à Lille et j'ai commencé à Wingles, à la filature rue de Meurchin. Pour aller vers Meurchin. Puis après je suis venue par ici. Et puis j'ai eu un garçon, un 2<sup>e</sup> garçon, avec mon concubin, parce que je me suis pas mariée avec lui. Et puis après on s'est re-séparés et puis voilà. Et puis j'ai élevé mes enfants toutes seules et j'ai travaillé pour la Ville de Roubaix. 30 ans comme aide-ménagère auxiliaire de vie. J'ai toujours travaillé pour les personnes âgées.

### **En élevant vos enfants ?**

En élevant mes enfants seule, oui.

### **Et vous habitez où à l'époque ? Déjà à Croix ?**

Non à Roubaix, aux Trois-Ponts. L'avenue Braem. Ça va j'étais bien. Et après mes enfants ils ont pris leur indépendance. Je me suis retrouvée là-bas avec 3 chambres, je pouvais plus. Mon fils il habitait déjà Croix alors il me dit maman si tu veux je vais te chercher un logement. Alors je dis une chambre ça me suffit et RDC ou premier, pas plus. Donc voilà je suis arrivée ici. Puis voilà.

### **Et vous avez pris votre retraite il y a longtemps ?**

À mes 60 ans.

### **Est-ce que je peux vous demander votre âge ?**

J'ai eu 75 au mois de décembre.

**Ah ? Vous ne les faites pas ! Vous êtes tonique.**

Oui...

**Et alors depuis, après la retraite ?**

Ah ben j'ai eu une sévère dépression... Disons que je me sens seule. Mes enfants, j'ai deux garçons, ils ont leur vie, ils travaillent, ils sont pas par ici donc je les vois une fois tous les 15 jours ou quand ils sont disponibles.

**Ils habitent où ? Il y en a un à Croix...**

Ah non il est parti. Il est sur La Bassée. Et puis l'autre il habite Hénin-Beaumont. Alors le premier il a été marié, divorcé, sa fille avait 2 ans. Donc là elle en a 18 maintenant. Mais lui il a voulu rester tout seul. Il a pas voulu refaire sa vie. Et mon 2<sup>e</sup> lui il a été marié, 3 enfants, 3 garçons, 14, 10 et 8 bientôt. Et malheureusement lui ça fait 1 an et demi qu'il est divorcé. Là il connaît une petite copine mais bon, je dis, tu fais comme tu veux, c'est sa vie, mais je dis faut faire... ouvre les yeux quoi, on sait jamais. Donc voilà.

**Donc vous avez 4 petits-enfants....**

Oui, Camille 18 ans, après Aron 14, Liam et Owen.

**Et vous les voyez souvent ?**

Ben là depuis mois de janvier j'ai pas vu hein. Disons qu'ils ont une semaine leur mère, il semaine ils ont la garde alternée. Et là c'est les vacances donc il y a quelqu'un qui s'en occupe donc non je ne les vois pas.

**Si on remonte un peu le temps, vous arrêtez de travailler à 60 ans. Et...**

Je suis arrivée ici quelques temps après Roubaix là-bas. Je suis arrivée ici, et ici... Mon fils il habitait encore là mais après il est parti, alors là ça a été la catastrophe. Alors j'étais pas bien. Je suis pas encore bien. J'aime pas ma maison, mon appart. Vous savez tout ça qui... Avant ça n'existait pas chez moi. Voyez...

**Et c'est dû à quoi ?**

À ma dépression ! J'ai fait 4 tentatives, j'ai été mal.

**Ça remonte à loin ?**

En 2005. Parce que ma petite-fille elle est née que j'étais déjà hospitalisée et elle est né en 2005 Camille. J'étais déjà hospitalisée donc ça date de là. Donc j'ai fait des conneries bien sûr. Beaucoup de médicaments. Maintenant ça m'écoeure, rien que de parler de ça, ça m'écoeure.

**C'est bon signe...**

Oui mais j'ai beaucoup d'angoisses, je pleure facilement, j'ai envie de rien ici. Voyez y'aurait, pas le mot mais... J'men fous. Voyez si mettons je viens puis que y'a un truc là, il peut rester longtemps là qu'après j'irais le débarasser. J'men fous. J'men fous de ma maison. Ce que je recherche c'est être dehors.

**Être dehors pour le plaisir d'être en extérieur ou c'est pour voir du monde ?**

Pour le plaisir d'être dehors. Je suis toujours toute seule. Bon je vois des gens, bonjour ça va, mais ça s'arrête là. Je suis pas trop pipelette moi vous savez. Mais...

**Et la dépression elle est venue à cause de quoi ?**

Ah ça je peux pas en parler.

**D'accord OK on n'en parle pas. Et comment vous avez fait la connaissance d'Anne ?**

Bon bien sûr j'ai fait 4 tentatives, j'ai été 4 fois hospitalisée à Provost, faire des lavages, du goudron noir, ça c'est dégueulasse. J'en avais marre. Bon puis après ma petite chienne, là, elle en photo là, elle est partout d'ailleurs, c'est ma fille, c'est l'amour de ma vie Courtney. Je l'ai eu 16 ans et 9 mois mais je l'avais déjà à Roubaix. Puis elle a été malade pendant un an, tous les 15 jours j'allais chez le vétérinaire. Puis alors quand je l'ai perdue c'était la cata. Mon psychiatre il m'a fait des piqûres pour dire de... que je fais pas de conneries tout ça quoi. Alors il m'a dit, c'est lui qui m'a dit, comme j'étais pas bien, il m'a dit mettez des photos d'elle là où vous pensez que... J'ai des photos partout. Dans ma cuisine, salle de bain, dans ma chambre, et là-bas voyez y'a une petite maison, ben elle est là. Je l'ai fait incinérer et je l'ai mis dans un petit cœur en bois. Elle est là, alors je lui ai mis tous ses jouets qu'elle avait, et elle a sa photo juste à côté là-bas. Ah ouais ça...

### **Elle est partie quand ?**

Elle est partie en 2012, le 3 décembre 2012. Et depuis ben... Et alors tous les ans j'ai arrêté de faire des calendriers, que ce soit La Poste ou alors les pompiers, et j'ai fait des calendriers uniquement pour elle. Tous ces calendriers c'est pour elle. Mais alors j'ai toujours mis avec mes enfants, qu'elle a connus. Mes enfants et moi. Et elle bien sûr. [...] J'ai pris beaucoup de médicaments, des anxiolytiques, des anti-dépresseurs, et ceci et cela. J'en ai eu 39 par jour ! Ah ouais ! Et y'a un jour j'ai dit stop, stop, stop. Et depuis 2010 je prends plus rien. Bon j'ai toujours mon psychiatre et ma psychologue que je travaille sur moi, mais je prends pas. Mon généraliste une fois il m'avait donné des cachets pour dormir, ils sont là, je les ai pas pris. Alors bien sûr ne prenant rien, quand je suis seule, je suis beaucoup seule, c'est pour ça qu'Anne elle vient souvent, enfin souvent, j'essaie de lui demander qu'elle vient quand elle peut, parce que je sais qu'il y a pas que moi, elle est pas disponible, donc ça me fait du bien.

### **Et la mise en relation elle s'est faite comment ?**

Y'a été un jour j'en avais marre, et puis j'avais été à la MJC à Roubaix, la maison des associations, puis j'ai regardé les fiches, et j'ai vu les Petits Frères des Pauvres, j'ai dit tiens je vais leur écrire. J'ai écrit puis j'ai jamais eu de réponse. Elle sait Anne, elle dit est-ce qu'on l'a eu est-ce qu'on l'a pas eu, j'ai dit j'en sais rien. Puis une fois j'ai dit je vais essayer de téléphoner, j'avais pris la fiche. Et puis j'ai téléphoné et j'ai été reçue par Anne et Monique parce qu'il y a Monique aussi qui fait avec Anne. Et une fois elles sont venues toutes les deux et elles ont demandé si j'étais mariée, fin bref, tout ça. Et puis elle dit Anne on vous donne réponse mais pas maintenant, fait avoir avec le président, l'organisation... Et 15 jours après elle m'a appelé, elle me dit j'ai une bonne nouvelle vous êtes acceptée, donc on vous enverra quelqu'un. Et la personne qu'elle est venue avec Anne, elle a venue présenter, c'était une petite jeune, 21 ans, mais je l'ai eue que 3 fois parce que bon moi j'étais en cure, elle allait encore à l'école continuer ses études. Elle pouvait pas... Et puis un beau jour elle a arrêté parce qu'elle pouvait plus, elle continuait ses études, y'avait que le samedi ou le dimanche qu'elle pouvait faire mais moi des fois j'étais pas dispo parce que soit mes enfants ils venaient ou alors... Alors Anne a dit ben c'est moi qui va s'occuper de vous. Donc ça s'est fait comme ça.

### **Et ça fait plusieurs années ?**

Non ! Y'a un an et demi par là. Oh ouais. C'est bien, c'est très bien ce qu'ils font. [appel téléphonique] C'est mon garçon, l'aîné. Elle je l'ai eu... 8 ans elle va avoir le 3 avril. Et je l'ai eue elle avait à peine 2 mois on va dire et elle pesait 470 grammes. Une petite crevette et c'est mon fils là l'aîné qui est venu un dimanche 15 juin je me rappellerai toujours et puis il dit maman j'ai quelque chose à te faire voir. Je l'avais pas vue ! Et je dis c'est quoi ? Puis il ouvre sa main. Hein ! J'ai dit tu l'as pris ? Je croyais que c'était à lui. Non il dit, je viens demander quelque chose. Quoi ? Parce que après elle je voulais plus de chien. Il dit le proprio il en a 11 dont y'arrivait à mettre par-ci par-là. Elle soit qu'il l'a tue et la SPA étant petite ils vont pas la prendre. Alors j'ai pensé à toi, j'ai dit maman elle va peut-être le prendre. Ça a duré un moment, j'ai fait prends-le pour toi. Lui il a déjà 2 carlins... Et puis après j'ai dit oui.

### **J'ai l'impression que vous êtes bien entourée par vos deux fils ? Ils vous téléphonent...**

Là ça fait déjà 15 jours... Il a su que j'ai été malade par mon 2<sup>e</sup>. Parce que normalement samedi passé il devait venir pour aller au cimetière de Wingles. Parce que l'aîné c'est lui qui me conduit toujours. Mais il a été malade à sa tête... Et après Christophe il est venu samedi, mais j'étais malade il est resté à peine une demi-heure. J'étais assise là il a dit maman qu'est-ce que t'es blanche. J'ai dit j'en peux plus. Il dit tu veux faire quoi ? Je vais aller dans mon lit. Alors du coup il est parti. Et puis ben depuis j'ai pas de nouvelles. Donc il a dit à son frère maman elle est malade. Mais lui il m'a pas appelée à part aujourd'hui. Mais mes fils je dis pas qu'ils me laissent sur le côté, c'est pas ça, mais je les vois pas assez. Comme là mes petits-enfants depuis le mois de janvier j'ai pas vu. Et



le fait que je suis tout seule, la solitude elle me pèse beaucoup, beaucoup, beaucoup. Parce qu'à part promener mon chien, je fais le plus possible, y'a personne qui vient à part Anne.

### **Et les voisins... ?**

Ah non j'suis pas trop... Bon y'a ma p'tite Yvette qu'elle s'appelle qu'elle me le garde quand je m'en vais en cure, mais bon... Cette femme elle a 78 ans, elle a un pacemaker je veux pas l'ennuyer. Puis je suis pas quelqu'un à aller devant les gens, je suis réservée, je préfère que c'est eux qui viennent vers moi que moi qui vais vers eux. Donc je la vois, bonjour, tout ça, bon de temps en temps je rentre parce qu'elle, c'est sa 2<sup>e</sup> maison elle. Parce que quand je suis en cure elle me la garde. Donc voilà. Donc pratiquement j'ai jamais personne. Là le week-end qui arrive bon il m'a dit si ça va je viendrai te chercher pour le cimetière. Si. Parce que ses problèmes de tête ça fait longtemps que ça dure. Il va voir un neurologue. Mais c'est des crises qu'il a. C'est des migraines, ça s'appelle comme ça. Alors il m'a dit là... Si... Je viendrai te chercher pour aller au cimetière.

### **Et ça, ça vous fait plaisir.**

Ah oui. Je me recueille sur la tombe. On arrive, si j'ai acheté une fleur voilà, puis après il part, moi je me recueille puis je leur parle à mes parents. Je leur dis ce que je ressens, si je suis malheureuse, enfin bref. Ça me fait du bien. Mais j'y vais une fois tous les 2 mois, 3 mois des fois. Là j'ai demandé à mon fils c'est le 20 avril c'est son anniversaire à ma mère, j'aimerais bien y aller. En février déjà on devait y aller il a remis, remis, remis. Là il a dit on ira samedi mais point d'interrogation parce que s'il est pas bien... Donc ça va remettre, remettre. Donc je lui ai dit j'espère y aller pour le 20 avril, ou avant ou après pour son anniversaire. Il m'a dit ouais. Et Christophe ben lui il habite Hénin-Beaumont. Lui il est une semaine du matin, une semaine d'après-midi. Et il a la garde alternée alors quand il se retrouve avec ses 3 qu'il fait du matin donc il y a quelqu'un qui vient quand il part, il paye la personne, qu'elle les conduit à l'école, puis lui il les récupère à 5h. Mais lui il travaille à 5h et il revient jamais avant 14h-14h30 chez lui. Donc après il est fatigué. Le temps qu'il mange, après à 5h il va chercher ses gosses, il s'occupe de ses gosses. Après quand il est de l'après-midi, il s'en va il est midi et il revient jamais avant 22h, 22h15-30 ça dépend. Donc il a pas beaucoup de temps. Et le week-end quand il a ses gosses et bien voilà quoi il dit maman j'ai à faire, je dois faire ci je dois faire là. Je comprends.

### **Et vous qui avez une grande famille, avec vos frères et sœurs...**

On était 6 enfants, 4 frères, 2 sœurs. Et mes 4 frères ils sont décédés. D'un cancer, 52 ans, 60 ans, Michel lui il avait 15 ans et demi mais ça c'était encore quand j'habitais chez mes parents. On a eu le deuil de mon petit frère ça a été terrible. Et puis l'aîné il avait 81. Mais tous les 2 autres, 52, 60 ans. Et mes parents, mon père allait avoir 69 ans, une rupture d'anévrisme il est mort lui. Et 10 mois jour pour jour, ma mère, d'un accident de voiture et puis elle a eu un traumatisme crânien et elle s'en est pas remis. Elle avait 65 ans.

### **Et du coup vous avez des belles-sœurs, des neveux et nièces ?**

Ma sœur je la vois pas, sinon il faut que j'aille sur Wingles, mais Wingles mon fils il a pas toujours le temps, donc je la vois pas. Mes neveux et nièces non j'ai pas de nouvelles. Mon frère aîné il avait 4 enfants, si je les ai vus à l'enterrement de mon frère, mais sinon... Après Jean-Claude il avait 3, ils sont du côté de Paris, il y en a un qui est en Angleterre, enfin bref. Donc je les vois pas non plus. Serge il en a eu 7. Eux aussi je les vois pas. Et ma sœur elle en a eu 3 elle. Et les 3, il y en a un, Sabine elle habite Courrières pas loin d'Hénin-Beaumont mais je la vois jamais. Et les 2 autres ils sont à Wingles pas loin de chez ma sœur. Mais je les vois pas non plus. Non, il y a personne que je vois, je suis tout seule ici.

### **Et les journées se passent comment ?**

Alors, le matin je me lève tôt. À 7h j'ai déjà promené Lotus ce matin. À 6h j'étais déjà... 4-5h je suis déjà... Bon comme je veux pas allumer je reste sur mon lit, dans ma couette, et puis j'écoute la radio. Après je vais la promener, je reviens, j'aère mon lit. Parce qu'elle fait pipi sur une serpillère je retire, je nettoie, enfin des petites bricoles, la vaisselle. Mais épousseter ou laver ceci, non je fais rien. J'ai la chance d'avoir Anne. Avec Anne, quand c'était Noël ils ont fait un petit repas. On était tous rassemblés c'était chouette, c'était bien. À Saint-Nicolas aussi ils avaient fait un petit quelque chose, c'était bien. Et l'année passée on avait été à Mosaïc, à Houplin. On est allés, donc on avait passé la journée là-bas, on avait mangé sur place, enfin bref. C'est agréable.

### **Ça, vous participez volontiers ?**

Ah oui. Bon là Anne c'est parce que je dois aller à Auchan alors elle va venir me chercher. Alors elle dit on mangera à 2 si vous voulez, alors là oui ! Mais c'est pas moi qui demande. Moi je dis je dois aller à Auchan. Bon je prends le métro et le bus sinon, vous voyez. Mais là, si elle se propose, comme là elle m'a dit ben si vous voulez on ira à Auchan et on mangera ensemble. Sinon c'est pas moi qui va le demander. Je profite pas, j'essaie pas de profiter des gens, voyez. J'ai trop le respect. Si on me le dit, volontiers, j'accepte. Mais sinon je demande pas. Comme là samedi ce week-end j'étais malade, j'ai resté même pas à promener Lotus du samedi 15h, j'ai dit à mon fils je peux plus rester assis faut que je vais m'allonger donc il est reparti, jusqu'au lendemain 18h30. Je dis il faut à tout prix que j'aille la sortir. Et j'ai resté tout seule. Et Anne elle dit pourquoi vous m'avez pas appelée. Et je dis pour quoi faire ? Elle avait des choses à faire, je vais pas l'imposer à venir parce que ceci ou parce que cela. Enfin c'est pas mon genre. Elle le sait, elle sait comment que je suis. Donc voilà. Et là ben je cherche grâce à Malakoff, je sais pas si vous connaissez, c'est une complémentaire, donc il a été un moment ils nous envoyaient un courrier par ci par là, ils invitaient des gens, une dizaine de personnes, et on était tous groupés, on a fait prévention santé avec une thérapeute. Elle travaille à l'hôpital Saint-Philibert je crois. Donc c'était tous les jeudis matin, c'était un plaisir. On a apprécié. C'est bien parce qu'on découvre... Moi j'aime bien découvrir des choses. On a fait sur l'alimentation, l'équilibre et ainsi de suite, beaucoup de choses très intéressantes. Et de là, après on a fait un mois à les Orchidées à Croix, sur l'équilibre. C'était bien aussi là. Et là maintenant, grâce à Humanis encore, il y avait le mardi ou le vendredi, le mardi c'était culture, c'était un mardi sur deux, ou alors le vendredi, je dis sport mais c'était de la gym douce pour les personnes. Donc j'ai dit oui volontiers moi je suis partante. Ben demain matin on fait de la gym douce avec un coach. Malheureusement ça se termine mars. Parce que depuis le 16 septembre on a commencé. Et la dame qui invite à faire la gym et ainsi de suite, elle, elle a par Malakoff et la mairie, elle a de l'argent, donc elle a une grande salle et on fait là. Mais ça se termine bientôt. Alors je dis est-ce qu'ils vont... On a su qu'ils vont, mais pas, ils vont changer de personnes. C'est un peu normal. Pas toujours nous. D'autres personnes.

### **Y'a pas la mairie ou des associations où on peut aller toute l'année ?**

Non, il y a des clubs pour jouer aux cartes, mais j'y suis allée mais là j'ai arrêté. Sinon y'a rien d'autre pour jouer à la belotte, au Scrabble... Alors j'ai demandé à Anne, eux ils envisagent de regrouper les gens seuls... J'avais dit à Anne pour dire soit jouer aux cartes, d'autres jeux, il y a plusieurs jeux, le dada, les dames, Scrabble, et ainsi de suite. Donc là le Patrick, le responsable, président nous on dit, il sait, il va essayer avec Sébastien le secrétaire, il est bien, je lui en ai parlé aussi, ça serait bien je dis, que vous voyez pur avoir une salle, à l'occasion là où ils font leurs réunions toutes les semaines, ça serait bien. Ouais ça serait bien Mauricette, je vais m'en occuper. Alors si vous voulez un coup de main je suis là. Alors on attend. Anne aussi elle est partante. Je dis comme ça on pourrait se grouper auprès d'un petit café, à la rigueur ramener, vous savez moi je suis pas drôle, même participer, donner un petit quelque chose pour dire... Mais au moins on aurait... Je serais pas seule ici. Moi je recherche tous ces trucs-là.

### **Vous êtes mobile, c'est une chance...**

C'est ce que j'ai dit à mes enfants. Tant que je peux aller au métro, ou bien le bus... Donc on n'est pas loin. Croix mairie je le prends pour aller à Eurotéléport, y'a que 2 stations, même pas 5 minutes après j'y suis. Donc des fois je vais à Roubaix pour faire un petit tour parce qu'ici y'a pas grand-chose. À Roubaix y'a quand même McArthur Glen, Leclerc, la galerie de Leclerc, Action, Zeeman, Babou, enfin pas mal, voyez. Je regarde sans pour autant acheter quoi que ce soit mais ça me fait une sortie. Avant je faisais beaucoup maintenant le fait que j'en ai marre d'être toute seule j'essaie de ralentir. Puis avec le Covid, ça aussi... On pouvait pas sortir, une attestation pour sortie le chien, je me souviens de tout ça, ça fait un coup. Eh ben voilà maintenant grâce avec Anne, que j'ai Anne, si je peux faire le plus possible je demande pas mieux. Elle le sait. Sans pour autant m'imposer, vous voyez.

### **Et est-ce que vous avez gardé des contacts avec vos anciennes collègues par exemple ?**

Ah non. Non. La filature je connais plus... ça fait... Mon fils Christophe il a 47 ans bientôt, il est né à Roubaix à Saint-Jean, donc vous voyez, tous ces gens de la filature, non. Ça fait plus de 60 ans. Je vois plus personne. Même ceux où j'étais en Maison Fleurie, un hôpital de la clinique psychiatrique, bon eux aussi je connaissais beaucoup de monde mais bon. Tourner la page.

### **La Maison Fleurie vous travailliez là-bas ?**

Non j'étais hospitalisée. 5 fois. Et après j'ai été deux ans et demi en hôpital de jour, toujours à la Maison Fleurie. Comme je voulais pas être toute seul, je partais au matin, je revenais au soir, 18h, du lundi au vendredi.

### **D'accord. Vous, vous voyez une différence entre la semaine et le week-end ? Ou c'est pareil. Les journées ?**

Les journées seule c'est pareil. Mais c'est le week-end que je déteste. Déjà vous voyez j'y pense déjà depuis hier au week-end qui arrive. Qu'est-ce que je vais faire ? Là peut-être qu'il va venir, dans ma tête ça va être un petit peu... j'espère qu'il viendra, puis ça va me faire du bien de partir. Sinon le week-end je bouge pas. Si pour elle. Mais je reste en pyjama. Je me mets un pull au-dessus. Après je reviens, je reste en pyjama pis je suis dans mon lit tout le temps. Pis bon c'est mort ici, y'a pas grand-chose.

### **La semaine c'est différent ?**

Oui y'a plus de mouvement. Y'a Anne. Bon Anne le week-end je vais pas l'ennuyer, parce qu'elle a aussi sa vie privée. Je vais pas dire Anne je suis pas bien venez. Non je suis pas comme ça moi. Mais c'est vrai que le week-end. Surtout le dimanche. Bon le samedi... Le samedi je promène mon chien mais sans plus. Bon je fais pas de courses parce que j'ai besoin de rien. Encore des fois je dis je vais aller à Aldi parce qu'Aldi c'est pas loin, mais j'ai des blocages, impossible, j'ai des blocages, ça c'est psychique. Mon psychiatre il dit on peut rien faire. Sinon qu'il faut que je prends sur moi, mais si prends sur moi je vais pas arrêter de pleurer, même devant les gens, alors je préfère pas, je reste ici. Avant-hier j'ai eu une crise, Anne elle était là j'ai pleuré devant Anne.

### **Y'a une raison particulière où ça arrive de manière inattendue ? Même quand vous avez de la compagnie comme Anne ?**

Quand j'ai de la compagnie non. Voyez là je me sens bien. Anne c'est parce que je lui parlais et ça m'a mis des angoisses, c'est quand je suis pratiquement seule. Et là je pleure beaucoup, ou bien j'essaie de sortir, mais même des fois avec le chien, je suis toujours seule, mais malgré tout des fois j'ai des petites larmes, je regarde si je vois personne. Parce que j'aimerais pas que y' a quelqu'un qui viendrait, Madame vous êtes pas bien ou bien nin-nin-nin. Je supporterais pas, vous savez quelqu'un qui me voit pleurer. Ça c'est la dépression.

### **Du coup apprécier les contacts, rechercher la compagnie, mais en même temps pas trop envie que les gens viennent...**

J'apprécie le contact mais dans la rue vous connaissez pas toujours la personne, même si mettons parce qu'en promenant le chien, bon bonjour, ça va ? Ça va. Mais je suis pas quelqu'un à... Je suis assez discrète. À quoi bon... Leur vie ou bien ma vie ça regarde pas... À part les docteurs bien sûr. Mais sinon les gens d'extérieur non. Pis je connais pas toujours. Beaucoup de jeunes ou bien des gens qui me disent bonjour je réponds mais je connais pas. Bonjour, bonjour. Mais je parle pas beaucoup. Mais c'est pas pour autant que je recherche pas des contacts. Mais des contacts avec Anne et avec des gens qui sont comme moi. Mais bon là l'estime de soi je suis en train de travailler avec ma psychologue sur moi. Elle elle appelle ça l'estime de soi. Pas pour m'avancer mais... je sais pas comment dire... Moi jamais que j'irais chez quelqu'un si il me le dit pas. M'imposerai jamais chez quelqu'un. Voyez là y'a une personne qu'elle habite au bout là-bas, qu'elle m'a demandé un tensiomètre parce que elle sait pas le faire, donc c'est moi qui lui ai commandé. Ben si elle vient pas le chercher, j'oserais pas d'aller lui porter. Voyez le truc ? C'est comme ça. Même chez mes enfants. Mes enfants des fois je pense j'aimerais bien mettons aller dormir chez eux, passer un week-end chez eux, voyez. Eh ben j'oserais pas demander. J'aime pas m'imposer. Je repense toujours à mes parents, à mon père surtout, parce que mon père quand on était jeunes, à ses 6 enfants il disait, c'est à cause de lui aussi, enfin à cause... il disait l'éducation, il dit si vous allez chez des gens, ils vont peut-être pas apprécier que tu viens, ils vont préférer voir tes talons que tes pointes. Je sais pas si vous comprenez le système ? Si je sonne... Mon père surtout il disait peut-être qu'ils vont rien dire, mais ils vont préférer peut-être voir tes talons, que tu t'en ailles, que tes pointes. Ça j'ai toujours retenu l'expression.

### **Et vous êtes d'accord avec ça ?**

Ben oui et non. Parce que je suis pas quelqu'un à m'imposer... Regardez, j'ai déjà dit à Anne, mettons si j'irais au marché le dimanche parce que c'est pas loin de chez elle, chez Anne, je peux passer devant chez Anne, mais je rentrerai pas. Sauf si mettons elle est dehors et que Ah ! Mauricette, ben viens. Alors là oui. Mais sinon non. Mais je travaille avec ça avec ma psychologue. Elle me dit osez. Mais je suis pas quelqu'un... C'est pas facile. Pis je repense toujours à mon père là-bas. Et dans un sens il a raison. Parce que moi je suis pas faux-jeton. Si j'estime quelqu'un que je suis fidèle, ou alors si j'aime pas je dirai bonjour mais sans plus. J'aime pas faire... trahir c'est pas mon truc. Donc ben voilà. Avec Anne je la respecte beaucoup et je sais qu'elle me respecte. Voyez. Je sais qu'il y aura pas de trahison avec elle. Je me sens mieux avec elle. Parce qu'il y a des personnes par ici je me méfierais quand même. Parce qu'il y a toujours des commères, des rumeurs, et ça j'aime pas.

**Alors l'expression la pointe et les talons j'ai compris l'expression...**

Voilà vous penserez à moi...

**Donc il y a soi-même aller vers l'autre, mais admettons quelqu'un qui viendrait sonner chez vous ça vous fait plaisir ou ça vous n'aimez pas trop ? Quelqu'un qui viendrait prendre des nouvelles, un p'tit coucou pour voir si tout va bien ?**

Si je suis avertie oui, sinon non. Anne elle m'avertit toujours quand elle vient. Mais en dehors de Anne je vois pas qui viendrait ici. Même pour faire un p'tit coucou... Bon je le recevrais peut-être mais pas comme je voudrais, vous savez. Je ferais pas le faux-jeton mais ça m'ennuierait un peu. Mais sinon, quand je peux, que je le sais, je le reçois toujours le mieux que je peux. Mais c'est rare, à part Anne qui vient et mes gosses. J'ai pas beaucoup de monde qui vient ici. Donc ma baraque je m'en fous. Mais c'est vrai que... faudrait que.. M'enfin là c'est parce que Raymond il va venir m'aider parce que... Ça fait un an qu'elle est là. C'est une télé que j'ai eue par copain de mon fils, Laurent. Parce que lui il est toujours avec Laurent et Laurent, 2 copains d'école, il était à Van der Meersch, lycée, collège, une fois Stéphane il lui dit ça intéresserait pas ta mère ? Il dit si donne, et du coup ben voilà. Mais ça fait un an qu'elle est là. Alors une fois Anne elle dit il faudrait que Raymond il vient. Alors Raymond il va venir. Alors pour l'aider j'ai tout débarrassé, et tout y'est là. Quand il aura fait, je remettrai en place. Mais pour l'instant je m'en fous. C'est là... Anne elle dit y'a un monsieur qui va venir ça vous... Ben je dis ouais mon bon j'aime pas trop parce qu'il va voir ma maison... Bon ça sent pas ici, c'est pas question, mais c'est... Voilà, c'est désordre. Mais avant j'étais pas comme ça ! Hé bé !

**Ça va revenir, quand vous aurez envie...**

Que ma vie elle soit meilleure, plus belle on va dire.

**Et ça passerait par quoi ?**

Un peu de joie, parce que je me sens toujours triste.

**Ça c'est une compagnie le chien !**

Ah oui je l'adore mon petit cœur. Heureusement que je l'ai sinon je sortrais plus. Je la sors, elle, parce que voilà... Je dois le faire.

**Est-ce que la passion de Johnny ça permet de faire des rencontres avec d'autres passionnés ?**

Maintenant non. Mais du temps que je travaillais j'ai travaillé beaucoup vos savez. J'ai fait beaucoup de travail au noir pour élever mes gosses. Parce que quand ils ont attrapé 13-14 ns, ils étaient ados, maman ci, maman là, des 501, je vois encore... Et puis j'allais beaucoup, pour Johnny j'allais partout. Sauf à Saint-Bath. Sinon j'ai été partout le voir. Ça me faisait... J'aimais bien. Des fois on était en groupe. J'essayais toujours d'avoir les bus. Y'a toujours des bus qui faisaient des ramassages. Je faisais souvent ça pour pas être tout seule. Parc des Princes, Stade de France. À Bollaert j'avais été avec mes gosses, à Lens. Mais sinon partout... À Saint-Tropez...

**Avec le fan club ou par vos propres moyens ?**

Non tout seule. Le train. Quand je fais mes cure c'est pareil, je vais toute seule et je prends le train. C'est Divonne-les-Bains. Vous connaissez ? Je vais là. Je prends le train du matin et la proprio elle vient me chercher à la gare. C'est des cures pour me détendre. Bon ça me détend mais après je reviens je suis encore bien puis après ça recommence.

**Ça fait une respiration en tout cas....**

Ça me fait sortir d'ici mais je problème c'est mon chien. Je vais pas le laisser tout seul mon cœur. Bon Yvette elle le prend mais le jour qu'elle le prend plus ben j'y vais plus c'est tout.

**Ben on a bien discuté, j'ai beaucoup de matière. Oh ça fait une heure !**

Je vous ai raconté ma vie.

---

## TABLE DES MATIÈRES

Avertissement	p. 3
Avant-propos	p. 4
Remerciements	p. 5
Sommaire	p. 6
<b>Introduction</b>	<b>p. 7</b>
<b>I. Un panorama des livres de voix dans la littérature française, 2000-2022</b>	<b>p. 10</b>
1. Le recueil de voix	p. 10
<i>a) La compilation de témoignages</i>	<i>p. 10</i>
<i>b) Le discours recomposé</i>	<i>p. 17</i>
2. La narration littéraire documentaire	p. 25
<i>a) Le récit documentaire non fictionnel</i>	<i>p. 25</i>
<i>b) La fiction / autofiction documentée</i>	<i>p. 36</i>
<b>II. Une expérience d'écriture à partir d'entretiens : <i>Vies solitaires</i></b>	<b>p. 43</b>
1. Mets-toi ça dans la tête	p. 44
2. Accepter	p. 46
3. Entre guillemets	p. 48
4. Si on lui avait dit	p. 52
5. Talons et pointes	p. 54
6. Des vies solitaires	p. 56
<b>III. Trouver ma voie sur le chemin de l'écriture polyphonique</b>	<b>p. 59</b>
1. La méthode	p. 59
2. Le terrain	p. 60
3. L'écriture	p. 61
4. La restitution	p. 63

<b>Conclusion</b>	<b>p. 65</b>
Bibliographie	p. 68
<i>Ouvrages théoriques et réflexifs</i>	<i>p. 68</i>
<i>Actes de colloque</i>	<i>p. 68</i>
<i>Articles de revues</i>	<i>p. 68</i>
<i>Articles de magazines et sites Internet</i>	<i>p. 69</i>
<i>Œuvres littéraires</i>	<i>p. 69</i>
<b>Annexes</b>	<b>p. 71</b>
1. Calligramme extrait de <i>Papiers</i> de Violaine Schwartz	p. I
2. Entretien avec Marie-Christine	p. II
3. Entretien avec Jocelyne	p. XIII
4. Entretien avec Anne	p. XXIII
5. Entretien avec Mauricette	p. XXX

---

## RÉSUMÉ

Investi dès les années 1980 par Georges Perec puis Jean-Paul Goux, consacré par l'attribution du prix Nobel de littérature à la Biélorusse Svetlana Alexievitch en 2015, le genre du « livre de voix » se développe assez largement en France depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle. Le terme désigne les ouvrages écrits à la suite d'une collecte de témoignages, et pouvant prendre des formes très différentes, depuis la simple compilation de ces témoignages dans un recueil jusqu'à la narration documentaire.

Mais alors que la démarche d'écoute puis de transcription et d'agencement d'entretiens évoque inmanquablement le journalisme ou les sciences sociales, comment le livre de voix constitue-t-il un objet littéraire, c'est-à-dire pourvu d'une dimension créative ?

À partir d'un panorama de livres de voix publiés en France entre 2000 et 2022, le présent mémoire explore les différents dispositifs formels et stylistiques mobilisés par les auteurs, de Jean Hartzfeld à Olivia Rosenthal, pour restituer la parole d'autrui dans un geste conciliant questionnement éthique et recherche esthétique.

Ce premier travail théorique se poursuit par l'expérimentation d'une écriture polyphonique sur le thème de la solitude, lui-même complété par une mise en regard du texte produit avec le corpus analysé.

**Mots-clés** : livres de voix, écriture polyphonique, littérature documentaire, entretien, Olivia Rosenthal